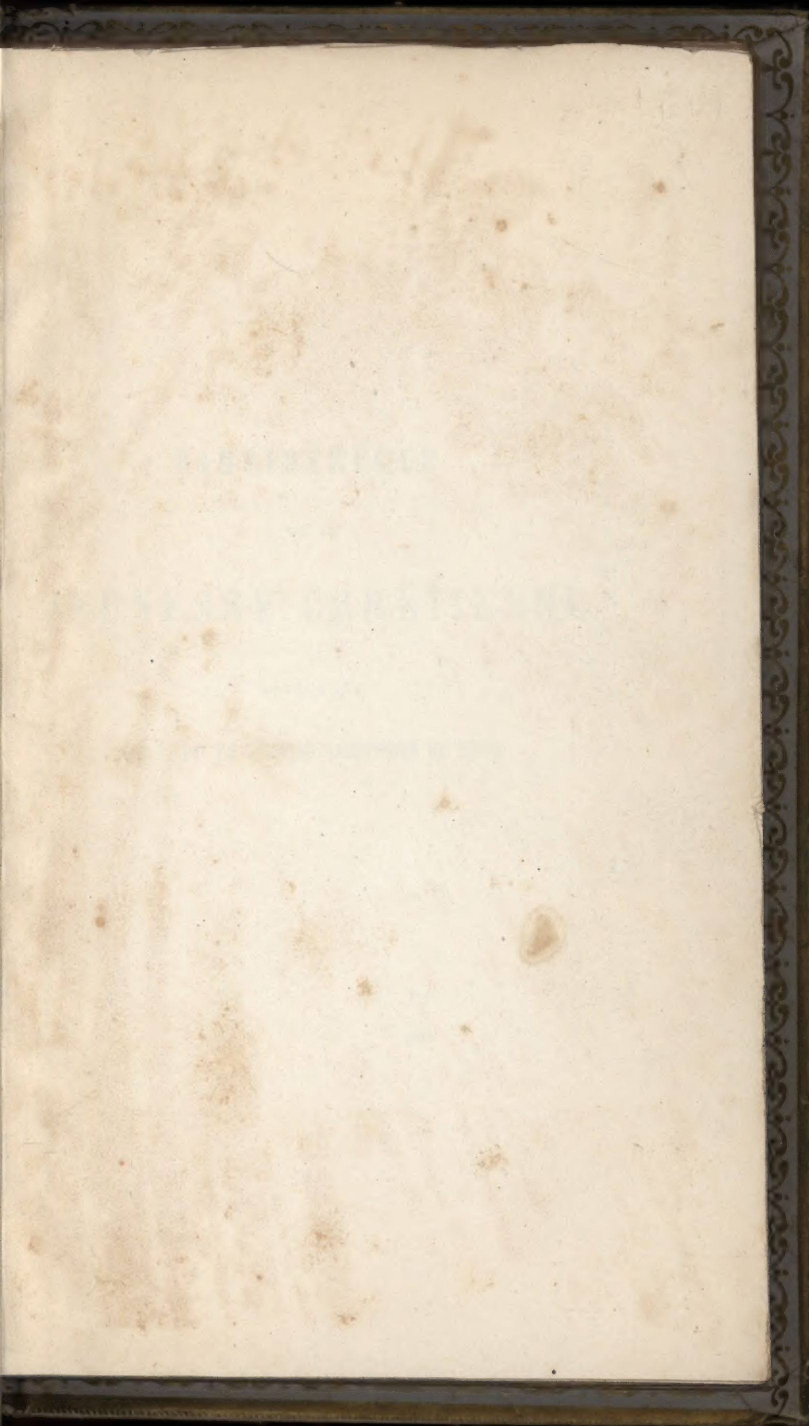
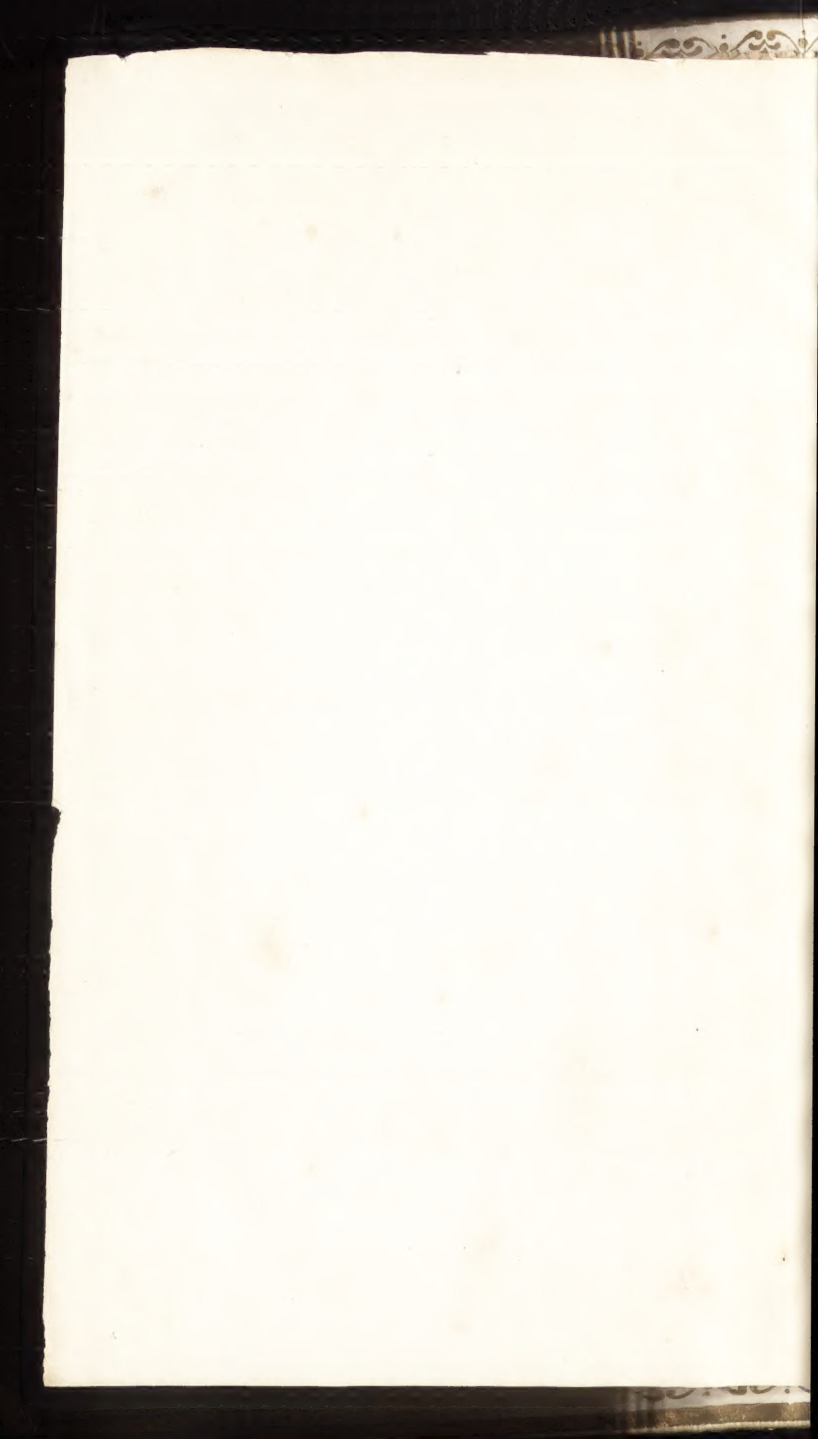



PENSION
de
Mlle. PLACE
3me Division
Le 2me Prix
d'Écriture
a été obtenu par
Mlle Adèle Bridou
Moulins, le 6 Août 1857
E. Mae
Lith. Martial Place à Moulins.





BIBLIOTHÈQUE

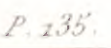
DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS





Prise de la grande Caraque



ABREGÉ DE L'HISTOIRE DES Chevaliers de Malte,

PAR

M. l'Abbé de Vertot.



Gozon vainqueur du Dragon

Tours

Ad. Mame & Cie

EDITEURS.



HISTOIRE

DES

CHEVALIERS DE MALTE

D'APRÈS

L'ABBÉ DE VERTOT

SEPTIÈME ÉDITION



TOURS

A^d MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1855



HISTOIRE

DES

CHEVALIERS DE MALTE

LIVRE Ier

Origine de l'Ordre de Saint-Jean. — Prise de Jérusalem par les croisés. — Rapide accroissement de la maison de Saint-Jean. — Le maître des Hospitaliers forme de ses religieux un corps militaire.— Organisation de l'Ordre. — Création des Templiers. — Premiers exploits des ordres militaires.

Les différentes nations infidèles qui avaient successivement occupé Jérusalem avaient laissé exister les lieux saints, en considération des tributs qu'elles tiraient des chrétiens qui venaient les visiter. Elles avaient même autorisé auprès du saint Sépulcre la construction d'une chapelle qu'on appelait Sainte-Marie de la Latine, pour la distinguer des églises où l'on célébrait l'office divin suivant le rit des

Grecs : des religieux de Saint-Benoît la desservaient. On établit aussi, proche de leur couvent, deux hospices pour recevoir les pèlerins de l'un et de l'autre sexe, sains et malades ; des personnes séculières venues de l'Europe se dévouèrent dans cette maison au service des pauvres et des pèlerins, et cette pieuse fondation doit être considérée comme le berceau de l'ordre de Saint-Jean.

(1097) Lorsque les croisés vinrent mettre le siége devant Jérusalem, l'administrateur de l'hôpital était un Français appelé Gérard, né dans l'île de Martigues en Provence. Le désir de visiter les lieux saints l'avait conduit à Jérusalem, et, après avoir été témoin de la charité qui s'exerçait dans l'hôpital Saint-Jean, touché d'un si grand exemple, il s'était dévoué au service des pèlerins, en même temps qu'une dame romaine d'une illustre naissance, nommée Agnès, qui gouvernait la maison destinée à recevoir les personnes de son sexe. Ce saint homme fut enfermé par le gouverneur musulman, ainsi que plusieurs autres chrétiens qui lui semblaient suspects.

Au mois de juillet, Godefroy de Bouillon se jeta le premier dans la place, au moyen d'une tour en bois qu'il avait fait approcher des murailles, et l'on fit un immense massacre des habitants et des défenseurs de la ville. Le lendemain, les évêques et les prêtres offrirent dans les églises le saint sacrifice pour rendre grâces à Dieu d'un si heureux événement, et Godefroy de Bouillon, plus illustre

encore par sa piété que par sa rare valeur, obtint la souveraineté de cette conquête.

Le prince visita la maison hospitalière de Saint-Jean, la première que les chrétiens latins eussent eue dans la ville de Jérusalem. Il y fut reçu par le pieux Gérard et par les autres administrateurs ses confrères, et y trouva un grand nombre de croisés qui avaient été blessés dans le siége, et qu'on y avait portés après la prise de la place ; tous se louaient également de la grande charité des Hospitaliers, qui n'épargnaient aucun soin pour leur soulagement.

Plusieurs de ces gentilshommes renoncèrent au retour dans leur patrie, et se consacrèrent dans la maison de Saint-Jean au service des pauvres et des pèlerins. Quoique Godefroy perdît dans ces gentilshommes des guerriers dont il avait tiré de grands services, il ne laissa pas de voir leur résolution avec joie, et peut-être même avec une pieuse envie. Mais si l'intérêt de la conservation de Jérusalem le retint à la tête de l'armée, il voulut au moins contribuer à l'entretien de la maison de Saint-Jean, et y attacha la seigneurie de Montboire avec toutes ses dépendances, qui faisait autrefois partie de son domaine dans le Brabant.

La plupart des princes et des seigneurs croisés suivirent son exemple. L'hôpital, en peu de temps, se trouva enrichi d'un grand nombre de terres et de seigneuries, tant en Europe que dans la Palestine. C'était entre les mains du pieux Gérard un dépôt sacré et un fonds certain pour le soulage-

ment de tous les malheureux. Le saint homme n'en était encore que simple administrateur séculier; mais, depuis la prise de Jérusalem, le désir d'une plus grande perfection le porta à proposer à ses confrères et aux sœurs hospitalières de prendre un habit régulier, et de consacrer leur vie dans l'hôpital au service des pauvres et des pèlerins.

Les Hospitaliers et les Hospitalières, par son conseil et à son exemple, renoncèrent au siècle, prirent l'habit régulier, qui consistait dans une simple robe noire, sur laquelle était attachée du côté du cœur une croix de toile blanche à huit pointes; et le patriarche de Jérusalem, après les en avoir revêtus, reçut entre ses mains les trois vœux solennels de la religion, qu'ils prononcèrent au pied du saint Sépulcre.

Le pape Pascal II, quelques années après, approuva ce nouvel institut, exempta la maison de Jérusalem et celles qui en dépendaient de payer la dîme de leurs terres, autorisa toutes les fondations qui leur avaient été faites, ou qu'on ferait dans la suite en faveur de l'hôpital, et ordonna spécialement qu'après la mort de Gérard, les Hospitaliers seuls auraient droit d'élire un nouveau supérieur, sans qu'aucune puissance séculière ou ecclésiastique pût s'ingérer dans leur gouvernement.

Cependant les croisés, après avoir tiré la sainte cité hors de servitude, se disposèrent pour la plupart à retourner en Europe; il ne resta avec Godefroy qu'environ 2,000 hommes d'infanterie et trois

cents cavaliers qui s'étaient attachés à sa fortune, avec le brave Tancrède, qui ne le voulut jamais abandonner. Mais de tous les pays de la chrétienté on voyait arriver chaque jour de nouvelles brigades de pèlerins, qui étaient reçus dans la maison de Saint-Jean, et y trouvaient une subsistance certaine et même agréable. Ce flux et reflux de pèlerins, qui tous reportaient dans leur pays des témoignages de la charité des Hospitaliers, leur attirèrent de nouveaux bienfaits de la plupart des princes d'Occident; en sorte qu'il n'y avait presque point de provinces dans la chrétienté où la maison de Saint-Jean n'eût de grands biens, et même des établissements considérables.

Bientôt, par les soins du pieux Gérard, on vit s'élever un temple magnifique sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, et dans un endroit qui, selon une ancienne tradition, avait servi de retraite à Zacharie, père de ce grand saint. On construisit proche de cette église différents corps de logis et de vastes bâtiments, les uns pour l'habitation des Hospitaliers, les autres pour recevoir les pèlerins, ou pour retirer les pauvres et les malades. Les Hospitaliers traitaient les uns et les autres avec une égale charité; ils lavaient avec joie les pieds des pèlerins, pansaient les plaies des blessés, servaient les malades, pendant que de saints prêtres attachés à cette maison leur administraient les sacrements de l'Église.

Le zèle des Hospitaliers n'était pas renfermé dans

la ville et dans le territoire de Jérusalem ; le chef et supérieur de cette société naissante étendait ses soins jusque dans l'Occident. De ces biens qu'il tenait de la libéralité des princes chrétiens, il fonda des hôpitaux dans les principales provinces maritimes de l'Europe ; et ces maisons, qui étaient comme des filles de celle de Jérusalem, et qu'on doit regarder comme les premières commanderies de cet Ordre, servaient à recueillir les pèlerins qui se dévouaient pour le voyage de la Terre-Sainte. On y ménageait leur embarquement; ils trouvaient des vaisseaux, des guides et des escortes, en même temps qu'on prenait d'autres soins pour ceux qui tombaient malades et qui ne se trouvaient pas en état de continuer un si long voyage.

Godefroy de Bouillon mourut en juillet 1100, d'une maladie contagieuse, et les chrétiens perdirent en lui un généreux défenseur et un vaillant capitaine. Son frère Baudouin, comte d'Édesse, lui succéda et prit le titre de roi, que Godefroy, par un esprit de piété, n'avait pas voulu accepter. Baudouin II lui succéda en 1118, et dans la même année les Hospitaliers perdirent le bienheureux Gérard, le père des pauvres et des pèlerins. Cet homme vertueux, après être parvenu jusqu'à une extrême vieillesse, expira entre les bras de ses frères, presque sans maladie, et tomba, pour ainsi dire, comme un fruit mûr pour l'éternité.

Les Hospitaliers, après sa mort, s'assemblèrent pour lui donner un successeur, conformément à la

bulle du pape Pascal II. Les suffrages ne furent point partagés; tous les vœux se réunirent en faveur de frère Raymond Dupuy, gentilhomme de la province du Dauphiné.

Le bienheureux Gérard, en engageant les Hospitaliers au service des pauvres et des pèlerins, s'était contenté, pour toute règle, de leur inspirer des sentiments de charité et d'humilité. Son successeur crut devoir y ajouter des statuts particuliers; et, de l'avis de tout le chapitre, il les dressa d'une manière qu'ils ne paraissaient établis que pour procurer dans cette maison une plus sûre et plus étroite observance des vœux solennels de la religion. Le nouveau maître des Hospitaliers fit dessein d'ajouter à ces statuts et aux devoirs de l'hospitalité l'obligation de prendre les armes pour la défense des saints lieux, et il résolut de tirer de sa maison un corps militaire et comme une croisade perpétuelle, soumise aux ordres des rois de Jérusalem, et qui fît une profession particulière de combattre les infidèles.

Pour l'intelligence d'un fait si important à l'Ordre dont nous écrivons l'histoire, il faut savoir que ce qu'on appelait en ce temps-là le royaume de Jérusalem ne consistait que dans cette capitale et dans quelques autres villes, mais la plupart séparées par des places fortes occupées par les infidèles; en sorte que les Latins ne pouvaient passer de l'une à l'autre sans péril ou sans de grosses escortes. Le territoire même des villes chrétiennes était en-

core habité par des paysans mahométans, qui, regardant les chrétiens comme les ennemis de leur religion, les assassinaient et les volaient quand ils pouvaient les surprendre avec avantage et sans être découverts. Les Latins n'étaient guère plus en sûreté dans les bourgs et dans les places qui n'étaient pas fermées; des brigands y entraient de nuit, égorgeaient les hommes, et enlevaient les femmes et les enfants, dont ils faisaient des esclaves.

Le maître de l'Hôpital, touché de ces malheurs, et se voyant à la tête d'un grand corps d'Hospitaliers, forma le plus noble dessein, et en même temps le plus extraordinaire qui pût entrer dans l'esprit d'un religieux attaché par profession au service des pauvres et des malades. Pressé par une vocation particulière, il convoqua le chapitre, et proposa à ses confrères de reprendre, en qualité de soldats de Jésus-Christ, les armes, que la plupart avaient quittées pour le servir dans la personne des pauvres et dans l'hôpital de Saint-Jean.

Raymond ne devait sa place qu'à l'éclat de ses vertus; ses religieux regardèrent cette proposition comme une nouvelle preuve de son zèle; et quoiqu'elle parût peu compatible avec leur premier engagement et les fonctions de l'hospitalité, le désir si louable de défendre les saints lieux les fit passer par-dessus les difficultés qui se pourraient trouver dans l'exercice de deux professions si différentes.

Les Hospitaliers, la plupart compagnons ou soldats de Godefroy de Bouillon, reprirent généreusement les armes, avec la permission du patriarche ; mais on convint de ne les employer jamais que contre les infidèles, et il fut résolu que, sans abandonner leurs premiers engagements et le soin des pauvres et des malades, une partie de ces religieux monterait à cheval quand il s'agirait de s'opposer aux incursions des infidèles. L'Ordre même se trouva dès lors assez riche et assez puissant pour pouvoir, dans les occasions pressantes, prendre des troupes à sa solde ; et ce fut depuis par ce secours que les Hospitaliers soutinrent avec tant de courage le trône chancelant des rois de Jérusalem.

On prétend que Raymond, ayant amené ses confrères dans ses vues, fit alors trois classes de tout le corps des Hospitaliers. On mit dans la première ceux qui, par leur naissance et le rang qu'ils avaient tenu autrefois dans les armées, étaient destinés à porter les armes ; on fit une seconde classe des prêtres et des chapelains, qui, outre les fonctions ordinaires attachées à leur caractère, soit dans l'église ou auprès des malades, seraient encore obligés, chacun à son tour, de servir d'aumôniers à la guerre ; et à l'égard de ceux qui n'étaient ni de maison noble, ni ecclésiastiques, on les appelait *frères servants*. Ils eurent en cette qualité des emplois où ils étaient occupés par des chevaliers, soit auprès des malades, soit dans les armées, et

ils furent distingués dans la suite par une cotte d'armes de couleur différente de celle des chevaliers. Cependant tous ces religieux ne formaient que le même corps, et participaient également à la plupart des droits et des priviléges de la religion.

Comme ce nouvel Ordre s'était extrêmement multiplié en peu de temps, et que la plupart de la jeune noblesse accourait des différentes contrées de l'Europe pour s'enrôler sous ses enseignes, par une nouvelle division et suivant le pays et la nation de chaque chevalier, on les sépara en sept langues, savoir : *Provence*, *Auvergne*, *France*, *Italie*, *Aragon*, *Allemagne* et *Angleterre*. (On ne compte plus la langue d'Angleterre depuis que l'hérésie a infesté ce royaume.) On a ajouté à la langue d'Aragon celles de Castille et de Portugal.

L'habit régulier consistait dans une robe de couleur noire, avec un manteau à pointe de la même couleur, auquel était cousu un capuce pointu : cette sorte de vêtement se nommait *manteau à bec*, et avait sur le côté gauche une croix de toile blanche à huit pointes, habillement qui, dans ces premiers temps, aussi bien que le nom d'Hospitaliers, était commun à tous les religieux de l'Ordre.

Mais depuis que ces Hospitaliers eurent pris les armes, comme les personnes d'une haute naissance, par une fausse délicatesse, avaient de la répugnance à entrer dans un Ordre où ils étaient confondus avec les frères servants, Alexandre IV, pour lever cet obstacle, jugea à propos d'établir une distinction entre

ces frères servants et les chevaliers. Il ordonna qu'à l'avenir il n'y aurait que ceux-ci qui pourraient porter dans la maison le manteau de couleur noire, et en campagne à la guerre une *sopraveste*, ou cotte d'armes rouge avec la croix blanche, semblable à l'étendard de la religion et à ses armes, qui sont de gueules à la croix pleine d'argent; et par un statut particulier il fut ordonné de priver de l'habit et de la croix de la religion les chevaliers qui, dans une bataille, abandonneraient leur rang et prendraient la fuite.

La forme du gouvernement dans cet Ordre était purement aristocratique : l'autorité suprême était renfermée dans le conseil, dont le maître des Hospitaliers était le chef : en cette qualité et en cas de partage, il avait deux voix. Ce conseil avait la direction des grands biens que l'Ordre possédait tant en Asie qu'en Europe. Pour les régir, il y envoyait d'anciens Hospitaliers, sous le titre de *Précepteurs;* et cette commission ne durait qu'autant que le maître et le conseil le jugeaient à propos.

Raymond Dupuy, ayant fait approuver son dessein par le patriarche de Jérusalem, son supérieur naturel, et reçu sa bénédiction à la tête de ses confrères, tous armés, alla offrir ses services à Baudouin du Bourg, second roi de Jérusalem. Ce prince en fut agréablement surpris, et regarda ce corps de noblesse comme un secours que le Ciel lui envoyait.

Les Hospitaliers prirent une grande part à toutes les guerres de cette époque, et ne cessèrent de prê-

ter un secours important à tous les chefs chrétiens contre les infidèles.

(1128) Bientôt un secours inespéré vint en aide aux pèlerins et aux chrétiens de la Palestine.

Hugues de Payens, Geoffroy de Saint-Aldemar, et sept autres gentilshommes, tous Français, dont l'histoire n'a pas conservé les noms, touchés des périls auxquels les pèlerins étaient exposés dans leur voyage de Jérusalem et au retour, formèrent entre eux une petite société pour leur servir d'escorte; ils allaient les prendre et les reconduire ensuite jusqu'au delà des défilés des montagnes et des passages les plus dangereux. Ce n'était d'abord qu'une simple association de quelques particuliers qui, sans s'assujettir à aucune règle et sans avoir pris l'habit de religieux, allaient au-devant des pèlerins quand ils en étaient requis. Brompton, historien presque contemporain, rapporte que, de son temps, on prétendait que ces gentishommes étaient des élèves des Hospitaliers, qui ne subsistèrent pendant plusieurs années que par leur secours. Ils s'étaient retirés dans une maison proche du Temple, ce qui leur fit donner depuis le nom de *Templiers*, ou de Chevaliers du Temple. Le roi de Jérusalem ayant fait choix de Hugues de Payens pour l'envoyer à Rome solliciter du secours, et, s'il se pouvait, une nouvelle croisade, ce pieux gentilhomme, après s'être acquitté dignement de sa commission auprès du pape Honoré II, qui était alors sur la chaire de saint Pierre, lui présenta ses compa-

gnons, l'entretint de leur zèle pour la sûreté des pèlerins, et lui demanda la permission d'en faire, à l'exemple des Hospitaliers, un Ordre religieux et militaire.

Le souverain Pontife les renvoya aux Pères du concile qui était alors assemblé à Troyes en Champagne. Hugues et ses compagnons s'y rendirent, et celui qui portait la parole exposa leur vocation dans cette sainte assemblée. Les Pères approuvèrent une si noble entreprise, et remirent à saint Bernard, qui se trouva à ce concile, le soin de prescrire une règle et une forme d'habit régulier à cet Ordre naissant. Le pieux abbé, par rapport au service militaire, déclara que chaque Templier pourrait avoir un écuyer ou frère servant d'armes, et trois chevaux de monture. Mais il interdit dans leurs équipages toute dorure et les ornements superflus : il ordonna que leur habit serait de couleur blanche, pour marque de leur profession; le pape Eugène III y ajouta depuis une croix rouge à l'endroit du cœur.

Une foule de gentilshommes des meilleures maisons de France, d'Allemagne et d'Italie, se présentèrent pour entrer dans cet Ordre. Hugues, qui en était le chef, leur donna l'habit religieux, qu'il avait pris lui-même, et, avec cette florissante jeunesse, il arriva dans la Palestine. Cette nouvelle milice s'accrut considérablement en peu de temps; des princes de maison souveraine, des seigneurs des plus illustres familles de la chrétienté voulurent combattre sous l'habit et l'enseigne des Templiers;

et Brompton, dont nous venons de parler, ajoute que cette société naissante, cette fille de la maison de Saint-Jean devint en peu de temps si riche et si puissante, que la fille, dit-il, faisait ombre à sa mère, et semblait la vouloir éclipser.

Les chevaliers des deux Ordres, séparés par brigades, ne partaient point des frontières, et faisaient face de tous côtés contre les entreprises des infidèles. Le zèle de ces chevaliers, leur valeur et le bruit de leurs exploits les rendaient aussi chers à tous les chrétiens qu'ils étaient redoutables aux barbares, dans un siècle surtout où il semblait que le salut des hommes fût attaché à la conservation de la Terre-Sainte. Aussi voyait-on chacun mettre à l'envi sa gloire à contribuer à la défense des lieux saints. Il ne se faisait guère de testament, parmi les chevaliers et les princes, où il n'y eût quelques dispositions en faveur des Ordres militaires. Alphonse Ier déclara même, par un testament solennel fait en 1131, les Hospitaliers de Saint-Jean, les Templiers et les Chanoines, ou chevaliers du Saint-Sépulcre, ses héritiers et ses successeurs aux couronnes de Navarre et d'Aragon. Toutefois, les Aragonais et les Navarrais s'étant élu des souverains, Raymond Dupuy, qui fit à ce sujet le voyage d'Espagne, ne put obtenir que de faibles compensations pour les couronnes qui avaient été léguées à son Ordre.

(1143) Cependant les affaires des chrétiens latins commencèrent à décliner en Orient. Godefroy de Bouillon, les deux Baudouin, Foulques d'Anjou,

le fameux Bohémond, le brave Tancrède, le vieux Courtenay et le comte de Toulouse n'étaient plus, et leurs descendants, amollis par les délices de l'Asie, occupaient à la vérité leurs places, mais sans les remplir : il n'y avait que le jeune roi Baudouin et les deux Ordres militaires qui s'opposassent avec courage aux entreprises des infidèles. Mais comme leurs forces ne répondaient point à leur valeur, on résolut d'avoir recours aux princes de l'Europe, et de solliciter une nouvelle croisade, qui chassât entièrement les infidèles de la Terre-Sainte. Dans cette vue, on dépêcha en Europe l'évêque de Zabulon. Il débarqua à Marseille : la première croisade était sortie de France, et il venait en solliciter une seconde.

(1148) Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, mirent un grand zèle à lever des armées considérables ; mais leurs efforts vinrent échouer devant Damas, et ils se retirèrent dans leurs royaumes avec plus de chagrin que de gloire, après avoir éprouvé des pertes immenses.

(1150) Cependant Noradin, profitant de la consternation des chrétiens, ravageait le territoire d'Antioche ; et le sultan d'Iconium, étant entré dans le comté d'Édesse, prit le jeune Courtenay, qui mourut dans les fers de ce barbare. Baudouin, roi de Jérusalem, s'avança à la tête de la noblesse et des deux Ordres militaires pour porter secours aux chrétiens de ce pays. Mais pendant ce temps deux princes infidèles nommés les Jaroquains péné-

trèrent jusqu'aux portes de la sainte cité. Ses habitants, encouragés par les Hospitaliers et les Templiers restés dans la ville, se jetèrent, à la faveur des ténèbres, dans le camp des ennemis, où ils portèrent la terreur et la mort. En fuyant, les infidèles tombèrent dans un corps de cavalerie commandé par le roi, et furent taillés en pièces.

Le roi, par représailles, résolut à son retour d'aller ravager le territoire d'Ascalon : il se mit à la tête de son armée ; et, suivi des grands maîtres des deux Ordres militaires et des principaux seigneurs du royaume, il s'avança ensuite jusqu'aux portes de cette importante place, et, après l'avoir reconnue lui-même, il résolut d'en former le siége.

Le siége fut long et très-opiniâtre, les attaques vives et continuelles, la défense aussi courageuse, et les sorties, ou plutôt les batailles fréquentes. Il y avait déjà cinq mois que le siége durait, lorsque la place reçut par mer un renfort considérable venu d'Égypte. Le siége n'en fut pas moins continué sur l'avis du grand maître des Hospitaliers, et, grâce au courage et à la persévérance des chrétiens, Ascalon fut enfin obligé de capituler le 12 août 1154.

Depuis la conquête de Jérusalem, on n'en avait point fait de plus glorieuse ni de plus utile que celle d'Ascalon. On apprit avec beaucoup de joie en Europe la prise de cette place. On n'ignorait pas toute la part que le grand maître des Hospitaliers y avait eue, et ce fut apparemment par un motif de recon-

naissance pour ses services que le pape Anastase IV accorda à l'Ordre de nouveaux priviléges, et qu'il confirma les anciens, comme on peut le voir dans la bulle de ce pontife adressée au même Raymond.

Cependant ces guerriers, si fiers et si terribles dans les combats, devenaient d'autres hommes quand ils rentraient dans leur couvent. A peine avaient-ils quitté les armes, qu'ils reprenaient avec l'habit régulier tous les exercices de leur première profession. Les uns s'attachaient au service des malades, d'autres étaient occupés à recevoir des pèlerins; ceux-ci nettoyaient leurs armes, ou raccommodaient eux-mêmes les harnais de leurs chevaux; et tous, dans ces différents emplois, conservaient un religieux silence et une espèce de recueillement, comme auraient pu faire des solitaires et des anachorètes : nouveau genre de vie bien rare et inconnu jusque alors, où, sans être ni entièrement attachés au cloître, ni aussi engagés dans le siècle, ils pratiquaient successivement toutes les vertus de deux états si opposés.

(1160) Comme nous n'avons pas entrepris d'écrire l'histoire du royaume chrétien en Orient, mais bien seulement ce qui se rattache à l'histoire de l'Ordre des chevaliers Hospitaliers, nous passerons sous silence un grand nombre d'actions auxquelles ils prirent une part glorieuse. Nous citerons seulement une grande bataille que les chrétiens livrèrent pour faire lever le siége d'un château appelé Sucte ou ils avaient fortifié avec soin cette place,

située dans le détroit des montagnes, et qui ouvrait une entrée facile dans la place de Damas. Ce combat fut un des plus furieux que l'on puisse citer; après des efforts inouïs, les chrétiens eurent l'avantage, et plus de six mille infidèles mordirent la poussière.

On ignore si le grand maître des Hospitaliers se trouva dans ce combat. Apparemment que son âge, de plus de quatre-vingts ans, l'en dispensa. Ce vénérable vieillard, couvert de blessures, accablé du poids des années, s'était retiré dans la maison hospitalière de Saint-Jean de Jérusalem. Là, ce véritable soldat de Jésus-Christ se préparait à ce grand jour si redoutable même aux plus saints religieux. Ainsi finit ses jours, dans les bras de ses frères, Raymond Dupuy, le premier des grands maîtres militaires, bien plus grand par une solide piété et par sa rare valeur que par sa dignité, et tel qu'on peut le comparer en même temps, et aux plus saints fondateurs des Ordres réguliers, et aux plus grands capitaines de son siècle. Les Hospitaliers et même tous les chrétiens latins de l'Orient, témoins de ses vertus, par une canonisation anticipée, le révérèrent comme un bienheureux, titre que la postérité lui a confirmé.

LIVRE II

Campagne malheureuse du roi Amaulry contre l'Égypte. — Le royaume des Assassins. — Défaite de Baudouin IV par Saladin. — Mort du grand maître Desmoulins. — Trahison du comte de Tripoli. — Siége et prise de Jérusalem par Saladin.—Les chrétiens s'emparent de Saint-Jean-d'Acre.

(1160) Les Hospitaliers n'eurent pas plutôt rendu les derniers devoirs au grand maître, qu'ils s'assemblèrent pour l'élection de son successeur. Balben fut élu par acclamations et avec les suffrages unanimes de tout le chapitre. C'était un gentilhomme français, de la province du Dauphiné, ancien compagnon d'armes de Raymond Dupuy, révéré dans l'Ordre par sa piété et par sa prudence, et dont les avis étaient d'un grand poids dans le conseil même du roi.

Ce fut par son influence que s'apaisèrent les dissentiments qui s'étaient élevés entre les seigneurs croisés à l'occasion de la succession de Baudouin, décédé sans enfants. Le grand maître les détermina, par ses sages discours, à reconnaître les droits d'Amaulry, frère du prince mort, qui fut enfin couronné dans l'église du Saint-Sépulcre le 18 février 1165.

Le grand maître, accablé d'années, survécut peu à cette auguste cérémonie, qu'on pourrait regarder comme son ouvrage. A peine avait-il gouverné deux ans son Ordre, qu'il fut surpris par la mort; mais, après avoir contribué si heureusement à la paix de l'Église et de l'État, il avait assez vécu pour sa gloire.

Les Hospitaliers firent occuper sa place par frère Arnaud de Comps, chevalier d'une maison illustre dans la province de Dauphiné, et qui n'était pas moins âgé que son prédécesseur.

(1166) Le roi Amaulry, né avec de grandes vues, mais plein d'une ambition vive et inquiète, faisait de continuelles réflexions sur la grandeur du royaume d'Égypte, sur le nombre et la richesse de ses habitants, sur ses flottes et la commodité de ses ports; il jugeait que cet État, étant aussi puissant et aussi voisin de la Palestine, finirait par envahir et anéantir le royaume de Jérusalem. Il résolut donc de s'emparer de ce puissant royaume, et entraîna les Hospitaliers dans cette entreprise, bien que leur règle leur défendît de faire des conquêtes et de se servir de leurs armes autrement que pour la défense de la Terre-Sainte.

Les commencements de cette campagne furent brillants ; en trois jours les chrétiens s'emparèrent de Belbeïs, cité puissante, appelée autrefois Pelusium, et dont le roi avait promis de céder la propriété à l'ordre de Saint-Jean. Cependant le soudan, alarmé, promit des sommes immenses à Amaulry

s'il voulait se retirer dans son royaume; le prince chrétien, aveuglé par la cupidité, perdit du temps en négociations; son armée s'affaiblit, tandis que celle des ennemis grossissait, et bientôt il se vit forcé de rentrer en Palestine, abandonnant même Belbeïs, que les Hospitaliers ne pouvaient conserver au milieu d'un pays ennemi et sans espoir de secours.

(1171) Le grand maître, ne pouvant se consoler du mauvais succès d'une entreprise pour laquelle il avait endetté l'Ordre de sommes considérables, renonça en plein chapitre à sa dignité, et l'on mit à sa place un ancien religieux appelé frère Castus ou Gastus, dont on ignore la patrie.

Cependant Saladin, étant devenu chef des mahométans, réunissait toutes ses forces contre la Palestine. Le roi réclamait des pèlerins chrétiens une nouvelle croisade; mais comme ce secours était éloigné, il se rendit à Constantinople, auprès de l'empereur grec pour lui demander des secours. Avant de s'embarquer, il laissa le gouvernement de ses États aux deux grands maîtres. Celui des Hospitaliers s'appelait alors Joubert. Cette marque de confiance fut pour les deux Ordres une raison de plus pour redoubler de zèle et de courage. Ils en avaient d'autant plus besoin qu'ils avaient à combattre, outre leurs ennemis ordinaires, un chevalier apostat nommé Mélier, qui s'était rendu maître de l'Arménie; il exerçait d'horribles cruautés contre les chrétiens, et surtout contre les Templiers et les Hospitaliers, ses frères.

Comme les fautes sont personnelles, la conduite de Mélier n'aurait fait aucun tort aux Templiers; mais une action cruelle que commit peu après un religieux de cet Ordre à l'égard du prince des Assassins, commença à diminuer l'estime et l'affection que l'on avait alors pour tout l'Ordre en général.

Depuis plusieurs siècles, il s'était établi dans les montagnes de Phénicie une espèce de bandits, barbares sans foi et sans loi, qui n'avaient d'autre religion qu'un dévouement aveugle et fanatique aux ordres de leur chef. Ce commandant prenait le nom de Vieux, ou plutôt de Seigneur (*senior*) de la Montagne. Sur un ordre de cet homme, ses sujets allaient isolément et sans hésiter poignarder les princes mêmes et les souverains jusque dans leurs palais et au milieu de leurs gardes. Ils ne portaient ordinairement d'autres armes qu'un poignard, appelé en langage persan *hassissin*, dont nous avons fait assassin. Pour se soustraire à la fureur de ces scélérats, que l'on ne pouvait aller punir dans leurs montagnes inaccessibles, presque tous les princes chrétiens et mahométans envoyaient des présents magnifiques à leur chef. Les Templiers seuls, qui occupaient plusieurs places voisines de leur pays, non-seulement ne se soumirent pas à cette coutume, mais firent au Vieux de la Montagne une si rude guerre, qu'ils le contraignirent à leur payer un tribut de deux mille écus d'or par an.

Pour s'affranchir de ce tribut, le chef de ces bandits avait envoyé au roi de Jérusalem un ambas-

sadeur pour lui exprimer la disposition où il était d'embrasser le christianisme avec tout son peuple, si les Templiers voulaient le décharger du tribut qu'il leur payait. Amaulry reçut très-bien cet ambassadeur, et promit d'indemniser lui-même les Templiers si le Vieux de la Montagne se faisait baptiser. Mais l'ambassadeur, en s'en retournant, fut tué par un Templier nommé Dumesnil. Le roi, furieux, le fit arrêter, malgré les priviléges de l'Ordre; mais la mort qui vint surprendre le monarque sauva la vie du prisonnier.

Baudouin IV succéda à Amaulry son père. Pendant le règne de ce roi, qui était infirme, les forces du royaume de Jérusalem diminuaient à mesure que la puissance de Saladin augmentait. Baudouin le battit cependant dans une rencontre auprès d'Ascalon; mais, l'année suivante, Baudouin, ayant entrepris de bâtir un château sur les terres mêmes de Saladin, au delà du Jourdain, fut attiré dans une embuscade, et son armée se débanda; il n'y eut que les Templiers et les Hospitaliers qui tinrent ferme; la plupart furent taillés en pièces. Joubert, grand maître des Hospitaliers, percé de coups, eut encore assez de force pour passer le Jourdain à la nage, et gagna le château de Beaufort; mais Odon de Saint-Amand, grand maître des Templiers, accablé par le nombre des ennemis, resta prisonnier de ces infidèles. Robert du Mont, historien contemporain, rapporte que Saladin lui offrit sa liberté en échange d'un de ses neveux, qui était prisonnier

de l'Ordre ; mais que ce généreux grand maître lui répondit courageusement qu'il ne voulait point, par son exemple, autoriser ceux de ses religieux qui, dans l'espérance d'être rachetés, seraient assez lâches pour se rendre prisonniers; qu'un Templier devait vaincre ou mourir, et qu'il ne pouvait donner au plus, pour sa rançon, que sa ceinture et son couteau. On ne sait point de quelle manière il se retira des mains de ces barbares ; mais cependant il revint à Jérusalem.

On demanda une trêve à Saladin, qui la vendit à prix d'argent, et qui ne l'aurait pas même accordée si la famine n'eût alors désolé ses provinces.

Renaud, seigneur de Margat, fit aux Hospitaliers une donation, ou, pour mieux dire, un échange de ce château, situé sur les confins de la Judée. Ces religieux le fortifièrent, y mirent garnison, et en firent depuis de ce côté-là un des plus puissants boulevards de la chrétienté en Orient.

(1178) Cette acquisition ne fut pas capable de compenser la perte que l'Ordre fit, la même année, du frère Joubert, son grand maître, prince aussi sage et aussi habile dans le gouvernement que grand capitaine.

Nous avons vu que Joubert, ayant été surpris par Saladin dans une embuscade, se retira dans le château de Beaufort. Saladin l'y fit assiéger par un de ses généraux. Ce siége fut long et meurtrier : le grand maître des Hospitaliers, qui s'était enfermé dans cette place, soutint plusieurs assauts avec

beaucoup de courage. Enfin les infidèles firent de si puissants efforts, qu'ils emportèrent la place l'épée à la main, taillèrent en pièces ce qui restait de chevaliers, firent prisonnier le grand maître; et leur commandant, pour se venger de la résistance du grand maître, le fit jeter dans un cachot, où on le laissa mourir de faim. C'est ainsi que cet illustre chevalier couronna une vie employée à la défense des autels, par une mort précieuse devant Dieu.

Le chapitre, s'étant assemblé après sa mort, fit remplir sa place par frère Roger Desmoulins, chevalier qui, par sa conduite et par sa valeur, justifia le choix de ses confrères.

Nous avons rapporté, sur le témoignage de Brompton, historien anglais et du même siècle, que l'ordre des Templiers était comme une branche de celui des Hospitaliers de Saint-Jean; mais que cette branche, dit ce même auteur, devenue un grand arbre, semblait faire ombre à la tige dont elle était détachée, et l'étouffer. Cette émulation entre les deux Ordres militaires, le désir d'accumuler de nouveaux revenus à l'envi l'un de l'autre, certaine jalousie presque inséparable de la profession des armes, et des disputes sur le rang et la préséance, soit à la guerre ou dans les conseils d'État, tout concourait à entretenir entre eux une mésintelligence qui enfin avait éclaté jusqu'au point de se faire la guerre, et de se charger toutes les fois qu'ils se rencontraient.

Comme ces religieux militaires ne reconnaissaient que le pape pour supérieur, le roi fit donner avis de leurs divisions à Alexandre III. Ce pontife, qui prévit combien les suites en pourraient être funestes aux chrétiens de la Terre-Sainte, obligea les chevaliers à se réconcilier.

(1187) Saladin, profitant de la désunion des chrétiens, entra aussitôt dans la Palestine à la tête d'une puissante armée : son dessein était de faire le siége d'Acre, la ville de tout le royaume la plus forte et la plus riche. On comptait dans son armée près de cinquante mille chevaux sans l'infanterie.

Le sultan, favorisé secrètement par le comte de Tripoli, ne trouva point d'obstacle à sa marche, et venait pour former le siége de la ville d'Acre. Le roi en avait confié la défense aux deux grands maîtres, qui s'avancèrent au-devant de l'ennemi avec un grand nombre d'Hospitaliers et de Templiers : l'État n'avait point de ressource plus assurée. Les deux grands maîtres, ayant fait prendre les armes à la garnison et à tous les habitants, sortirent la nuit de la place. Les chrétiens, tenant d'une main leur épée et du feu dans l'autre, surprennent les infidèles, entrent dans leur camp, abattent les tentes, coupent la gorge à tous ceux qu'ils trouvent endormis, mettent le feu partout. La terreur et la consternation se répandent dans l'armée ennemie; mais le jour qui commença à paraître et la présence de Saladin les rassurèrent; chaque corps se rangea sous ses enseignes; on

en vint à un combat réglé, et Saladin chercha à envelopper les chrétiens.

Quoique les infidèles fussent supérieurs en nombre, les religieux militaires, qui n'avaient jamais compté leurs ennemis, font ferme, poussent l'ennemi qui se trouve devant eux, s'attachent au corps même que Saladin avait rallié. Tout combat, tout se mêle : une fureur égale animait les soldats de chaque parti. Le grand maître Desmoulins, à la tête des Hospitaliers, perça plusieurs fois les escadrons ennemis : rien ne tenait devant lui. Le comte de Tripoli, qu'on prétend s'être trouvé masqué dans cette occasion, et qui combattait en faveur des infidèles, pour se défaire d'un guerrier si redoutable, tua son cheval, qui en tombant se renversa sur le grand maître; et le poids de ses armes l'empêchant de se relever, les infidèles le percèrent de mille coups après sa mort, soit qu'ils voulussent venger celle de leurs compagnons, soit qu'ils craignissent encore qu'un si grand capitaine ne se relevât. Plusieurs Hospitaliers, en le défendant, se firent tuer généreusement sur le corps de leur chef, et en voulant l'arracher à la fureur de ces barbares. Le combat cessa par l'épuisement des deux partis, et il n'y eut que la retraite de Saladin qui fit présumer que la plus grande perte était de son côté.

Les Hospitaliers cherchèrent sur le champ de bataille le corps de leur grand maître pour lui rendre les derniers devoirs. Après bien des soins

on le trouva enfin sous un tas de Turcomans et de Sarrasins qui avaient passé par le tranchant de son cimeterre, ou que les chevaliers, après sa mort, avaient immolés à leur ressentiment. Il fut porté dans Acre, et les funérailles de ce grand homme y furent célébrées par les larmes de ses confrères et par l'affliction générale de tous les habitants.

On procéda ensuite à l'élection de son successeur. Le choix tomba sur un frère Garnier, natif de Napoli de Syrie, grand prieur d'Angleterre.

Les premiers soins du nouveau grand maître furent de rappeler auprès de lui la plupart des religieux qui étaient dispersés en différentes places, et il reçut même dans l'Ordre plusieurs novices pour remplacer ceux qu'on avait perdus dans la dernière occasion, et pour se mettre en état de s'opposer avec succès aux armes de Saladin.

Le comte de Tripoli, qui avait secrètement apostasié, et qui était l'allié caché de Saladin, persuada à Lusignan, roi de Jérusalem, de marcher au secours de la ville de Tibériade, que les infidèles assiégeaient. Lorsque l'on arriva devant l'ennemi, il sut faire prendre à l'armée chrétienne une position où il était impossible qu'elle se procurât de l'eau; il trahit ensuite ouvertement ses compagnons lorsque l'on marcha contre les mahométans, et abandonnant les Ordres militaires qu'il devait soutenir, il démoralisa l'armée en lui donnant l'exemple de la fuite, et en s'écriant que tout était perdu. Le

manque d'eau et la fatigue livrèrent ensuite les chrétiens sans défense au feu des infidèles; ce ne fut point un combat, mais une boucherie. Le Turcoman et le Sarrasin ne donnent point de quartier; des ruisseaux de sang coulent entre les rochers, tout périt ou demeure prisonnier. Le roi, le grand maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et un grand nombre de seigneurs et de chevaliers de Saint-Jean et du Temple tombent dans les fers des infidèles; les Turcs prirent même la vraie croix, qu'on portait ordinairement dans les combats. Le grand maître des Hospitaliers, après avoir fait des prodiges de valeur, se sauva tout percé de coups, et s'ouvrit un passage, l'épée à la main, à travers les escadrons ennemis; il gagna Ascalon, où il mourut le lendemain de ses blessures.

Saladin, qui, par l'extinction des Ordres militaires, se flattait de se rendre maître plus facilement de la Terre-Sainte, fit dire aux Hospitaliers et aux Templiers prisonniers de guerre qu'ils ne pouvaient éviter la mort que par le changement de religion et en renonçant à Jésus-Christ; mais ces intrépides guerriers se présentèrent avec joie au supplice : tous furent égorgés par ces barbares.

L'État de Jérusalem était dans une affreuse désolation; il n'y avait ni troupes ni chefs pour les commander; les habitants mêmes manquaient dans les villes; les deux Ordres militaires avaient perdu la plupart de leurs religieux; et des deux grands maîtres, celui des Hospitaliers venait de mourir des

blessures qu'il avait reçues dans la bataille, et le grand maître du Temple était prisonnier à Damas.

Dans une si triste situation, ce qui restait d'Hospitaliers s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un nouveau grand maître. On pouvait dire alors de cette grande place ce que saint Paul disait de l'épiscopat, par rapport aux peines et aux persécutions qui y étaient attachées dans les premiers siècles de l'Église : Que c'était une œuvre méritoire de désirer cette éminente dignité. En effet, il fallut faire une espèce de violence à frère Ermengard Daps pour l'obliger, dans une si fâcheuse conjoncture, à se charger du gouvernement.

Saladin profitait de la consternation des chrétiens et de sa bonne fortune. Après s'être rapidement emparé de Saint-Jean-d'Acre et de beaucoup d'autres places, il vint mettre le siége devant Jérusalem. La reine, qui s'y était renfermée sans autre appui que les habitants, se défendit cependant avec assez de courage pour obtenir une capitulation, aux termes de laquelle les chrétiens sortirent en armes pour être conduits en telle ville qu'ils voulurent. Soliman assista au départ de tous les chrétiens, qui étaient désespérés de se voir forcés à quitter les lieux saints. Il montra de la bonté à la reine, et rendit aux dames qui l'accompagnaient leurs maris, qu'il avait faits prisonniers. Ce qui marquait dans ce prince un grand fonds d'humanité, c'est qu'après son entrée dans Jérusalem, ayant entendu parler du soin que les Hospitaliers prenaient des malades ou des bles-

sés, il consentit que ces chevaliers, quoique ennemis de sa religion, restassent dans la ville encore un an jusqu'à l'entière guérison des malades.

La reine, avec les princesses ses filles, se retira à Ascalon : les habitants de Jérusalem se dispersèrent en différents endroits de l'Asie et de l'Europe ; les uns se réfugièrent à Tripoli, d'autres gagnèrent Antioche; un grand nombre, désespérant de voir jamais rétablir le royaume de Jérusalem, passèrent jusqu'en Sicile et en Italie. On prétend que ce fut en ce temps-là que les religieuses hospitalières de Saint-Jean, fuyant le tumulte des armes, se retirèrent en Europe, avec la permission du grand maître : elles firent depuis des établissements considérables.

Saladin, après la conquête de Jérusalem, assiégea Ascalon, que la reine lui rendit pour la liberté du roi son mari, celle du grand maître des Templiers et de quinze autres seigneurs ; et par ce traité Guy de Lusignan renonça solennellement au titre de roi de Jérusalem.

Saladin vint ensuite assiéger Tyr ; mais Conrad, le dernier des enfants du marquis de Montferrat, assisté d'un grand nombre d'Hospitaliers, la défendit si bien, que le sultan leva le siége, et alla s'emparer d'autres villes. Il ne restait plus aux chrétiens qu'Antioche, Tyr et Tripoli.

Les rois de France et d'Angleterre, à ces tristes nouvelles, oublièrent leurs querelles ; ils s'embrassèrent, prirent la croix, et promirent de joindre

leurs forces pour passer de concert en Orient. Richard Ier, en succédant à Henri II, prit le même engagement. Frédéric Ier, dit Barberousse, empereur d'Allemagne, suivit leur exemple.

Ce fut alors que la reine d'Aragon fonda un magnifique monastère pour les Hospitalières, à Sixène, entre Saragosse et Lérida.

Le monastère de Sixène devint bientôt le plus célèbre du royaume. Le roi, à la prière de la reine, y attacha de grands biens; le pape Célestin III assujettit ces religieuses, à l'exemple des Hospitaliers, à la règle de saint Augustin, comme on le peut voir dans la bulle de ce souverain Pontife en date de l'an 1195. Leur habillement était composé d'une robe d'écarlate ou de drap rouge, avec un manteau noir à bec, sur lequel était la croix blanche à huit pointes, à l'endroit du cœur; leur bréviaire était particulier. Elles portaient à l'église des rochets de toile fine, et en mémoire de la reine leur fondatrice, pendant l'office et le service divin, elles tenaient à la main un sceptre d'argent.

(1190) Guy de Lusignan, se trouvant à la sortie de prison un roi sans royaume, s'était réfugié dans un château du comté de Tripoli, où il rassembla depuis les débris de sa fortune. Godefroy de Lusignan, son frère, lui amena d'Occident un nouveau corps de croisés, et il se vit en peu de temps une petite armée, composée de sept à huit mille hommes d'infanterie et de sept cents chevaux. Pour se procurer une retraite qui ne dépendît que de lui, il assiégea

Saint-Jean-d'Acre, place forte et dont le port pouvait servir à recevoir les vaisseaux et le secours des princes d'Occident. Les Hospitaliers et les Templiers se rendirent au camp.

Cependant l'armée allemande s'était mise en route; mais Frédéric I[er] mourut en Cilicie, et le reste de ses troupes arriva dans un déplorable état devant Saint-Jean-d'Acre. Quelques chevaliers allemands formèrent dans le camp un hôpital pour y soigner leurs compatriotes souffrants. Ce fut l'origine d'un nouvel Ordre hospitalier et militaire, que le pape Célestin II approuva en 1192, et qui fut nommé l'ordre des chevaliers Teutoniques. L'habit des nouveaux chevaliers consistait en un manteau blanc chargé d'une croix noire.

Cependant, après un siége qui avait duré plus de deux ans, après bien des souffrances et bien des alternatives favorables et défavorables, les chrétiens prirent possession d'Acre, et en firent depuis leur place d'armes. On y assigna différents quartiers pour tous les corps et pour toutes les nations qui avaient contribué à cette conquête, qui étaient capables de la défendre et de la conserver; les Hospitaliers de Saint-Jean y transférèrent leur principale résidence, qui, depuis la perte de Jérusalem, avait été établie à Margat. Ce fut dans Acre que leur grand maître Ermengard Daps termina, l'année suivante, une vie illustre, qu'il avait exposée tant de fois contre les infidèles et pour la défense des chrétiens.

Les Hospitaliers, assemblés en chapitre, lui donnèrent pour successeur frère Godefroy de Duisson, qui mourut bientôt; il avait été précédé dans la tombe par Saladin, le plus redoutable ennemi des chrétiens.

LIVRE III

Lutte entre les Hospitaliers et les Templiers. — Défaite des Turcomans par les chevaliers de Saint-Jean. — Les chrétiens s'emparent de Damiette.— Désastres de leur armée. — Saint Louis en Palestine. — Siége des forteresses d'Assur et de Margat. — Les infidèles s'emparent de Saint-Jean-d'Acre. — Les Hospitaliers se retirent dans l'île de Chypre.

Le successeur du grand maître de Duisson fut le frère Alphonse de Portugal. Il ne fut pas plutôt reconnu pour grand maître, que, l'esprit rempli de certaines idées de perfection peu praticables parmi des guerriers, et dans la vue de réformer des abus qui s'y étaient introduits, il convoqua un chapitre général dans la ville de Margat, où l'Ordre, depuis la perte de Jérusalem, avait transféré sa résidence.

(1194) Il ordonna successivement les réformes les plus sévères: aliments, habits, équipages, tout passa par un examen austère. Son dessein était de

faire revivre la discipline établie par Raymond Dupuy, et qui dès lors était fort relâchée. On lui représenta en vain la différence des temps, et que le genre de vie qu'il proposait n'était pas compatible avec les fonctions d'une guerre continuelle. « Je veux, dit-il, être obéi, et sans réplique. » L'aigreur se mêla bientôt à des contestations si vives, et les chevaliers refusèrent hautement d'observer les règlements proposés par le grand maître. On en vint enfin à une révolte déclarée; l'Ordre tomba dans une espèce d'anarchie, et le grand maître, ayant abdiqué sa dignité, se retira en Portugal, où il mourut dans une guerre civile.

(1195) L'Ordre choisit pour son successeur frère Geoffroy Lerat, de la langue de France, vieillard vénérable, doux, affable et peu entreprenant.

Des dissentiments de la nature la plus grave s'élevèrent entre les chevaliers de Saint-Jean et les Templiers. Ces derniers s'étaient émparés d'un château possédé par un gentilhomme vassal des Hospitaliers. Ceux-ci, instruits de cette agression, présentent l'escalade dévant le château, l'emportent et en chassent à leur tour les Templiers. Bientôt l'affaire devint générale, et les chevaliers des deux Ordres ne se rencontraient plus sans se charger; la guerre civile menaçait un État où il n'y avait pas d'autorité suffisante pour réprimer des partis aussi puissants et aussi animés. Enfin les patriarches et les évêques intervinrent; l'affaire fut portée devant Innocent II, qui la remit à des juges étrangers aux

deux Ordres, par lesquels les prétentions des Templiers furent déclarées injustes. Le château fut rendu à son ancien propriétaire, et la paix rétablie, au moins en apparence, entre les deux Ordres.

(1203) Baudouin, comte de Flandre, ayant été élu roi de Constantinople par les croisés français et vénitiens, qui s'étaient emparés de cette capitale, appela dans ses États les Hospitaliers de Saint-Jean, auxquels il donna des établissements considérables dans les provinces qui relevaient de l'empire ; et il les remit en possession des deux maisons qu'ils avaient dans la ville même de Constantinople, dont l'usurpateur Andronic les avait chassés.

Il n'y avait point de prince chrétien, soit dans l'Asie, soit dans l'Europe, qui ne voulût avoir des Hospitaliers dans ses États. On leur bâtit en ce temps-là des hôpitaux et des églises magnifiques à Florence, à Pise et à Vérone. Outre ces fondations pour des chevaliers, les religieuses Hospitalières du même Ordre avaient des maisons considérables dans ces trois villes, où ces pieuses filles faisaient fleurir la piété, la charité et toutes les vertus chrétiennes.

(1206) Le grand maître des Hospitaliers mourut vers l'an 1206. L'Ordre fit remplir sa place par frère Guérin de Montaigu, Français de nation, et de la langue d'Auvergne, qui, peu de temps après son élection, rendit des services considérables aux chrétiens grecs de l'Arménie Mineure.

(1209) Soliman de Rovenïddin, sultan d'Iconium,

de la race des Turcomans Seldjoucides, à la sollicitation du comte de Tripoli, était entré dans l'Arménie, où il mettait tout à feu et à sang. Livron en donna aussitôt avis à Innocent, et ce pontife, à sa prière, engagea les Hospitaliers à prendre la défense de ses États. Le grand maître de Montaigu arma puissamment, et le joignit; ils marchèrent ensuite contre le sultan. Après différents combats et une bataille sanglante, qui fut longtemps disputée, le prince turcoman fut défait, son armée taillée en pièces; et ce qui échappa à l'armée victorieuse eut bien de la peine à regagner la Bithynie avec le sultan qui les commandait.

Le prince arménien, soit par reconnaissance, ou pour lier encore plus étroitement les Hospitaliers à ses intérêts, leur donna en propre la ville de Saleph, avec les forteresses du Châteauneuf et de Camard. Il adressa l'acte de cette donation au pape Innocent III, qui la confirma par sa bulle en date de l'an 13 de son pontificat.

Ce n'était pas la première fois que les papes s'étaient servis en Orient des armes des Hospitaliers contre les princes qui ne se croyaient pas en prise aux foudres du Vatican.

Ces pontifes ne les employèrent pas moins utilement, dans le même temps, contre les Maures et les Sarrasins d'Espagne.

Un fameux Hospitalier français, appelé frère Guérin, ministre de Philippe-Auguste, et général de ses armées dans le même temps, ne rendit pas

des services moins importants à Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines, où il faisait les fonctions de maréchal de bataille.

(1218) André, roi de Hongrie, étant arrivé à Saint-Jean-d'Acre avec une armée qu'il amenait au secours des chrétiens d'Orient, se retira chez les Hospitaliers, et auprès du grand maître. On ne peut exprimer les sentiments de religion dont ce prince fut touché en voyant la charité qui se pratiquait, dans cette sainte maison, à l'égard des pauvres et des pèlerins; et ce qui augmentait sa surprise et son admiration, c'était de voir ces chevaliers, si fiers et si redoutables en campagne et les armes à la main, devenus comme d'autres hommes dans leur maison, et s'occuper, sous le mérite de l'obédience, dans les offices les plus humiliants auprès des pauvres et des malades.

Ce prince demanda d'être associé dans l'Ordre en qualité de confrère, afin de participer aux bonnes œuvres de ces Hospitaliers. Il donna à perpétuité à l'Ordre sept cents marcs d'argent à prendre tous les ans sur les salines de Saloch en Hongrie.

Après quelques légers avantages obtenus sur les infidèles, on résolut de porter la guerre dans l'Égypte et d'assiéger Damiette, la place de ce royaume la mieux fortifiée. Cette résolution étant prise, on embarqua les troupes vers la fin de mai; on mit à la voile; l'armée chrétienne, en trois jours, se trouva en Égypte, et fit sa descente sans opposition dans un endroit situé à l'occident de Damiette,

et qui n'en était séparé que par un bras du Nil.

Les chrétiens ne trouvèrent d'abord de résistance que dans une grosse tour ou château revêtu de toutes les fortifications que l'art avait pu inventer, construit au milieu de ce bras du Nil, et dont la garnison se défendit avec beaucoup de courage; les chevaliers de Saint-Jean y soutinrent leur réputation ordinaire. Ces religieux guerriers, après avoir attaché deux vaisseaux ensemble pour les rendre plus fermes, s'avancent fièrement, appuient leurs échelles d'une main hardie, montent au travers des feux, des dards et des pierres, et, sans s'étonner de la chute de leurs compagnons, ils tâchent de gagner le haut de la muraille. Mais le mât d'un de ces vaisseaux, s'étant rompu, brisa les échelles, et la plupart des chevaliers, tombant dans l'eau et accablés du poids de leurs armes, furent noyés. La perte de ces braves soldats ne ralentit point le courage de leurs confrères et des croisés; on revint à l'escalade plusieurs fois, mais toujours sans succès. Enfin les Allemands approchèrent des murailles une machine d'une nouvelle invention, à la faveur de laquelle ils se rendirent maîtres de cette tour, dont la prise facilitait l'attaque de la ville.

Le sultan d'Égypte appela à son secours le sultan de Syrie, son frère, qui accourut à la tête d'une armée, après avoir ruiné les fortifications de Jérusalem, pour que les chrétiens ne pussent s'y maintenir, s'ils la reprenaient.

Malgré ce secours, les chrétiens continuaient de

presser Damiette; et le sultan, voyant qu'il ne pouvait faire lever le siége, offrit aux chrétiens, s'ils voulaient se retirer, de leur rendre la vraie croix, qui avait été prise à la bataille de Tibériade; de remettre aux croisés la ville de Jérusalem, et de fournir même l'argent nécessaire pour en relever les murailles et rétablir les fortifications. Il offrait encore le château de Thoron et quelques autres places.

Le roi de Jérusalem était d'avis d'accepter des conditions qui remplissaient les vœux de la croisade; mais le légat soutint qu'il fallait rejeter les propositions du sultan, et que le moment était venu de conquérir toute l'Égypte, dont le royaume de Jérusalem suivrait la destinée. Ce sentiment prévalut dans le conseil de guerre sur celui du roi de Jérusalem, qui, chagrin de ne se pas voir maître de ses troupes, sous prétexte de faire venir de nouveaux secours, se retira à Saint-Jean-d'Acre. Cependant le succès sembla d'abord justifier l'avis du légat; Damiette fut emportée dans une attaque faite de nuit, ou plutôt elle se trouva prise par le défaut de combattants : habitants et soldats, tout avait péri dans les combats, ou par la famine et la disette des vivres; plus de quatre-vingt mille hommes moururent dans la place pendant le siége. Les chrétiens, en entrant dans la ville, ne trouvèrent partout qu'une affreuse solitude, et le peu d'habitants qu'on rencontra dans quelques maisons n'y étaient restés que parce qu'ils étaient si faibles, qu'ils n'avaient pas eu la force d'en sortir.

Le légat, fier de cet heureux succès, et se voyant maître absolu de l'armée, la fit avancer dans le cœur de l'Égypte contre l'avis de tous les chefs, et l'engagea entre les branches du Nil. Le sultan en ouvrit les digues; le fleuve inonda l'endroit où les chrétiens étaient campés; ils se trouvèrent enfermés dans une île avec aussi peu de moyens d'y subsister que de s'en tirer; la faim succéda bientôt à ce premier malheur, et l'armée, près de périr, fut obligée de faire une trêve de huit ans avec les infidèles; il fallut, pour obtenir du pain et la liberté de se retirer, quitter Damiette et livrer tous les esclaves ou les prisonniers qui étaient à Acre ou dans Tyr. L'armée chrétienne se dissipa après cet accident, et la présomption du légat empêcha le roi de Jérusalem de recouvrer son royaume.

La France perdit en 1222 le roi Philippe II, et l'ordre des Hospitaliers un zélé bienfaiteur. Ce prince, étant tombé malade et se sentant affaibli, fit son testament : parmi un grand nombre de legs pieux, il donna cent mille livres au roi de Jérusalem pour la défense de la Terre-Sainte, et pareille somme aux Hospitaliers de Saint-Jean et aux Templiers.

Le grand maître des Hospitaliers, s'étant rendu en Europe pour solliciter des secours pour l'Église d'Orient, trouva à son retour la Palestine presque sans gouvernement et privée de ce lien si nécessaire dans la société civile, et qui fait concourir tous les membres au bien commun de l'État.

Le comte de Tripoli, prince féroce et entreprenant, s'était prévalu de son absence pour s'emparer de différents châteaux appartenants aux Hospitaliers, ou dont ils avaient la garde. Il avait pris encore une maison qu'ils avaient à Tripoli, avait fait écorcher tout vif un de ces chevaliers, et poignarder un autre qui s'opposait à ces violences. Le grand maître à son retour lui demanda raison de ces cruautés; mais n'en ayant pu obtenir justice, il en écrivit au pape, qui employa inutilement auprès du comte ses remontrances et ses offices. Il fallut que le souverain Pontife en vînt jusqu'à l'excommunication sans le pouvoir fléchir. Pour lors le grand maître, avec la permission du pape, étant entré dans les États du comte à la tête des Hospitaliers, la vue de ces troupes fit plus d'impression sur ce prince cruel et farouche que toutes les foudres du Vatican. Raymond fit une satisfaction convenable à l'Ordre pour tant de violences, et rendit tout ce qu'il avait usurpé.

L'ordre de Saint-Jean perdit en 1230 frère Guérin de Montaigu, son grand maître, seigneur d'une illustre naissance dans la province d'Auvergne, mais qui, par ses vertus, avait encore donné plus d'éclat à sa maison qu'il n'en avait tiré d'elle. Les chevaliers de Saint-Jean, assemblés en chapitre, mirent en sa place frère Bertrand de Texis, qui, en suivant les traces de son prédécesseur, n'eut pas moins d'attention aux affaires de la Terre-Sainte qu'au gouvernement de l'Ordre.

La Palestine, depuis l'abdication de Jean de Brienne, privée de la présence de son souverain, était alors comme un vaisseau sans pilote, toujours agitée par de nouvelle tempêtes, et qui aurait péri sans le secours continuel des Hospitaliers et des Templiers.

(1238) Les forces des chrétiens latins étant encore considérablement diminuées dans la Terre-Sainte par une victoire que le sultan d'Alep remporta en ce temps-là sur les Templiers, le grand maître des Hospitaliers appela par une citation un grand nombre de chevaliers d'Occident.

Pendant que l'Ordre tirait de l'Europe des secours pour la Terre-Sainte, il en fournissait de bien plus considérables aux rois chrétiens des Espagnes, qui étaient tous les jours aux mains avec les Maures du pays. Don Jaime, premier du nom, roi d'Aragon, après les avoir heureusement chassés des îles Majorque et Minorque, entreprit la conquête du royaume de Valence; il y réussit, et avoua publiquement qu'il devait sa victoire aux frères Hospitaliers.

Je ne sais à quels ennemis de l'Ordre il faut attribuer des avis qu'on donna en ce temps-là au pape, que les Hospitaliers s'abandonnaient aux plus grands désordres. Grégoire IX en écrivit très-sévèrement au grand maître. Cependant, à cette époque, l'Ordre des Hospitaliers comptait plusieurs membres qui ont été canonisés depuis. Toutefois les reproches que le grand maître de Texis reçut du pape lui causèrent un si vif ressentiment, qu'il ne put s'en

consoler; et le malheureux état où il voyait la Terre-Sainte, sans secours, sans troupes et sans souverain, acheva de le mettre au tombeau. On fit remplir sa place par frère Guérin ou Guarin, dont on ignore le surnom et la patrie. On sait seulement qu'il fut chargé du gouvernement de l'Ordre dans des temps difficiles. La Palestine se trouvait destituée de la présence du souverain et sans subordination pour les chefs qui le représentaient. Les Hospitaliers et les Templiers, dont la Terre-Sainte tirait toute sa force, étaient encore malheureusement divisés.

(1240) Cependant Richard, comte de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, étant venu en Orient, conclut avec le soudan d'Égypte une trêve aux termes de laquelle tous les mahométans devaient sortir de Jérusalem, et les chrétiens rentrèrent en possession de Bethléem, de Nazareth et de plusieurs villages qui assuraient le chemin à la capitale de la Judée. Le grand maître des Hospitaliers porta au patriarche de Jérusalem tout l'argent qui était dans le trésor de l'Ordre, pour contribuer à relever les murailles de la sainte cité.

(1243) Bientôt les chrétiens furent obligés de quitter Jérusalem par suite de l'invasion des barbares Corasmiens; ils tinrent la campagne, et dans une rencontre où les infidèles étaient dix contre un, les troupes chrétiennes furent accablées par la multitude; il n'échappa de cette boucherie que vingt-six Hospitaliers, trente-huit Templiers et trois cheva-

liers Teutoniques : les deux grands maîtres des Hospitaliers et des Templiers furent tués à la tête de leurs compagnies.

Une défaite si générale mit le comble aux malheurs de la Terre-Sainte; le reste des chrétiens, emprisonnés dans Saint-Jean-d'Acre, voyaient les Corasmiens ravager toute la campagne aux environs; heureusement le désordre se mit parmi eux, et ils se tuèrent les uns les autres; tout périt jusqu'à leur nom, qu'on ne trouve plus dans l'histoire.

Le prince d'Antioche, surpris par une attaque des Turcomans, eut recours aux Ordres militaires. Les deux grands maîtres firent monter à cheval ce qui leur restait de chevaliers; ils rencontrèrent une vigoureuse résistance. Frère Bertrand de Comps, grand maître des Hospitaliers, se jette au milieu des escadrons ennemis, les enfonce et les met en fuite. Mais dans cette dernière charge il reçut tant de blessures, qu'il en mourut peu après. L'Ordre lui donna pour successeur frère Pierre de Villebride.

A cette époque une nouvelle croisade s'organisa en Europe; plusieurs princes et un grand nombre de seigneurs, surtout du royaume de France, prirent la croix. Mais aucun ne le fit avec tant de zèle, de courage et de dévotion que Louis IX, roi de France, connu depuis sous le nom de saint Louis.

(1249) Ce prince, après un séjour de huit mois à l'île de Chypre, arriva devant Damiette, et s'en empara presque sans coup férir. Les deux grands maîtres s'y rendirent depuis avec l'élite de leurs

chevaliers. Après avoir reçu de nouveaux renforts amenés par le comte de Poitiers, l'armée avança vers le Nil pour aller faire le siége du Grand-Caire ; un Arabe indiqua un gué, et le comte d'Artois demanda à le passer à la tête de l'avant-garde, avec les Templiers et les Hospitaliers. Le roi, qui craignait que ce jeune prince ne s'engageât trop avant parmi les ennemis, le fit jurer sur les saints Évangiles qu'il n'entreprendrait rien que toute l'armée ne fût passée, et voulut, pour plus grande précaution, que les Templiers et les Hospitaliers, quand ils seraient passés, eussent l'avant-garde.

Le gué fut passé heureusement, et trois cents chevaux des ennemis qui voulurent s'opposer à son passage furent débandés.

Le comte, sans se souvenir de son serment, les poursuivit l'épée à la main, quoique les deux grands maîtres lui criassent que cette fuite n'était peut-être qu'une ruse assez ordinaire aux Orientaux. Mais Robert, qui n'écoutait que son courage, arriva aussitôt que ces fuyards au camp des ennemis, les surprit, força leurs retranchements, entra dans le camp, et malgré toute la résistance que put faire Facardin, général des Sarrasins, qui périt dans cette occasion, ces infidèles s'enfuirent; les uns prirent le chemin du Caire, d'autres se jetèrent dans la Massoure, et, ne s'y croyant point encore en sûreté, ils poussèrent plus loin.

Rien ne manquait à un succès si heureux et si surprenant, si le comte eût su s'en contenter. Mais

la vue de la Massoure, ouverte et abandonnée par les ennemis et par la plupart même de ses habitants, fut un charme funeste : il voulut absolument continuer à poursuivre l'ennemi, et adressa même aux chevaliers des reproches piquants sur ce qu'il appelait leur esprit séditieux.

Outrés de colère, ils partirent tous de la main comme des furieux, et ne prirent plus ni ordre ni conseil que de leur colère et de leur emportement. Ils entrèrent tous dans la Massoure, qu'ils trouvèrent ouverte. Les uns s'arrêtèrent au pillage, d'autres poussèrent plus loin, et tâchèrent de joindre les Sarrasins. Mais ces infidèles s'étaient déjà ralliés sous un de leurs chefs. Ce commandant, ayant reconnu le petit nombre des Français, revint à la charge, et les poussa à son tour. Le comte d'Artois fut obligé de se jeter dans la Massoure, où il fut aussitôt investi. Ce jeune prince, que son courage avait précipité dans le péril, se vit attaqué en même temps par des troupes réglées et par les habitants de la Massoure; les uns combattaient les Français dans les rues, et les autres faisaient pleuvoir sur eux des pierres, du sable embrasé, de l'eau bouillante, ou les perçaient d'en haut avec des flèches; en sorte que le comte d'Artois, le comte de Salisbury, avec la plupart des chevaliers des deux Ordres, périrent dans cette malheureuse journée. Il n'en échappa presque que le grand maître du Temple, qui, après avoir perdu l'œil et tout couvert de blessures, regagna l'armée chrétienne. Les

Sarrasins firent quelques prisonniers, parmi lesquels se trouva le grand maître de Saint-Jean. Le sort du roi ne fut pas plus heureux : après différents combats où il perdit beaucoup de monde, les Français, réduits à un petit nombre par les maladies et la disette des vivres, et tâchant de regagner Damiette, se virent enveloppés et comme accablés par la multitude des barbares. Le roi de France, Alphonse comte de Poitiers, et Charles comte d'Anjou, ses frères, avec tout ce qu'il y avait de seigneurs, furent fait prisonniers.

Le roi ne sortit des mains des barbares qu'en rendant Damiette, et en payant huit cent mille besants pour la rançon des prisonniers, dont les Hospitaliers et les Templiers avancèrent la meilleure partie.

(1254) Le roi saint Louis fut appelé en France par la mort de la reine Blanche sa mère, qui, en son absence, avait la régence de ses États. Ce prince, après avoir fortifié Saint-Jean-d'Acre, rebâti Saïde, Césarée, Jaffa, et laissé dans le pays un secours considérable de troupes et d'argent, s'embarqua le 24 avril de l'année 1254, suivi des bénédictions et des vœux de tout le peuple, et après avoir été également l'admiration des Sarrasins et des chrétiens, par sa valeur dans les combats, et par une fermeté invincible dans ses disgrâces.

Quelques dépenses que ce saint roi eût faites, et quelques précautions qu'il eût prises pour mettre en défense le peu de places qui restaient aux chrétiens

dans la Terre-Sainte, le pape, justement alarmé de son départ, en recommanda particulièrement la conservation aux Hospitaliers. Pour les y engager, non-seulement il confirma tous les priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés à l'Ordre, mais, voulant récompenser des services aussi essentiels que ceux qu'ils rendaient continuellement à toute la chrétienté, il leur donna le monastère du mont Thabor, bâti sur cette montagne en forme de forteresse, avec le château de Béthanie. Si l'on considère la situation des lieux et le voisinage des Sarrasins, ces donations étaient moins des grâces que des engagements à de nouveaux périls.

On ne pourrait donner que de justes louanges à la valeur de ces chevaliers, si ces religieux et les Templiers, oubliant les devoirs de leur profession et les lois du christianisme, n'avaient en ce temps-là tourné leurs armes les uns contre les autres : on vit renaître leurs anciennes animosités ; forts ou faibles, ils se chargeaient partout où ils se rencontraient ; enfin ces deux corps si redoutables aux infidèles en vinrent, pour ainsi dire, à une bataille et à un combat général. Le sort des armes ne fut pas favorable aux Templiers ; on ne fit point de prisonniers, les Hospitaliers taillèrent en pièces tout ce qui tomba sous leurs sabres ; à peine, dit l'historien ecclésiastique, resta-t-il un Templier pour porter dans les places de son Ordre les nouvelles de cette défaite.

Le grand maître de Châteauneuf mourut en ce

temps-là, et après sa mort sa place fut remplie par frère Hugues de Revel, d'une maison illustre du Dauphiné, à laquelle il donna un nouvel éclat par la sage conduite qu'il tint dans le gouvernement. Ce fut lui qui institua dans chaque maison une administration particulière sous le nom de *Commendataria*, d'où est venu le nom de commanderie et le titre de commandeur.

(1265) Le sultan, ayant résolu de chasser entièrement les chrétiens de la Palestine, assiégea la forteresse d'Assur, qui appartenait à l'ordre des Hospitaliers. C'était une des plus fortes places de la Palestine, et le grand maître, outre la garnison, y avait mis quatre-vingt-dix chevaliers; ils se firent tous tuer l'un après l'autre dans les différents assauts qu'ils soutinrent : le sultan n'entra dans la place qu'en passant sur les corps de ces intrépides guerriers.

Bendocdar tourna ensuite l'effort de ses armes contre la forteresse de Carac, qui appartenait à l'ordre de Saint-Jean. Les chevaliers soutinrent le siége pendant près de deux mois contre toute la puissance de ce prince, à l'exemple de leurs frères qui avaient défendu Assur; et, sans vouloir entendre parler de capitulation, ils se firent tous tuer sur la brèche.

Parmi ces guerres continuelles, et au milieu du tumulte des armes, le grand maître, aussi attentif à la conservation de la discipline régulière qu'à la défense des places confiées à la valeur de ses che-

valiers, convoqua et tint jusqu'à cinq chapitres généraux. Il s'y fit plusieurs règlements très-utiles, et l'on confirma en même temps les anciens usages de l'Ordre.

(1278) L'histoire marque dans cette année la mort du grand maître Hugues de Revel, consumé par les soins pénibles du gouvernement et par les cruelles inquiétudes des suites déplorables qu'il prévoyait pour l'avenir. Les chevaliers, assemblés en chapitre dans leur maison de Saint-Jean-d'Acre, firent remplir sa place par frère Nicolas Lorgue, qui employa tous ses soins, pendant son ministère, pour éteindre les divisions qui existaient entre les chevaliers de son Ordre et ceux du Temple.

Quoique la trêve que les deux grands maîtres avaient faite avant leur départ pour l'Occident avec Bendocdar subsistât encore, un capitaine de Melech-Saïs, son successeur, vint faire des courses et ravager la campagne jusqu'aux portes de Margat, forteresse appartenante aux Hospitaliers de Saint-Jean.

Les chevaliers sortirent de la place en bonne ordonnance, chargèrent ces pillards, et en taillèrent en pièces la meilleure partie. Le sultan, voulant avoir sa revanche, envoya aux environs de la place un plus gros parti composé de cinq mille hommes, qui furent attirés dans une embuscade et taillés en pièces.

Le sultan, piqué de cette dernière déroute, résolut de s'en venger par la ruine même et la des-

truction de cette forteresse; mais, ayant été retenu dans ses États par des affaires importantes, il ne put exécuter son dessein que trois ans après, qu'il vint lui-même assiéger la place, à la tête d'une armée formidable. Le grand maître y tenait toujours un gros corps de troupes. Melech-Saïs tenta d'abord d'emporter la place par escalade. Ses soldats se présentèrent avec des échelles au pied des murailles, et tâchèrent d'en gagner le haut; mais ils trouvèrent partout le même courage et la même résistance.

Les chevaliers ne les laissaient monter que pour les précipiter de plus haut; les pierres, les feux d'artifice, l'eau bouillante, tout fut mis en usage; et le sultan, après avoir perdu beaucoup de monde, fut obligé de faire sonner la retraite. Il fallut que ce prince en revînt aux règles ordinaires : il ouvrit la tranchée, et battit les murailles avec les machines et les pierriers, dont on se servait en ce temps-là. Mais ils avançaient peu; les chevaliers faisaient tous les jours des sorties, et, après avoir nettoyé la tranchée, portaient souvent la terreur jusqu'au milieu du camp des infidèles. Ils brûlèrent même plus d'une fois toutes les machines, et auraient réduit le sultan à lever le siége, s'ils n'eussent pas eu un ennemi caché, qui les surprit, et dont ils ne purent se défendre.

Pendant que Melech-Saïs les amusait, pour ainsi dire, par de fausses attaques, ses troupes travaillaient jour et nuit à creuser des mines qu'elles pous-

sèrent jusque sous les murailles de la place, en sorte qu'elles ne posaient plus que sur des appuis de bois; il envoya ensuite sommer le gouverneur et la garnison de lui ouvrir les portes. Ils reçurent cette sommation avec raillerie, et demandèrent à l'officier si son maître avait cru devoir leur faire un pareil compliment avant de lever le siége. Mais il fallut changer bientôt de langage; cet officier leur dit que la forteresse était minée partout; il leur offrit de les conduire dans la mine, et de leur faire voir qu'il ne tenait qu'au sultan de faire mettre le feu aux appuis et de s'ouvrir par là un passage dans la place. Le gouverneur envoya aussitôt avec cet officier deux chevaliers, qui furent bientôt convaincus de la vérité de sa relation. Il fallut traiter et abandonner la place, et après que les chevaliers en furent sortis, le sultan la fit raser, pour leur ôter l'espérance d'y rentrer dans une conjoncture plus favorable.

Le grand maître, accablé d'années et encore plus de la douleur de ne voir aucune ressource pour le salut de cet État, mourut heureux, en ce qu'il quitta la vie avant que son Ordre quittât la Palestine, et qu'il ne fut pas témoin de la perte entière de la Terre-Sainte.

(1289) Le chapitre, après sa mort, élut pour grand maître frère Jean de Villiers.

Le soudan, instruit des divisions qui régnaient parmi les habitants d'Acre, vint assiéger cette place. On prétend qu'il avait dans son armée cent

soixante mille hommes de pied et soixante mille chevaux.

Les attaques furent vives et continuelles, et, la nuit comme le jour, les infidèles ne donnaient point de relâche aux assiégés. Comme la mer était libre et que les chrétiens avaient un grand nombre de vaisseaux dans le port, la plupart des habitants et surtout les plus riches, s'embarquèrent avec leurs femmes, leurs enfants et leurs meilleurs effets; il ne resta dans la place qu'environ douze mille hommes de troupes réglées, et composées la plupart des Hospitaliers, des Templiers, des Teutoniques et de quelques soldats séculiers qui combattaient sous les enseignes de ces trois Ordres.

La garnison élut pour gouverneur de la place frère Pierre de Beaujeu, grand maître des Templiers, capitaine qui avait vieilli dans le commandement des armées.

Le soudan fit tenter la fidélité du grand maître par des offres de sommes immenses; mais le Templier n'y répondit que par la juste indignation qu'il eut de ce que le soudan l'eût cru capable de les écouter. On faisait tous les jours, par son ordre, des sorties où un grand nombre d'infidèles périssaient; mais malgré une si vigoureuse résistance, Melech-Seraph, qui ne manquait pas de soldats, avançait ses travaux; il fit tomber à la fin plusieurs tours, et entre autres celle qu'on appelait la tour Maudite, qui était considérée comme la forteresse de la ville. Les infidèles montèrent aussitôt à l'as-

saut; le roi de Chypre, qui se trouva en cet endroit, fit ferme avec les Cypriotes; il en périt un grand nombre dans cette action, et les infidèles auraient emporté la place, si la nuit qui survint n'eût fait cesser l'assaut.

Le roi de Chypre, prévoyant qu'il aurait le lendemain à combattre les mêmes ennemis, et en plus grand nombre, pria les chevaliers Teutoniques de vouloir bien occuper son poste pendant la nuit, sous prétexte que ses troupes avaient besoin de repos après avoir soutenu une si rude attaque, et leur promit qu'il reviendrait le lendemain au point du jour les relever. Mais en quittant la brèche il se rendit au port, s'embarqua sur ses vaisseaux et regagna son île.

Les infidèles ne manquèrent pas le lendemain de revenir à l'assaut; les mameluks, soldats déterminés, montèrent sur la brèche, tuèrent tout ce qui leur résista, accablèrent par leur grand nombre les Teutoniques, et pénétrèrent jusqu'au cœur de la ville. Ils s'en croyaient les maîtres; mais le maréchal des Hospitaliers de Saint-Jean, par ordre du grand maître, étant accouru à la tête d'une troupe de chevaliers de son Ordre, les chargea si brusquement, qu'ils furent obligés de reculer. Il y en eut un grand nombre de tués dans cette retraite forcée, et les Hospitaliers en précipitèrent plusieurs du haut de la brèche dans le fossé.

Le soudan, qui comptait pour rien la perte de quelques bataillons, en renvoya d'autres le second

jour pour renouveler l'attaque. Jamais combat ne fut plus opiniâtre ; la brèche fut emportée et reprise plusieurs fois ; la nuit seule sépara les combattants. Les infidèles, rebutés d'une résistance si courageuse, tournèrent leurs efforts du côté de la porte Saint-Antoine ; ils trouvèrent en cet endroit les deux grands maîtres, dont la présence seule semblait rendre invincibles leurs chevaliers. Mais comme les infidèles étaient supérieurs en nombre aux chrétiens, il resta à la fin peu de monde pour la défense de ce poste ; alors le grand maître des Hospitaliers, voulant causer une diversion, sortit de la ville par une porte opposée, avec ce qu'il trouva de chevaliers en état de monter à cheval. Il se flattait de surprendre le camp ennemi ; mais on faisait bonne garde, et les Hospitaliers furent obligés de se retirer devant toute la cavalerie musulmane. En rentrant dans la ville, le grand maître apprit avec douleur que le grand maître des Templiers venait d'être tué d'une flèche empoisonnée, que la plupart de ses chevaliers avaient été taillés en pièces, et que l'ennemi, maître de la ville, y mettait tout à feu et à sang. Comme il ne lui restait plus d'autre parti que de sauver au moins sa troupe, il tourna du côté du port, quoique toujours poursuivi par les infidèles ; et ayant jeté beaucoup d'arbalétriers dans les barques, à la faveur des flèches qu'ils tiraient continuellement sur la cavalerie du soudan, il fit embarquer ce qu'il avait d'Hospitaliers avec lui, dans une caraque qui appartenait à

l'Ordre, et gagna l'île de Chypre. Trois cents Templiers qui avaient échappé à la fureur des infidèles, ayant voulu se rendre sur le port, furent coupés. Ne pouvant percer cette foule innombrable d'Égyptiens qui remplissaient toutes les rues, ils se jetèrent dans la tour du Temple pour s'y ensevelir : plusieurs femmes et filles de la ville s'y étaient déjà réfugiées. Les Templiers se barricadèrent et tinrent plusieurs jours. Le soudan fit miner cette tour, et les Templiers ayant reconnu qu'elle ne portait plus que sur des appuis de bois, auxquels on pouvait mettre le feu à tout moment, convinrent d'en sortir, à condition qu'on leur laisserait libre le passage du port, qu'on faciliterait leur embarquement, et que l'on conserverait l'honneur des femmes et des filles. La capitulation étant signée, ils ouvrirent les portes de la tour; mais les premiers soldats ennemis n'y furent pas plutôt entrés, qu'ils entreprirent de se livrer à des actes de violence. Les Templiers, indignés de leur brutalité et de leur manque de parole, mirent l'épée à la main, taillèrent en pièces ces insolents, fermèrent les portes, et quoique leur perte fût inévitable, ne voulurent plus entendre parler de capitulation.

Les infidèles, l'épée d'une main et une échelle de l'autre, se présentèrent pour monter à l'escalade. Les murailles en un instant furent couvertes de soldats, qui tâchaient d'en gagner le haut; mais comme ces murailles étaient minées, ainsi que nous venons de le dire, les appuis manquèrent : la tour

croula avec un bruit épouvantable et ensevelit sous ses ruines l'infidèle comme le Templier. Les femmes et les filles qui s'étaient enfermées dans cette tour subirent le même sort, et préférèrent une mort honorable au péril qu'elles auraient couru si elles étaient tombées sous la puissance de ces barbares, encore plus odieux par leur brutalité et par leur débauche que par leur cruauté.

Le soudan, pour faire perdre aux chrétiens d'Occident l'espérance de se rétablir jamais dans cette ville, la fit raser avec Tyr, Sidon et toutes les villes le long de la côte, dont il se rendit maître. Ce qui restait d'Hospitaliers, de Templiers et de Teutoniques, dans quelques châteaux qui leur appartenaient, ne pouvant s'y maintenir contre une puissance si formidable, les abandonnèrent, et s'embarquèrent pour tâcher de gagner l'île de Chypre. On prétend que de plus de cinq cents Templiers, qui avaient soutenu si courageusement le siége d'Acre, il n'en échappa que dix, qui, s'étant jetés dans une barque, abordèrent heureusement le long des côtes de l'île de Chypre. Les chevaliers Teutoniques, ayant recouvré quelques vaisseaux, et ne voulant plus rester en Orient, retournèrent en Europe, et se rendirent en Prusse et dans la Livonie, dont leur Ordre jouissait à titre de souveraineté. Mais les Hospitaliers, et le peu qui restait de Templiers, dans l'espérance de pouvoir, à la faveur de quelque croisade, rentrer dans la Terre-Sainte, n'en voulurent point abandonner le voisinage, et, en attendant

quelques nouveaux secours de l'Europe et des religieux de leur Ordre, leurs députés obtinrent du roi de Chypre pour retraite la ville de Limisso, où ils se rendirent successivement, et à mesure qu'ils pouvaient échapper à la cruelle poursuite des Sarrasins.

LIVRE IV

Chapitre général tenu à Limisso. — L'Ordre arme des vaisseaux. — Les Hospitaliers rentrent dans la Terre-Sainte, et sont forcés de l'abandonner de nouveau. — Conquête de Rhodes. — Extinction de l'ordre des Templiers.

Les Hospitaliers qui s'étaient réfugiés dans l'île de Chypre, incertains de leur destinée, sans biens, sans maisons, dépouillés de tout, et la plupart couverts de blessures, se regardaient dans cette terre étrangère comme dans un exil : tous se reprochaient d'avoir survécu à leurs confrères.

Le grand maître, pour éviter l'entière extinction de son Ordre dans le Levant, fit une citation générale pour rappeler auprès de lui les Hospitaliers qui étaient dispersés dans la plupart des provinces de la chrétienté. Ils avaient ordre de se rendre à Limisso, où ce grand maître, par la même citation,

avait convoqué un chapitre général pour y délibérer, dans une si triste conjoncture, sur le parti que la Religion devait prendre au sujet de son établissement.

A peine ces ordres furent-ils arrivés en Europe, qu'on vit tous les chevaliers en mouvement : tous quittèrent avec zèle leur patrie, leurs commanderies ou les maisons de leurs parents; nulle excuse sur le défaut d'argent ou de santé, personne n'eut recours à ces indignes prétextes. Les vieux comme les jeunes accoururent le long des côtes de la mer; et malgré l'éloignement des lieux d'où ils partaient on les vit arriver bientôt les uns après les autres dans les ports de Chypre.

Depuis la fondation de l'Ordre, on n'avait point encore vu une assemblée composée d'un si grand nombre de chevaliers de différentes nations : tout l'Ordre était passé, pour ainsi dire, dans l'île de Chypre. Tous montraient une grande impatience de se venger des Sarrasins; mais comme il fallait donner une forme constante à ce nouvel établissement avant de recommencer la guerre, on examina d'abord dans quel endroit l'Ordre fixerait sa résidence.

Nous avons dit que le roi de Chypre leur avait assigné pour retraite Limisso, ancienne ville décorée d'un titre épiscopal, et située au côté méridional de l'île. Mais des corsaires arabes et sarrasins l'avaient ruinée depuis longtemps. Ce n'était plus alors qu'un grand bourg ouvert de tous côtés; on voyait seule-

ment au milieu un château assez fortifié et assez garni d'artillerie pour empêcher l'abord et les descentes des corsaires. Quelques chevaliers, qui s'y trouvaient un peu trop à l'étroit, proposaient qu'on se retirât dans quelque port de l'Italie; mais le grand maître et les premiers de l'Ordre rejetèrent cet avis avec indignation. Il fut arrêté qu'on armerait incessamment les vaisseaux de l'Ordre qui avaient passé les chevaliers, soit de la Palestine soit de l'Europe dans l'île de Chypre; qu'ils s'en serviraient pour escorter les pèlerins, qui, nonobstant la perte de Jérusalem, ne laissaient pas de visiter les lieux saints, comme cela se pratiquait avant la première croisade, en payant aux infidèles le tribut ordinaire qu'ils exigeaient à l'entrée de cette ville.

On ne fut pas longtemps sans voir sortir de différents ports de l'île plusieurs petits bâtiments de différentes grandeurs, qui, dans les temps de passage, c'est-à-dire vers la fin des mois de mars et d'août, s'avançaient le long des côtes de l'Europe pour y recueillir les pèlerins, et qui, par le même esprit de charité, les ramenaient dans leur patrie. Des corsaires infidèles, accoutumés à faire leur proie ordinaire de ces pèlerins, tombèrent sur ces premiers vaisseaux de la Religion; mais ils trouvèrent des défenseurs dont ils n'avaient pas encore éprouvé la valeur et la résistance. Plusieurs de ces armateurs furent enlevés par les Hospitaliers, qui revenaient souvent en Chypre avec des prises considérables. Ils s'attachaient surtout aux vaisseaux du soudan

d'Égypte, l'ennemi déclaré des Hospitaliers. Ces prises augmentèrent insensiblement les armements de l'Ordre; on bâtit depuis des galères, on construisit quelques vaisseaux; bientôt il sortit des escadres considérables des ports de Chypre, et le pavillon de Saint-Jean à la fin se fit respecter dans toutes ces mers.

Melech-Seraph, irrité des prises que les Hospitaliers faisaient sur ses sujets, et de voir renaître, pour ainsi dire, un Ordre qu'il croyait avoir entièrement détruit, résolut d'en poursuivre les restes jusque dans l'île de Chypre, et de les en chasser. Il arma une puissante flotte chargée de troupes de débarquement; mais des guerres civiles, qui survinrent dans ses États, l'y retinrent malgré lui, et la mort de ce prince, qui fut tué dans une bataille qu'il perdit contre les rebelles, délivra les Hospitaliers et les Templiers des périls d'un siége dans une place ouverte de tous côtés.

Le grand maître, pour prévenir de pareils desseins de la part de Melech-Nazer, successeur de Seraph, demanda au roi de Chypre la permission de fortifier Limisso, et il l'obtint sans peine d'un prince à qui rien ne coûtait que l'argent. Les Hospitaliers employèrent ce qu'ils en avaient pour élever du côté de la mer quelques bastions de terre. Le grand maître travailla ensuite au rétablissement de la discipline régulière, que l'exercice continuel des armes, les combats, les courses, et même le pillage et le butin, avaient fort affaiblie.

La plupart des chevaliers, enrichis des prises

qu'ils faisaient sur les infidèles, au lieu d'en porter le produit dans le trésor de l'Ordre, suivant leur devoir, employaient souvent dans le luxe ces biens qu'ils s'appropriaient.

Pour réformer ces abus, on tint deux chapitres généraux. Il fut défendu à tout Hospitalier militaire d'avoir plus de trois chevaux de service pour sa personne, ni d'en monter qui eussent des harnais enrichis d'or ou d'argent.

Jean de Villiers étant mort, les Hospitaliers mirent en sa place Odon de Pins, de la langue de Provence, originaire d'une maison illustre.

Le pape l'ayant appelé à Rome, à la suite des murmures de ses chevaliers, qui se plaignaient qu'il négligeât trop les armements, il mourut en chemin.

(1298) Les Hospitaliers lui donnèrent pour successeur frère Guillaume de Villaret, de la langue de Provence, grand prieur de Saint-Gilles, et qui était actuellement dans son prieuré.

Il ne se pressa point de partir pour l'île de Chypre; il voulut visiter par lui-même tous les prieurés des langues de Provence, d'Auvergne et de France, et par de si dignes soins il rétablit la discipline régulière.

Le grand maître se rendit ensuite à Limisso, où il conclut une ligue avec Gazan, khan des Tartares.

Les Hospitaliers, qui, dans cette ligue, n'avaient pour objet que de chasser les infidèles de la Terre-Sainte, y rentrèrent sans obstacle à la tête d'un corps de cavalerie que Gazan leur donna pour les sou-

tenir. Ils trouvèrent le pays ouvert, les villes, ou pour mieux dire de simples bourgades, sans fortifications, Jérusalem sans murailles et sans habitants chrétiens; personne en apparence qui s'opposât à leurs conquêtes : mais ce qui en causait la facilité produisit dans la suite l'impossibilité de s'y maintenir.

Les Hospitaliers, charmés d'avoir pu pénétrer jusque dans la ville sainte, songeaient, pour s'y maintenir, à en relever les murailles. Mais le khan des Tartares, ayant été obligé de repasser l'Euphrate, de rentrer en Perse et de marcher contre des rebelles qui s'étaient prévalus de son absence, rappela de la Palestine toutes les troupes qu'il avait soumises aux ordres des Hospitaliers; et après leur retraite il n'y eut pas moyen, avec les seules forces de la Religion, de tenir la campagne contre les armées des Sarrasins. En effet, leur soudan rentra aussitôt dans la Palestine, et au bruit de sa marche à la tête d'un puissant corps de troupes, et sur les nouvelles qu'il s'avançait droit vers Jérusalem, les Hospitaliers, qui y étaient entrés en conquérants, furent obligés d'en sortir presqu'en pèlerins.

Les Hospitaliers, rebutés des mauvais traitements qu'ils recevaient du roi de Chypre et de la dureté de sa domination; se voyant d'ailleurs comme relégués dans un bourg, et sans un port nécessaire à leurs armements, étaient convenus d'abandonner un séjour si incommode, dans le dessein de se rendre

maîtres, dans le voisinage de la Terre-Sainte, de quelque île où l'Ordre, sans avoir à répondre qu'à ses supérieurs, pût aller à la mer et remplir les obligations et les devoirs de son état.

Le grand maître, l'esprit rempli d'un aussi grand dessein, et qu'il tenait fort secret, jeta les yeux sur l'île de Rhodes, peu éloignée de la Palestine, et qui avait un port excellent. Cette île, de la dépendance de l'empire de Constantinople, s'était sentie, comme la plupart de celles de l'Archipel, de la révolution arrivée dans cette capitale par la conquête qu'en avaient faite les Français et les Vénitiens.

Après plusieurs révolutions, les seigneurs de Gualla, gouverneurs de Rhodes, s'étaient érigés insensiblement en souverains de cette île.

Après que le grand maître eut côtoyé l'île, reconnu ses ports et ses forteresses, et qu'il se fut instruit du nombre de ses habitants, il se disposait, après cette expédition, à partir pour aller rendre compte au pape du projet qu'il méditait, et pour tâcher d'obtenir de ce pontife et des princes d'Occident les secours nécessaires pour cette entreprise; mais il fut arrêté par une longue maladie, qui se termina par sa mort.

(1308) Le chapitre, persuadé que Foulques de Villaret, son frère, n'ignorait rien de ses desseins les plus secrets, et que par sa valeur il était très-capable de les faire réussir, jugea à propos de le nommer pour son successeur. Ce grand maître ne se vit pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il s'em-

barqua sur les galères de son Ordre, et passa en France pour y conférer avec le pape et le roi touchant l'entreprise de Rhodes, dont le dernier grand maître lui avait confié le dessein.

Il y avait plus d'un an que Jacques de Molay, d'une maison illustre dans le comté de Bourgogne, et grand maître de l'ordre des Templiers, pour satisfaire aux ordres du pape, s'était rendu dans la ville de Poitiers, où était alors la cour de Rome.

Aussitôt après son arrivée, Villaret fit demander une audience secrète au roi et au pape; il leur fit part du projet de l'entreprise sur l'île de Rhodes, en leur faisant remarquer toute l'importance de ce point, qui deviendrait un entrepôt pour toutes les croisades et pour toutes les flottes chrétiennes qui passeraient en Orient; mais il ajouta que les forces de son Ordre n'étaient pas suffisantes pour une si haute entreprise, et qu'il ne s'y engagerait pas s'il n'était assuré du secours du père commun des fidèles, et de celui du plus puissant roi de l'Europe. Le pape et le roi promirent de grands secours, et le pape avança à l'Ordre une somme importante de ses propres deniers, pour lever des troupes. Afin de mieux cacher le secret de cette entreprise, on publia une croisade générale pour la Terre-Sainte, et le rendez-vous fut fixé dans le port de Brindes, à l'extrémité du royaume de Naples. Il y vint tant de pèlerins, que les chevaliers de Saint-Jean, pour ne pas s'embarrasser d'une foule inutile, choisirent seulement les plus nobles et les mieux armés. La flotte chré-

tienne aborda d'abord au port de Limisso en Chypre, embarqua les chevaliers qui s'y trouvaient, puis reprit la mer, et le grand maître fit débarquer à Rhodes, sans y trouver une grande résistance, ses troupes, ses vivres et ses machines de guerre.

Il eut ensuite à soutenir un grand nombre de combats avec des chances diverses; l'empereur grec avait envoyé de puissants secours aux gouverneurs de Rhodes, et les Sarrasins y débarquèrent aussi des troupes.

Cette guerre dura quatre ans, et comme chaque jour l'armée chrétienne se trouvait diminuée par le départ successif des croisés, elle se trouva bientôt réduite aux forces de l'Ordre. Le grand maître, qui assiégeait Rhodes, était lui-même assiégé par les Grecs et les Sarrasins, qui lui fermaient les passages pour recevoir les vivres ou pour aller au fourrage; à force d'habileté et de courage, Villaret para à tout.

Il emprunta des banquiers de Florence des sommes considérables, et avec ce secours et l'argent qu'il tira des commanderies d'au delà de la mer, il leva de nouvelles troupes, paya les anciennes, et, après les avoir laissées se rafraîchir pendant quelques jours, déterminé à vaincre ou à mourir, il sortit de ses retranchements, marcha droit aux ennemis, et leur présenta la bataille.

De part et d'autre, il y eut beaucoup de sang répandu; le grand maître y perdit ses plus braves chevaliers; mais les Grecs et les infidèles, ne pou-

vant résister à une valeur si opiniâtre, abandonnèrent le champ de bataille; et plusieurs Sarrasins, désespérant de résister aux Latins, gagnèrent le bord de la mer, s'embarquèrent et portèrent les premiers dans les îles de l'Archipel, et le long des côtes de la Lycie, les nouvelles de leur défaite.

Le grand maître continua le siége avec une nouvelle ardeur. Après qu'il eut gagné les principales fortifications de la place, les chevaliers, à la tête des troupes, montèrent à l'assaut, et malgré une grêle de flèches et de pierres que les assiégés lançaient contre les assaillants, le grand maître vit ses étendards arborés sur le haut de la brèche et ses chevaliers maîtres de la place. Les autres forteresses subirent la même destinée: toute l'île se soumit à la domination des Hospitaliers; et pour monument éternel d'une conquête si utile à la chrétienté, et si glorieuse à l'ordre de Saint-Jean, toutes les nations, de concert, donnèrent à ces Hospitaliers le nom de chevaliers de Rhodes.

Les premiers soins de Villaret furent de rétablir les murailles et les fortifications de la ville de Rhodes, qu'il avait ruinées pendant le siége: il fit ensuite entrer tous les vaisseaux de la Religion dans le port; on les arma aussitôt, et on les chargea de troupes et de munitions de guerre et de bouche: le grand maître monta lui-même la flotte et mit à la voile. De toutes les conquêtes que les anciens Rhodiens avaient faites, ou des colonies qu'ils avaient établies en différentes contrées, il n'était resté

jusque alors dans leur dépendance et sous leur domination que huit ou neuf petites îles voisines, ou, pour mieux dire, des rochers et des écueils, qu'on appela en ce temps-là les îles des Rhodiens: telles étaient les îles de Nisara, de Leros, de Calamo, d'Episcopia, de Calchi, de Simia, de Tilo et de Cos ou Lango. Il n'en coûta au grand maître, pour y faire reconnaître son autorité, que de se présenter devant ces îles.

Le grand maître, après avoir établi son autorité et un bon ordre dans toutes ces îles, revint avec joie à celle de Rhodes. Il espérait y goûter dans un doux repos les premiers fruits de sa victoire, lorsqu'il se vit attaqué par un ennemi redoutable, et qui lui fut suscité par les corsaires et les autres mahométans, qui, de concert avec les habitants grecs de l'île de Rhodes, l'avaient défendue contre les chevaliers. Ces infidèles, après leur défaite, avaient gagné les côtes de Lycie, d'où ils se dispersèrent en différents endroits, et une partie se réfugia dans les États d'Ottoman, où ils portèrent leurs plaintes et leur misère.

Osman ou Ottoman, tige de empereurs turcs de ce nom, régnait alors dans une partie de la Bithynie, province de l'Asie Mineure. Ce prince prit en main la protection de ces réfugiés, et résolut de chasser les chevaliers de l'île de Rhodes avant qu'ils eussent eu le temps d'y affermir leur domination.

(1310) Ce prince chargea une flotte de ses troupes, débarqua dans l'île, s'avança du côté de la capitale

et en forma le siége. A peine le grand maître avait-il eu le temps d'en relever les murailles, et les bastions et les fortifications n'étaient pas encore rétablis. L'expérience fit voir en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre que la valeur et le courage de ceux qui la défendent. Les chevaliers soutinrent plusieurs assauts. Les Turcs dans ces attaques perdirent beaucoup de monde; et Ottoman, si heureux dans toutes ses entreprises, échoua dans celle-ci, et fut obligé de lever le siége et de se rembarquer.

Le grand maître ne vit pas plutôt les Turcs rembarqués, que, pour mettre à l'avenir la ville de Rhodes hors d'insulte, il en fit terrasser les murailles, et y ajouta de nouvelles fortifications. Il donna ensuite tous ses soins à y rétablir le commerce, qui, avant la guerre et même de tout temps, l'avait rendue une des plus florissantes villes de l'Asie.

L'éclat de cette conquête et la nouvelle de la levée de ce siége passèrent bientôt en Occident : ce fut le sujet d'une joie universelle dans tous les États chrétiens. Elle fut suivie d'une comparaison qu'on faisait entre les deux Ordres militaires qui n'était pas à l'avantage des Templiers. On disait que les Hospitaliers n'avaient jamais voulu abandonner l'espérance de chasser un jour les infidèles de la Terre-Sainte; qu'ils étaient restés pour cela dans l'Orient; que la conquête qu'ils venaient de faire d'une île aussi considérable que celle de Rhodes assurait un

port commode à toutes les croisades; au lieu que les Templiers, par leur retraite précipitée en Europe et dans leurs commanderies, et par la vie molle et délicieuse qu'ils y menaient, semblaient avoir renoncé à leur vocation et laissé pour toujours les saints lieux en proie aux Turcs et aux Sarrasins. Ces discours, qui n'étaient pas dénués de vérité; d'autres encore plus odieux et qu'on répandait sourdement, engagèrent le roi de France à poursuivre l'extinction de cet Ordre.

Nous n'entrerons pas dans le détail du procès dirigé contre les Templiers, et qui se termina en 1312 par l'annulation de l'Ordre, et l'année suivante par le supplice des chevaliers.

On adjugea aux chevaliers de Rhodes tous les biens des Templiers, à l'exception de ceux qui se trouvaient dans les Espagnes, et qui, par une destination particulière, devaient être appliqués à la défense du pays contre les Maures, qui occupaient encore le royaume de Grenade. Toutefois une grande partie de ces biens fut prise par le roi de France, sous prétexte de payer les frais du procès des Templiers, et les Hospitaliers eurent beaucoup de peine à obtenir une petite partie de ces biens, dans ce royaume, ainsi que dans tous les autres pays de la chrétienté.

LIVRE V

Soulèvement contre le grand maître Villaret. — Attaque d'Orcan contre Rhodes. — Combat de Gozon contre le dragon. — Prise de Smyrne. — Assaut d'Alexandrie. — Le grand maître Hérédia prisonnier en Morée. — Sa mort.

La conquête de l'île de Rhodes et la dépouille des grands biens des Templiers élevèrent l'Ordre militaire de Saint-Jean à un degré de grandeur comparable à celui de plusieurs souverains de l'Europe. Parmi les différentes îles Sporades, celle de Rhodes tenait le premier rang, soit par la fertilité de son terroir, soit par la sûreté de ses ports et de ses rades, qui attiraient de tous côtés le commerce et l'abondance. D'ailleurs, depuis que les chevaliers s'en étaient rendus maîtres, il en sortait tour à tour des galères et des vaisseaux bien armés, qui donnaient la chasse aux pirates; et les chevaliers qui commandaient ces escadres s'enrichissaient des prises qu'ils faisaient continuellement sur les infidèles.

Mais ces différentes sources de richesses, si avantageuses dans un État purement séculier, affaiblirent insensiblement un ordre religieux. Sa puis-

sance temporelle, poussée trop loin, causa depuis sa faiblesse ; et les grands biens, surtout des particuliers, introduisirent parmi les plus jeunes chevaliers le luxe, la mollesse et les plaisirs.

Villaret lui-même, ébloui de la gloire qu'il venait d'acquérir par ses conquêtes, ne put soutenir une fortune trop favorable ; il se pressa de jouir du fruit de ses travaux, et, toujours environné d'une troupe de flatteurs, il passait ses jours dans une indigne oisiveté et au milieu des recherches et du luxe le plus efféminé.

On l'accusait en outre de négliger d'acquitter les dettes de l'Ordre et de laisser manquer la maison chef-d'Ordre de sa subsistance et de son nécessaire.

Le mécontentement en vint au point que les chevaliers citèrent le grand maître devant le conseil ; mais Villaret en déclina la compétence. Enfin, craignant qu'il n'y eût plus de sûreté pour lui dans la ville, il en sortit sous prétexte d'une partie de chasse, et gagna le château de Lindo, où il se fortifia.

Cette détermination porta à son comble l'exaltation des chevaliers ; ils se rassemblèrent tumultueusement, et, quoique Villaret eût appelé au saint-siége de tout ce que l'on tenterait contre sa dignité, ils le déposèrent et élurent en sa place Maurice de Pagnac, le chef des mécontents.

Le pape, instruit du schisme qui divisait l'Ordre, envoya à Rhodes deux commissaires qui déposèrent les deux grands maîtres et leur intimèrent l'ordre de se rendre immédiatement l'un et l'autre à la cour

du saint-père. Pendant leur absence, le gouvernement de l'Ordre fut confié à frère Gérard de Pins.

Le pape donna plusieurs audiences à l'un et à l'autre. Pagnac vit bien qu'il n'obtiendrait jamais la confirmation de son élection; il se retira à Montpellier, où il mourut au bout de quelques mois. Villaret fut rétabli dans ses fonctions; mais le pape avait exigé de sa part la promesse qu'il remettrait sa démission après un délai limité, ce qui fut exécuté.

Pendant que l'Ordre était agité par ces divisions, Orcan ou Urcham el Gazi, fils et successeur d'Ottoman, crut la conjoncture favorable pour chasser les chevaliers de l'île de Rhodes.

Il s'en croyait si assuré, sur les avis qu'il avait reçus des divisions qui régnaient dans l'Ordre, qu'il résolut d'y conduire lui-même une colonie de mahométans, Turcs, Arabes ou Sarrasins; et on prétend qu'il choisit pour cela la plupart des familles que les chevaliers, par la conquête de Rhodes, avaient chassées de cette île, et qui, sous les auspices du sultan, se flattaient d'y rentrer et de s'y rétablir. On rapporte qu'il n'avait pas moins de quatre-vingts flûtes, brigantins ou vaisseaux plats de différentes grandeurs, la plupart chargés de troupes de débarquement, dont il prétendait se servir pour former le siége de la ville de Rhodes.

Gérard de Pins, dont nous venons de parler, et que le pape avait établi lieutenant général de tout l'Ordre, ne jugea pas à propos d'attendre les ennemis dans l'île. Malheureusement la plupart des

galères et des vaisseaux de la Religion étaient en course; il ne restait que quatre galères dans le port, avec quelques frégates, des flûtes et des vaisseaux marchands, auxquels se joignirent six galères génoises. Tout ce qu'il y avait dans l'île de chevaliers, de soldats et même d'habitants capables de porter les armes s'embarquèrent sur cette petite flotte. Les chevaliers manœuvrèrent avec tant d'habileté, qu'ils coulèrent à fond une partie des frégates et des vaisseaux de la flotte d'Orcan, en prirent plusieurs et firent un grand nombre de prisonniers. Le général de l'Ordre, après avoir dissipé cette flotte, fit une descente dans l'île d'Épiscopia; il fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'il trouva en défense, et, par son ordre, on vendit pour esclaves les vieillards, les femmes et les enfants.

(1323) Comme la grande maîtrise était vacante par l'abdication de Villaret, le pape convoqua à Avignon et dans son palais les prieurs et les chevaliers qui se trouvaient à sa cour et dans les provinces voisines d'Avignon. Tous ces chevaliers s'enfermèrent ensuite dans une espèce de conclave pour procéder à l'élection d'un nouveau grand maître; et après l'invocation du Saint-Esprit et une mûre délibération, le choix de l'assemblée tomba sur frère Hélion de Villeneuve.

Le grand maître resta auprès de la cour de Rome pendant près de quatre ans, et convoqua un chapitre général à Montpellier, pour remédier aux abus

qui s'étaient introduits dans l'Ordre. Pour empêcher un Ordre militaire créé exclusivement pour la défense de la Terre-Sainte de se disperser par toute l'Europe, on déclara incapables de toutes les dignités de l'Ordre tous les chevaliers qui n'auraient pas résidé à Rhodes un certain nombre d'années, et qui n'auraient pas servi dans les guerres ou sur les vaisseaux de la Religion. On créa encore huit baillis, qui devaient former le conseil du grand maître; on prétend que ce fut dans ce même chapitre qu'on divisa le corps de l'Ordre en différentes langues ou nations, et qu'on attacha à chaque langue des dignités particulières.

(1332) Enfin le grand maître Hélion de Villeneuve, après avoir été retenu longtemps à Marseille par la maladie, s'embarqua avec un grand nombre de chevaliers, et arriva heureusement à Rhodes. Le grand maître ne fut pas plutôt débarqué, qu'il visita tous les ouvrages de défense, qu'il fit réparer; il en fit même élever de nouveaux à ses frais; il entretint en outre, de ses propres deniers, une nombreuse garnison dans l'île; il fit fortifier également les villes environnantes, et, par ses soins, la marine de l'Ordre reprit une telle puissance, que les corsaires n'osaient plus reparaître.

Les malades et les pauvres de Rhodes et des environs ressentirent aussi ses bienfaits. De Villeneuve remplit parfaitement le titre et les fonctions de *gardien des pauvres*, attaché à la dignité de grand maître.

Ce fut par ce même esprit de charité, et par des vues de prudence, qu'il défendit à tous les chevaliers, sous peine de privation de l'habit, de s'attacher à combattre un serpent ou un crocodile d'une énorme grandeur, qui causait beaucoup de désordre dans l'île, et qui avait même dévoré quelques habitants.

Pour l'intelligence d'un événement si extraordinaire, et que quelques auteurs ont traité de fabuleux, nous rapporterons ce qu'on en trouve dans l'histoire, et nous laisserons au lecteur à juger de la vérité d'un fait si étonnant, selon ses lumières et le degré de probabilité qu'il trouvera dans notre narration.

La retraite de ce furieux animal dont nous parlons était dans une caverne située au bord d'un marais au pied du mont Saint-Étienne, à deux milles de Rhodes; il en sortait souvent pour chercher sa proie; il mangeait des moutons, des vaches et quelquefois des chevaux, quand ils s'approchaient de l'eau et du bord des marais; on se plaignait même qu'il avait dévoré de jeunes pâtres qui gardaient leurs troupeaux. Plusieurs chevaliers, et des plus braves du couvent, en différents temps et à l'insu les uns des autres, sortirent de la ville pour tâcher de le tuer, mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'était pas encore inventé, et que la peau de cette espèce de monstre était couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et des dards les plus acérés, les armes,

pour ainsi dire, n'étaient pas égales, et le serpent les avait bientôt terrassés. Ce fut ce motif qui obligea le grand maître à défendre aux chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paraissait au-dessus des forces humaines.

Tous obéirent, à l'exception d'un seul chevalier de la langue de Provence, appelé Dieudonné de Gozon, qui, sans être épouvanté du sort de ses confrères, forma secrètement le dessein de combattre le monstre, bien résolu d'y périr ou d'en délivrer l'île de Rhodes.

Pour mettre son projet à exécution, il passa en France et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le serpent qu'il voulait attaquer n'avait point d'écailles sous le ventre, il forma sur cette observation le plan de son entreprise.

Il fit faire en bois ou en carton une figure de cette bête énorme, sur l'idée qu'il en avait conservée, et il tâcha surtout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris, et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes et la lance à la main, il feignait, de son côté, de lui porter des coups en différents endroits. Ce chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice, et il ne vit pas plutôt ses dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes. A peine fut-il arrivé dans l'île, que, sans

communiquer son dessein à qui que ce fût, il fit porter secrètement ses armes proche d'une église située au haut de la montagne de Saint-Étienne, où il se rendit accompagné seulement de deux domestiques qu'il avait amenés de France. Il entra dans l'église, et après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval et ordonna à ses deux domestiques, s'il périssait dans le combat, de s'en retourner en France, mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevaient qu'il eût tué le serpent, ou qu'il en eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne avec ses deux chiens, et marcha droit au marais et au repaire du monstre, qui, au bruit qu'il faisait, accourut la gueule ouverte et les yeux étincelants pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance que l'épaisseur et la dureté des écailles rendirent inutile. Il se préparait à redoubler ses coups, mais son cheval, épouvanté des sifflements et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule, le jette à côté; et il aurait été cause de la perte de son maître, si Gozon, sans s'étonner, ne se fût jeté à bas. Mettant aussitôt l'épée à la main, accompagné de ses deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête et lui porte plusieurs coups en différents endroits, mais que la dureté des écailles empêcha d'entamer. Le furieux animal, d'un coup de queue, le jeta même par terre, et il aurait été infailliblement dévoré, si les deux chiens, suivant qu'ils avaient été dressés, ne se fussent attachés au ventre du serpent, qu'ils déchiraient par de

cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise.

Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et, se joignant à ses deux dogues, enfonce son épée jusqu'à la garde dans un endroit qui n'était point défendu par des écailles : il y fit une large plaie dont il sortit des flots de sang. Le monstre, blessé à mort, tombe sur le chevalier, qu'il abat une seconde fois; et il l'aurait étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, voyant le serpent mort, ne fussent accourus au secours de leur maître. Ils le trouvèrent évanoui, et le crurent mort. Après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, pour qu'il pût respirer, s'il était encore en vie, ils lui ôtèrent son casque, et après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle et le plus agréable qui se pouvait présenter à sa vue fut celui de voir son ennemi mort, et d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, où plusieurs de ses confrères avaient succombé.

On n'eut pas plutôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitants sortirent au-devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand maître; mais au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris quand de Villeneuve, jetant sur lui des regards pleins d'indignation, lui demanda s'il ignorait les défenses qu'il avait faites d'attaquer cette

dangereuse bête, et s'il croyait les avoir violées impunément. Aussitôt ce sévère observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des chevaliers, l'envoya sur-le-champ en prison. Il convoqua ensuite le conseil, où il représenta que l'Ordre ne pouvait se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance préjudiciable à la discipline, et il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'Ordre; Gozon eut la douleur de s'en voir dépouillé, et il se passa peu d'intervalle entre sa victoire et ce genre de supplice, qu'il trouva plus rigoureux que la mort même.

Mais le grand maître, après que par ce châtiment il eut satisfait à la manutention de la discipline, revint à son caractère, naturellement doux et plein de bonté : il voulut bien être apaisé, et il fit en sorte qu'on le priât d'accorder une grâce qu'il aurait sollicitée lui-même, s'il n'eût pas été à la tête de l'Ordre. Aux pressantes instances que lui en firent les principaux commandeurs, il lui rendit l'habit et ses bonnes grâces, et le combla de ses bienfaits.

On attacha la tête de ce serpent ou de ce crocodile sur une des portes de la ville, comme un monument de la victoire de Gozon.

On sera moins surpris d'un événement si extraordinaire, si on fait réflexion que l'île de Rhodes fut anciennement appelée *Ophiense*, du mot grec ὄφις,

qui signifie serpent, à cause de la multitude de ses reptiles, qui infestaient tout le pays.

Le grand maître, pour dédommager en quelque manière Gozon de la mortification qu'il lui avait donnée, lui conféra de riches commanderies : il l'approcha même depuis de sa personne, et lui ayant trouvé une prudence égale à son courage, il le fit son lieutenant général dans le gouvernement de l'île.

Les barbares, instruits des forces et de la vigilance du grand maître, et rebutés du mauvais succès de leurs armes, suspendirent leurs courses et leurs pillages ordinaires. Rhodes et les autres îles de la Religion jouirent pendant plusieurs années d'une profonde paix. Cette sécurité devint à la fin préjudiciable à la Religion : on arma moins de vaisseaux; la marine fut négligée; la plupart des chevaliers, ne trouvant point d'occupation pour leurs armes, retournèrent dans leur patrie; et plusieurs commandeurs, ceux surtout des royaumes du Nord, sous prétexte de ce calme apparent, se dispensèrent de payer leurs responsions.

On rapporta au pape Benoît XII que les Hospitaliers abandonnaient les pèlerins sans défense, et que ceux mêmes qui résidaient à Rhodes vivaient dans les plaisirs à l'abri de leurs fortifications, sans s'inquiéter de ce qui se passait en mer. Le pape en écrivit d'une manière très-sévère au grand maître, et en même temps il lui donna l'ordre d'armer six galères pour se joindre aux siennes propres, à celles de Chypre et de Venise, à l'effet de repousser les

efforts que les Barbares préparaient pour s'emparer de la Romanie.

Quoique le grand maître vît bien qu'on avait surpris la religion du pape par l'exagération qu'on lui avait faite des torts de son Ordre, cependant, en véritable religieux, il prit le parti de l'obéissance. On arma aussitôt six galères, et on fit divers règlements pour la réforme des mœurs des chevaliers.

L'armement ordonné par le pape fut mis sous les ordres d'un capitaine génois plus attentif à ses intérêts qu'à sa gloire, qui ne s'occupa que de trafiquer sur des marchandises dont il avait chargé la flotte. L'année suivante, les alliés, indignés contre les Génois, choisirent pour général frère Jean de Biandra, chevalier de Rhodes, prieur de Lombardie, et qui avait commandé en particulier les galères de l'Ordre.

Le nouveau général forma un dessein digne de son courage. Le port de Smyrne, ville considérable de la Natolie, servait souvent de retraite aux corsaires turcs, qui étaient maîtres de cette ville. Biandra, outre les soldats qu'il avait sur la flotte, ayant pris à Rhodes un grand nombre de troupes commandées par des chevaliers pleins de valeur, en forma le siége, et l'emporta l'épée à la main. Le grand maître, en ayant reçu la nouvelle, et connaissant l'importance de cette forteresse, y envoya aussitôt de nouvelles troupes, avec des vivres et des armes pour en augmenter la garnison. On voit encore sur les portes du château, quoique tombé en

ruine, les armes de l'Église, qui y furent mises comme un monument de cette conquête.

L'année suivante, un Turc nommé Morbossan entreprit de chasser les chrétiens de cette place. Les ayant attirés hors de la ville par une fuite simulée, il revint tout à coup sur ses pas avec des forces imposantes, et causa une grande perte à la garnison; cependant les chevaliers échappés à cette défaite regagnèrent le fort, et s'y maintinrent contre tous les efforts des infidèles.

Ce fut en ce temps-là que l'Ordre perdit le grand maître de Villeneuve, prince recommandable, dont la sage administration avait éteint les dettes de la Religion et augmenté considérablement les fortifications de Rhodes. Il se présentait un grand nombre de prétendants à la grande maîtrise; le commandeur de Gozon, dont nous avons déjà parlé, dit, en plein conclave et dans un discours étudié, qu'il ne trouvait personne plus capable de ces hautes fonctions que lui-même. Comme cette audace était justifiée par de grandes qualités, la plus grande partie des voix se réunirent en sa faveur, à la satisfaction du couvent, et surtout des habitants de l'île, qui, depuis la victoire qu'il avait remportée sur le serpent, le regardaient comme le héros de la Religion.

Sa conduite ne démentit point tout ce qu'on avait espéré de sa valeur et de son habileté. Il réunit de nouveau les escadres des alliés, et sut en faire rendre le commandement au prieur de Lombardie. Ce chef alla aussitôt chercher la flotte des infidèles,

qu'il trouva proche de la petite île d'Embro; la plupart des Turcs s'étaient répandus dans l'île : le commandant de la flotte les surprit dans ce désordre; ce fut moins un combat qu'une déroute générale; on prit ou coula cent dix-huit petits vaisseaux, brigantins, felouques, ou barques armées; mais trente-deux galères, à la faveur de leur chiourme, prirent le large et évitèrent le combat. Les chrétiens mirent ensuite pied à terre, ravagèrent l'île, et firent près de cinq mille esclaves.

Constant, d'autres l'appellent Livron, roi de la petite Arménie, instruit des forces de l'Ordre, envoya des ambassadeurs au grand maître pour le conjurer de le secourir contre l'invasion des Sarrasins d'Égypte, qui s'étaient emparés d'une partie de ses États. Quoique ce prince suivît le rit grec, et fût même schismatique, Gozon, plein de zèle et animé de l'esprit de son institut, ne crut pas devoir abandonner des chrétiens à la fureur de ces barbares. Il détermina le conseil de l'Ordre à faire passer des troupes dans l'Arménie: on équipa une puissante flotte; les plus braves chevaliers s'y embarquèrent avec un corps considérable d'infanterie, et ne quittèrent point l'Arménie qu'ils n'en eussent chassé entièrement les Sarrasins, qui eurent bien de la peine à regagner l'Égypte.

L'âge avancé du grand maître, et des infirmités presque continuelles, portèrent ce prince à demander au pape la permission d'abdiquer une dignité qui lui était alors aussi onéreuse qu'il avait autrefois

témoigné d'empressement pour l'obtenir. Le pape, qui connaissait tout le mérite de ce grand homme, et combien il était utile à son Ordre, n'y voulut point d'abord consentir. Il l'exhorta au contraire à soutenir courageusement le poids du gouvernement.

Le grand maître, n'ayant pu obtenir ce consentement, qu'il regardait alors comme une grâce, employa ce qui lui restait de vie à fortifier la ville de Rhodes.

(1353) Gozon avait envoyé de nouveau sa démission au pape, lorsqu'il fut surpris au mois de décembre par une mort subite, s'il est permis de se servir de ce terme pour cet homme de bien, qui avait été encore plus attentif sur sa propre conduite que sur celle des chevaliers dont il était chargé. Ses funérailles furent célébrées par les justes louanges de ses confrères, et par les larmes de tous les habitants de l'île, et surtout des pauvres, dont il avait été le père. On ne mit sur son tombeau que ces mots : *Ci-gît le vainqueur du dragon.*

Le couvent et le chapitre de Rhodes, après la mort de Gozon, élurent pour son successeur frère Pierre de Cornillan, ou de Cornelian, chevalier de la langue de Provence. Il n'eut pas plutôt pris possession de sa dignité, qu'il convoqua un chapitre général à Rhodes, pour remédier à divers abus qui s'étaient tournés en coutume.

Pendant ce temps, des ennemis secrets que l'Ordre avait à la cour du pape ne cessaient de le noircir dans l'esprit du pontife; leur but principal

était de tirer des mains des chevaliers de Rhodes tous les biens des Templiers, dont apparemment ils comptaient bien avoir la meilleure part. On engageait aussi le pape à créer un nouvel Ordre militaire ; mais Innocent VI prit un autre parti bien plus inattendu. Alarmé des conquêtes rapides que faisaient les Turcs en Morée, et dans la crainte qu'ils ne portassent leurs armes jusqu'en Italie, il ordonna aux chevaliers de Rhodes de quitter cette île et de transporter le couvent et leur habitation dans quelque endroit de terre ferme voisin des Turcs ou des Sarrasins. Le grand maître répondit qu'il ne pouvait prendre une décision de cette importance sans avoir consulté l'Ordre dans un chapitre général ; le pape ordonna que ce chapitre fût convoqué non à Rhodes, mais sous ses yeux, à Nîmes ou à Montpellier. Le grand maître, partagé entre l'obéissance qu'il devait au souverain Pontife et le dévouement qu'il devait aux intérêts de son Ordre, fut surpris par la mort dans cette cruelle perplexité.

(1353) Les chevaliers firent remplir sa place par Roger de Pins, chevalier de la langue de Provence, d'une maison illustre en Languedoc.

Cependant le pape hâtait la réunion de l'assemblée qui devait décider l'abandon de l'île de Rhodes. Heureusement qu'il goûta le conseil d'établir des Hospitaliers en Morée, et il proposa au prince de Savoie de traiter de ses droits sur cette province avec les chevaliers de Rhodes. Cette négociation traîna en longueur, et la mort du prince de Sa-

voie vint encore l'interrompre pour longtemps.

L'Ordre eut encore dans le même temps une autre affaire à discuter à la cour du pape. Bien qu'Innocent VI fût peu favorable aux Hospitaliers, personne n'avait plus de pouvoir sur son esprit qu'un chevalier de Rhodes appelé frère Jean-Ferdinand d'Hérédia. Le pape le nomma grand prieur de Castille et de Saint-Gilles, sans la participation du grand maître, et de sa pleine autorité. Hérédia ne payait pas les responsions de ses commanderies, et retenait même les revenus des autres qui ne lui appartenaient pas. Le grand maître envoya à Avignon deux chevaliers pour demander au pape l'autorisation de faire le procès à Hérédia, comme usurpateur des biens de l'Ordre; mais l'autorité du pape termina cette affaire par une conciliation.

Le grand maître réunit à Rhodes un chapitre dans lequel on prit des mesures pour que ces abus ne se renouvelassent pas. Roger de Pins, surnommé *l'Aumônier* à cause de sa grande charité, survécut peu à la conclusion de ce chapitre.

(1365) L'Ordre élut pour son successeur frère Raymond Bérenger, Dauphinois de naissance, de la langue de Provence, commandeur de Castel-Sarrasin, que quelques historiens font descendre des Bérengers, souverains d'Italie, et d'autres de ceux qui ont régné à Barcelone et dans le comté de Catalogne. Quoi qu'il en soit de son origine, il est certain qu'il y donna un nouvel éclat par sa valeur et la hardiesse de ses entreprises. Des corsaires égyp-

tiens infestaient souvent les côtes de l'île de Chypre, et enlevaient tout ce qui naviguait dans ces mers sous l'étendard de la croix. Bérenger ne se contenta pas de mettre en mer plusieurs galères qui leur donnèrent la chasse, mais, de concert avec le roi de Chypre, il résolut de les aller brûler jusque dans le port d'Alexandrie. Ce prince et le grand maître assemblèrent près de cent vaisseaux de différentes grandeurs qu'ils chargèrent de troupes de débarquement. En moins de cinq jours ils se trouvèrent au pied des murailles d'Alexandrie, et y présentèrent l'escalade avec la plus grande résolution. Les assiégés, bien que surpris, se défendirent avec énergie. Jamais assaut ne fut plus furieux et plus meurtrier; cependant rien ne pouvait résister à la valeur des chevaliers de Rhodes, combattant sous les yeux de leur intrépide grand maître. La ville fut emportée; mais les assaillants n'avaient pas l'espoir de s'y maintenir; et, ayant appris que le soudan d'Égypte faisait marcher toutes ses forces contre eux, ils résolurent de se retirer. Après s'être chargés d'un butin inestimable, ils mirent le feu à tous les vaisseaux des infidèles qu'ils trouvèrent dans le port, et se rembarquèrent avec les prisonniers.

(1373) Le grand maître étant mort, le chapitre de Rhodes nomma pour lui succéder Robert de Julliac, grand prieur de France.

Le pape avait ordonné que les chevaliers joignissent à leurs possessions et se chargeassent de défendre la forteresse et la basse ville de Smyrne,

dont l'armée des alliés s'était emparée. Malgré le danger imminent qu'il y avait à aller occuper une place enclavée de toutes parts dans les terres des Turcs, les chevaliers prirent immédiatement le parti de l'obéissance, et l'on en vit solliciter l'honneur d'aller occuper ce poste périlleux.

(1376) Comme Soliman Ier faisait des armements considérables, le grand maître sollicita des renforts, et le pape fit passer à Rhodes cinq cents chevaliers et autant d'écuyers ou frères servants.

On place dans l'année 1376 la mort du grand maître de Julliac; le chapitre et le couvent de Rhodes firent remplir sa place par frère Jean-Ferdinand d'Hérédia, qui continuait à jouir de la plus haute faveur auprès du pape.

Hérédia n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de son élection, qu'il se disposa à partir pour Rhodes; mais comme il y voulut paraître avec des forces qui soutinssent sa réputation et le choix de l'Ordre, il mit en mer à ses dépens jusqu'à neuf galères, sans compter d'autres vaisseaux de différentes grandeurs sur lesquels il embarqua grand nombre d'aventuriers qu'il avait pris à sa solde. Il était prêt à mettre à la voile, lorsqu'il se vit obligé de différer son départ à la prière du pape Grégoire XI, qui venait de succéder à Urbain, et qui voulait se servir de lui et de sa flotte pour un grand dessein qu'il méditait depuis longtemps, et qu'il fit alors éclater.

Il y avait près de soixante-dix ans que le saint-siége avait été transféré par le pape Clément V dans

la ville d'Avignon. Pendant ce temps, Rome était gouvernée par un sénateur et douze bannerets qui visaient à rétablir l'ancienne république; les autres places du patrimoine de Saint-Pierre étaient gouvernées par de petits tyrans, ou s'étaient jointes à la ligue des Florentins. Grégoire XI résolut de fixer de nouveau la résidence des papes à Rome; il quitta donc Avignon, et alla s'embarquer à Marseille sur les galères de l'Ordre, que commandait en personne le nouveau grand maître Hérédia. Il entra dans Rome, suivi de sa cour et précédé du grand maître, qui portait immédiatement devant Sa Sainteté l'étendard de l'Église.

Hérédia, s'étant glorieusement acquitté de la conduite et de la conservation du pape, en prit congé et s'embarqua pour Rhodes, où tout le couvent l'attendait avec beaucoup d'impatience.

Sur la route il rencontra une flotte vénitienne à laquelle il se joignit pour aller enlever aux Turcs la ville de Patras, dont ils venaient de s'emparer. L'habileté et le courage personnel du grand maître contribuèrent puissamment à la réussite de cette entreprise, car il tua de sa main, sur la brèche, le gouverneur du fort.

Entraîné par le désir d'étendre ses conquêtes dans toute la Morée, Hérédia s'avança ensuite vers Corinthe. Mais comme il allait reconnaître cette place accompagné d'une faible escorte, il tomba entre les mains des Turcs, qui le firent prisonnier. Trois grands prieurs qui l'avaient suivi dans cette

expédition offrirent, pour sa rançon, de rendre Patras aux Turcs, et de demeurer eux-mêmes en otage jusqu'à ce que l'Ordre eût payé la somme énorme demandée par les infidèles; mais Hérédia se refusa noblement à reconquérir sa liberté à ce prix. Alors les Turcs l'emmenèrent dans les montagnes de l'Albanie. Il fut enfermé dans une étroite prison; et, au lieu de jouir à Rhodes de sa nouvelle dignité, il se vit retenu pendant plus de trois ans dans un rigoureux esclavage.

(1378) Ce fut pendant sa prison qu'arriva le fameux schisme qui déchira depuis l'Église pendant plus de cinquante ans; Grégoire XI étant mort, les Romains usèrent de violence envers les cardinaux pour faire nommer Barthélemi Pignano, qui prit le nom d'Urbain VI; mais dès qu'ils furent libres, ils se réunirent à Fondi, dans le royaume de Naples, et élurent unanimement Clément VII.

(1380) Les princes chrétiens se partagèrent dans ce fameux différend; le grand maître Hérédia, racheté des deniers de sa famille, et tout le couvent de Rhodes se déclarèrent pour Clément; et les langues d'Italie, d'Angleterre, et plusieurs commandeurs d'Allemagne reconnurent Urbain. Ce pape, pour se venger du grand maître, le déclara déchu de sa dignité, et nomma de son autorité frère Richard Caracciolo, prieur de Capoue, pour remplir cette éminente dignité. Ainsi il se trouva en même temps dans l'Ordre deux grands maîtres, comme il y avait deux papes dans l'Église; mais, si l'on en

excepte l'Italie et l'Angleterre, l'Ordre demeura attaché à l'obédience de Clément et soumis au gouvernement d'Hérédia.

Le grand maître, rendu à son Ordre, montra que l'adversité l'avait rendu désintéressé, modeste, plein de zèle, toujours animé de l'esprit de la religion, attentif sur sa conduite, et n'ayant pour objet que le bien de ses frères, la manutention de la discipline et sa propre sanctification. Pour réparer les désordres qui s'étaient introduits dans l'Ordre, il se rendit à la cour d'Avignon, auprès du pape Clément, qui convoqua successivement plusieurs chapitres que le grand maître présida, et où il s'efforça de ranimer dans ses religieux l'esprit d'union et de charité. Ces tentatives produisirent quelque bien; mais comme il n'était pas suffisant, Hérédia sacrifia à l'Ordre une partie de ses grandes richesses, et fit passer à Rhodes et à Smyrne des vaisseaux chargés de sommes considérables, de vivres et d'armes.

(1399) Le grand maître mourut à Avignon en 1399, dans une extrême vieillesse, après avoir tenu le gouvernement de son Ordre dix-neuf ans et huit mois. Pendant sa vie privée, il fut aussi grand capitaine qu'adroit courtisan, avide de biens et d'honneurs, et sacrifiant tout à l'élévation de sa famille. Depuis sa promotion à la dignité de grand maître, ce fut, pour ainsi dire, un autre homme; et il aurait été à souhaiter ou qu'il ne fût jamais entré dans l'Ordre, ou que la condition humaine lui eût permis de n'en quitter jamais le gouvernement.

LIVRE VI

Les chevaliers de Rhodes entrent dans une ligue contre Bajazet. — Lutte contre Tamerlan. — Les Égyptiens attaquent vainement l'île de Rhodes. — Premières tentatives de Mahomet contre l'Ordre. — Siége de Rhodes par Misach Paléologue. — Défense héroïque des chevaliers. — Mort de Mahomet. — Le prince Zizim. — Mort du grand maître d'Aubusson.

La nouvelle de la mort du grand maître Hérédia ne fut pas plutôt arrivée à Rhodes, que le corps des religieux qui se trouvèrent dans cette île s'assembla pour lui donner un successeur. Le choix des électeurs tomba sur frère Philibert de Naillac, grand prieur d'Aquitaine, seigneur également révéré par sa sagesse et par sa valeur.

A peine le nouveau prince de Rhodes avait-il pris possession de sa dignité, qu'il fut sollicité d'entrer dans une ligue contre Bajazet, premier du nom, et cinquième sultan de la dynastie des Turcs ottomans, qui menaçait la Hongrie d'une cruelle invasion.

Les princes alliés passèrent le Danube, et obtinrent quelques faciles avantages sur les troupes que Bajazet avait laissées en Bulgarie ; ces premiers succès inspirèrent à Sigismond, roi de Hongrie, une confiance téméraire qui lui fit entreprendre le

siége de Nicopolis, place forte commandée par Dogamberg, un des principaux capitaines de Bajazet. Le relâchement et l'indiscipline se mirent dans le camp, et Bajazet était à une journée de la ville assiégée, que les chrétiens le croyaient encore dans la Natolie. Une bataille terrible eut lieu; les chevaliers français, qui n'avaient pas voulu écouter les conseils de Sigismond, obtinrent d'abord quelques avantages sur les premières troupes que Bajazet leur opposa; mais leur valeur indisciplinée vint se briser contre le gros de l'armée infidèle, et ils furent tous massacrés ou faits prisonniers. Les Hongrois et les chevaliers de Rhodes ne purent ensuite résister à une armée victorieuse : presque tous les chevaliers moururent en combattant vaillamment. Le roi et le grand maître auraient eu le même sort s'ils n'eussent trouvé une barque de pêcheur dans laquelle ils se jetèrent, et qui les conduisit à l'embouchure du fleuve; là ils aperçurent la flotte chrétienne, et prirent une galère de la Religion qui les ramena à Rhodes.

(1399) Comme Bajazet continuait le cours de ses conquêtes, qui menaçaient de s'étendre sur tout l'empire grec, Thomas Paléologue, despote de Morée et frère de l'empereur grec, se retira aussi à Rhodes, que le roi de Hongrie venait de quitter Le prince grec ne fut pas reçu moins honorablement que le roi de Hongrie dans une île servant alors d'asile à tous les princes chrétiens qui étaient persécutés par les infidèles. Paléologue, se défiant

de ses forces et peut-être de son courage, vendit la Morée à l'ordre de Saint-Jean, et convint avec le grand maître et le conseil de leur livrer Corinthe, Sparte et les principales villes de cette grande province. Il en reçut le prix dont on était convenu, partie en argent et le reste en pierreries.

(1401) Des commissaires de l'Ordre s'embarquèrent aussitôt pour aller en prendre possession ; les habitants de Corinthe les reçurent avec beaucoup de joie ; mais ceux de Sparte, excités par l'évêque grec, refusèrent de les admettre dans leur ville : les commissaires revinrent donc à Rhodes.

Le despote, qui était déjà fatigué de vivre en particulier, rendit une partie de l'argent et revint à Sparte, où il fut très-bien reçu. L'Ordre eut beaucoup de peine à retirer du prince grec l'argent qu'on lui avait donné.

Cependant Bajazet continuait le siége de Constantinople, et il s'en serait rendu maître, si Tamerlan, grand kan des Tartares, ne s'était avancé pour mettre un terme à ses conquêtes. La bataille entre ces deux chefs infidèles se livra au pied du mont Stella, et dans la même place où Pompée avait autrefois vaincu Mithridate. Bajazet fut vaincu et pris par son ennemi ; il mourut dans les fers, traîné comme un trophée à la suite de son vainqueur.

Tamerlan voulut aussi se soumettre tous les autres princes de la Natolie ; il ne trouva de résistance que chez le grand maître de Rhodes et ses chevaliers, qui, quoique ennemis irréconciliables

des Turcs, ne voulurent point fléchir sous la puissance du Tartare. Ce fut le sujet pour lequel il leur déclara la guerre. Ne pouvant aller assiéger Rhodes, il s'attacha à la ville de Smyrne, habitée par les chevaliers.

Tamerlan, effrayé par les lenteurs d'un siége, se contenta, pour sa gloire, de demander seulement que le chevalier qui commandait dans la place souffrît qu'il arborât ses enseignes sur ses tours; mais ce chevalier ayant rejeté avec mépris cette proposition, il fallut que le sort des armes en décidât. Tamerlan fit investir la place et commencer les travaux de la sape; les chevaliers les interrompaient par de fréquentes sorties, dans lesquelles ils se couvrirent de gloire. Enfin le Tartare, irrité, ordonna un assaut général; on se battit avec fureur pendant toute une journée et toute une nuit sur les brèches; enfin, malgré l'héroïque résistance des chevaliers, la ville fut emportée.

Tamerlan, suivant sa coutume, fit égorger tous les habitants et raser la place. Il en usait d'une manière si cruelle pour intimider ceux qui refusaient de lui ouvrir leurs portes. Quand il avait mis le siége devant une place, on arborait, le premier jour, un étendard blanc sur sa tente, pour marquer qu'il était disposé à traiter avec clémence ceux qui se rendraient sur-le-champ; le lendemain, ce signal était de couleur rouge, pour faire entendre qu'il voulait du sang, et qu'il en coûterait la vie au gouverneur et aux principaux officiers de la

garnison; mais le troisième jour on arborait un étendard noir, pour déclarer qu'il fallait que tout pérît et que la ville même fût entièrement détruite. Malgré les précautions que sa cruauté lui fit prendre, plusieurs chevaliers lui échappèrent avec un grand nombre de soldats, qui, voyant la ville prise, se jetèrent à la mer et gagnèrent les vaisseaux à la nage.

(1415) Tamerlan, qu'on peut regarder comme un autre Attila et comme un fléau de Dieu, avait l'intention de passer en Europe; mais ayant appris qu'un roi des Indiens était entré en Perse, il revint sur ses pas et se retira dans sa ville de Samarcande, où il mourut peu de temps après.

Pendant la guerre qui éclata entre ses enfants et les fils de Bajazet, dont le projet était de reconquérir les États de leur père, le grand maître forma le dessein de s'emparer d'un ancien château situé en terre ferme, à douze milles de l'île de Lango, qui appartenait à la Religion, et sur les ruines d'Halicarnasse. Naillac monta lui-même sa flotte, courut les côtes de la Carie, aborda dans le golfe, entra dans le port, débarqua ses troupes, surprit et attaqua une garnison de Tartares que Tamerlan avait laissée dans cette place, et s'en rendit maître; mais en ayant reconnu la faiblesse, il en fit construire une nouvelle, qu'il fit bâtir sur un roc, à la pointe d'une presqu'île qui s'avançait dans la mer: il la nomma le château de Saint-Pierre, et les Turcs l'appelèrent depuis *Bidron*. Il la revêtit de toutes les fortifications que l'art put inventer. Ce

château communiquait par des signaux avec les îles de Lango et de Rhodes, et servait d'asile aux esclaves chrétiens échappés des chaînes des infidèles.

A cette époque on voyait constamment rentrer dans le port de Rhodes les bâtiments de la Religion chargés des prises qu'ils faisaient sur les infidèles, et notamment sur les sujets du soudan d'Égypte. Ce prince envoya un ambassadeur à Rhodes pour faire des propositions de paix ; et comme les chevaliers étaient à la veille d'entrer dans une ligue avec les princes chrétiens contre le Turc, on consentit à entrer en pourparler avec l'envoyé, et l'on conclut le traité, dans lequel le grand maître donna la loi. En effet, il obtint le droit de clore de murailles le Saint-Sépulcre; de tenir dans Jérusalem, en tout temps, six chevaliers affranchis de tout tribut, qui pourraient recevoir dans leur maison les autres chevaliers et les pèlerins que la dévotion conduirait dans la sainte cité. Il fut en outre convenu que l'Ordre pourrait racheter les esclaves chrétiens en payant le même prix qu'ils auraient coûté à leurs patrons, ou en donnant en échange un Sarrasin pour un chrétien; que le grand maître tiendrait des consuls à Jérusalem, à Rama et dans Alexandrie; enfin, que les vaisseaux de la Religion pourraient tirer des grains des États du soudan.

(1421) Peu de temps après le grand maître tomba malade, et finit ses jours avec une tranquillité qu'on peut regarder comme un présage de la fé-

licité que le Ciel lui destinait. Sa place fut remplie par frère Antoine Fluvian ou de la Rivière, lieutenant de son prédécesseur. La paix dont la Religion avait joui pendant les dernières années fut troublée par différentes entreprises des infidèles, et les chevaliers se virent attaqués successivement par les Turcs de l'Asie et par les Sarrasins d'Égypte.

(1428) Le soudan d'Égypte Alnazer-al-Daher ayant fait une descente dans l'île de Chypre, le grand maître envoya des secours importants à Lusignan, roi de Chypre. Malgré cet appui, les chrétiens furent défaits dans une grande bataille, et le roi emmené prisonnier à Alexandrie. Alors les chevaliers se rendirent en plus grand nombre à Chypre, et leur valeur arrêta les progrès des Égyptiens. L'Ordre paya en outre la plus forte partie de la rançon du roi. En même temps le soudan renouvela le traité de paix avec l'Ordre; mais il préparait en secret une attaque formidable contre Rhodes. Le grand maître, qui en fut instruit, appela un si grand nombre de chevaliers, et prépara si bien ses moyens de défense, que le soudan crut devoir différer son entreprise.

(1437) Le grand maître Antoine Fluvian fut enlevé par la mort au milieu de ces sages dispositions; son dernier acte fut d'envoyer au trésor le reste de sa fortune et le fruit de ses épargnes. Les suffrages des chevaliers décernèrent ensuite la grande maîtrise au frère Jean de Lastic, grand prieur d'Auvergne.

A peine arrivé à Rhodes, le grand maître apprit que le soudan avait repris ses projets contre l'Ordre; et, ce qui était plus fâcheux, on pensait qu'Amurat II, empereur des Turcs, approuverait cette entreprise, ou du moins ne s'y opposerait pas. Jusque alors la jalousie de ces deux puissances voisines avait été d'un grand secours aux chevaliers, qui faisaient des trêves avec l'une d'elles pendant qu'ils étaient en guerre avec l'autre.

(1440) Le soudan mit en mer une flotte considérable composée de dix-huit galères, d'un grand nombre de vaisseaux de différentes grandeurs, bien armés et chargés d'un nombre considérable d'arbalétriers et de troupes de débarquement. Le premier effort de ses armes tomba sur une petite île appelée Châteauroux, où les chevaliers avaient construit une forteresse que les Égyptiens ruinèrent; ceux-ci se rembarquèrent ensuite, et parurent devant Rhodes le 25 septembre 1440.

Les chevaliers et les habitants de Rhodes bordaient le rivage, déterminés à s'opposer à la descente des infidèles; la flotte de l'Ordre, commandée par le maréchal, sortit du port en bonne ordonnance et présenta le combat; mais on se contenta de se canonner de part et d'autre, et la flotte égyptienne s'éloigna pendant la nuit. Le dessein des infidèles était de surprendre l'île de Lango; le maréchal, qui s'en douta, les prévint, et, s'étant avancé à force de rames jusque sous le canon du château de Lango, il présenta une seconde fois la bataille.

L'amiral égyptien, étonné, gagna une île qui appartenait aux Turcs, et s'y fortifia à l'aide des habitants. Le maréchal ne laissa pas de l'y attaquer et de lui faire perdre beaucoup de monde. Le mauvais temps l'ayant forcé à s'éloigner, les Égyptiens en profitèrent pour sortir de ces mers; ils gagnèrent l'île de Chypre, et, dans une descente qu'ils y firent, ils mirent le feu à la grande commanderie de l'Ordre; ce fut tout l'avantage que le soudan remporta d'un armement qui lui avait coûté des sommes considérables.

(1444) Le soudan chercha à amuser le grand maître par des traités et des négociations, mais tout à coup une flotte considérable parut de nouveau à la hauteur de l'île de Rhodes, et y débarqua dix-huit mille hommes d'infanterie, sans compter un gros corps de cavalerie et de mamelucks. Tout ce qu'on trouve écrit dans les registres de la chancellerie sur cet événement, c'est que le siége dura quarante jours; que les infidèles battirent la place avec une artillerie nombreuse; qu'il y eut plusieurs assauts où ils furent toujours repoussés, et que leur général, ayant vu périr la meilleure partie de ses troupes, se rembarqua avec les débris de son armée.

Le grand maître, craignant de nouvelles attaques, envoya son neveu auprès des princes de l'Europe, pour en obtenir des secours; mais voyant qu'il ne devait rien attendre d'eux, il fit la paix avec le soudan d'Égypte.

Le grand conseil de l'Ordre voyait avec douleur le peu de soumission de la plupart des prieurs d'Europe, qui retenaient leurs responsions, au lieu de les faire passer au trésor de l'Ordre, ruiné par la guerre contre les Sarrasins; on ne vit d'autre remède à ce mal que d'investir le grand maître d'une autorité souveraine et d'une espèce de dictature. Lastic n'accepta qu'à condition que cet état de choses durerait seulement trois ans, et il fit un tel usage de son autorité, que tous les désordres cessèrent. Il avait commencé par se dépouiller lui-même et sacrifier les grands biens attachés à sa dignité.

Mahomet le Grand avait succédé à son père, Amurat II; ce jeune prince, cruel et ambitieux, après s'être emparé de Constantinople, crut que tous les princes d'Asie devaient fléchir devant sa puissance; il commença par exiger un tribut des chevaliers de Rhodes.

Le grand maître, après avoir pris l'avis du conseil, lui répondit que son Ordre était composé d'un corps de religieux militaires, qui, en cette qualité, dépendaient par leur profession du souverain pontife des chrétiens; que leurs ancêtres, par leur valeur et au prix de leur sang, avaient conquis l'île de Rhodes et les îles voisines, dont aucun prince ne leur avait disputé la souveraineté; que, par son élection à la grande maîtrise, elle avait été mise en dépôt entre ses mains; qu'il en était comptable à ses frères et à leurs successeurs, et qu'il sacrifierait avec joie sa vie, plutôt que de donner atteinte

à l'indépendance et à la liberté de la Religion.

Ce sage grand maître et son conseil, ne doutant pas qu'une réponse si ferme n'attirât les armes du sultan dans leurs États, eurent recours aux princes chrétiens; et ils firent cette démarche plutôt pour n'avoir rien à se reprocher, que dans l'espérance d'un secours prompt et bien effectif. Le commandeur d'Aubusson, de la langue d'Auvergne, fut nommé pour ambassadeur près Charles VII, qui régnait alors en France. Le grand maître, qui connaissait son zèle pour la Religion, fit ce choix, et ce fut la dernière action de son magistère. Il mourut accablé d'années, après avoir tenu le gouvernail, dans des temps difficiles et orageux, avec autant de prudence que de fermeté.

Frère Jacques de Milly, grand prieur d'Auvergne, succéda au grand maître de Lastic; il était alors dans son prieuré.

Ce prince partit en diligence pour Rhodes, et y arriva heureusement le 20 août de l'année 1454 : sa présence y était bien nécessaire. Mahomet, le plus fier et le plus superbe de tous les hommes, irrité de la réponse courageuse que les chevaliers avaient faite à son ambassadeur, avait juré leur perte et la destruction de Rhodes; et, dans l'impatience de s'en venger, il venait d'envoyer, comme les avant-coureurs de sa fureur, trente galères, qui par son ordre avaient ravagé les côtes des îles de la Religion.

(1456) Mahomet avait mis le siége devant la ville

de Bellegrade, mais il fut obligé, par la belle défense du général Huniade, de renoncer à son entreprise et de regagner Constantinople avec précipitation. Pour surcroît de chagrin, il apprit que pendant la campagne les chevaliers de Rhodes, pour faire diversion, avaient ravagé les côtes de ses États, bloqué ses ports, causé de grands dommages au commerce de ses sujets, et assuré celui des chrétiens.

Le sultan, pour se venger des chevaliers, mit en mer une puissante flotte chargée de dix-huit mille hommes de débarquement, avec ordre de porter le fer et feu dans toutes les îles de la Religion. L'amiral aborda d'abord à l'île de Cos ou Lango : il y assiégea un château fortifié, appelé Landimachio. Les Turcs battirent la place avec un grand nombre de canons et de mortiers, et, ayant fait brèche, ils montèrent en foule à l'assaut. Ils se flattaient d'emporter ce château sans beaucoup de résistance ; mais ils trouvèrent sur la brèche un bon nombre de chevaliers qui les repoussèrent, et qui, en roulant des pierres, et faisant tomber sur les assiégeants de l'huile bouillante et du plomb fondu, en firent périr les plus braves au pied des murailles. Une sortie faite ensuite à propos acheva de jeter le trouble et le désordre dans les troupes des infidèles, qui se rembarquèrent avec plus de précipitation et d'empressement qu'ils n'avaient couru à l'assaut.

Le commandant, sans se rebuter d'un si mauvais succès, crut qu'il serait plus heureux contre les ha-

5*

bitants de l'île Simia ou des Singes : il en assiégea le château ; et pour ne pas hasarder ses troupes, il l'attaqua par des mines secrètes qu'il conduisit jusqu'au milieu de la place. Mais son entreprise ayant été découverte à temps, il rencontra des chevaliers qui, ayant contre-miné, éventèrent la mine, taillèrent en pièces les mineurs avec les troupes qui les soutenaient, et forcèrent les infidèles à se rembarquer. De là ils s'approchèrent de l'île de Rhodes; ayant mis quelques soldats à terre, l'amiral leur ordonna d'entrer dans le pays avec le moindre bruit qu'ils pourraient, de tâcher de reconnaître la garde que l'on faisait dans l'île, et s'il y avait des troupes le long de la côte.

Ces espions s'avancèrent dans les terres sans être découverts : tout leur parut tranquille et sans défiance, et ils s'aperçurent qu'un bourg voisin appelé *Archangel*, très-peuplé et le plus riche de l'île, n'avait que de faibles défenses : là-dessus ils firent les signaux que l'amiral leur avait prescrits. Ce général ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il mit toute son infanterie dans des vaisseaux plats. Dès que les infidèles furent débarqués, ils marchèrent droit à ce bourg, surprirent les habitants, tuèrent ceux qui se mirent en défense, firent esclaves les autres; mais, dans la crainte de s'attirer toutes les forces de la Religion, l'amiral turc, après avoir ravagé la campagne, se rembarqua brusquement. Il fit une pareille exécution dans les îles de Lerro, de Calamo, de Nissara, de Lango et de Simia, par où il repassa à

son retour de Rhodes. Comme ces îles étaient la plupart sans défense, il ravagea la campagne, arracha les vignes, coupa les arbres fruitiers, enleva les habitants qu'il put surprendre; et, après avoir laissé partout des marques de sa cruauté, il reprit la route de Constantinople.

Pour éviter de pareilles surprises, le chapitre ordonna que cinquante chevaliers résideraient dans le château de Saint-Pierre; qu'on en mettrait vingt-cinq dans l'île de Lango; que quarante autres chevaliers monteraient la galère qui était de garde en tout temps dans le port de Rhodes; et le grand maître, de son côté, fit construire un fort dans le bourg d'Archangel pour la sûreté des habitants.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires, qu'outre la guerre que la Religion avait à soutenir contre les Turcs, on était à la veille d'une rupture avec le soudan d'Égypte, par suite de la protection que l'Ordre accordait au roi légitime de Chypre.

A cette époque encore, les chevaliers eurent à se défendre contre les Vénitiens, qui, pour de légers intérêts de commerce, firent une descente dans l'île de Rhodes, et y commirent plus de ravages et de cruautés que n'avaient jamais fait les barbares.

(1461) Le grand maître mourut dans ces circonstances, et eut pour successeur frère Pierre-Raymond Zacosta, qui fut obligé, pour apaiser des divisions survenues entre les chevaliers au sujet des places qui appartenaient à chaque nation dans le conseil, de créer une nouvelle langue pour les Castillans et

les Portugais; de cette manière il se trouva depuis huit langues dans la Religion.

Raymond Zacosta, voyant Mahomet occupé au siége de Trébizonde, fit construire un nouveau fort sur des rochers avancés dans la mer, destiné à défendre le port de Rhodes. Ce prince n'épargna rien pour rendre le travail solide; et cette forteresse fut appelée tour de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle dédiée à ce saint qui se trouva enclavée dans l'enceinte du fort.

(1467) Le grand maître mourut à Rome, où il s'était rendu pour un chapitre convoqué par le pape; il eut pour successeur Jean-Baptiste des Ursins. Ce nouveau grand maître appela à Rhodes, par une citation particulière, les plus braves et les plus expérimentés chevaliers, à l'aide desquels il repoussa victorieusement un armement de trente galères envoyé contre l'Ordre par le sultan.

(1470) Mahomet venait de s'emparer de Nègrepont, qu'il avait rempli de carnage et d'horreur. Furieux d'avoir vu les galères de la Religion dans la flotte vénitienne qui devait secourir l'île, le sultan envoya à Rhodes déclarer la guerre à feu et à sang, jura de tuer de sa main le grand maître et d'exterminer tous les chevaliers qui tomberaient en sa puissance.

(1476) Le grand maître des Ursins mourut le 3 juin 1476; tous les suffrages des électeurs se réunirent dans la personne du frère Pierre d'Aubusson, grand prieur d'Auvergne, qui depuis longtemps était l'âme du conseil de l'Ordre.

Mahomet, voyant ses projets découverts, voulut donner le change au grand maître, en lui envoyant une ambassade qui feindrait de négocier la paix avec lui. D'Aubusson, comprenant la ruse du sultan, sembla s'y laisser prendre, et conclut une trêve provisoire de trois mois, pour donner aux chevaliers d'Occident le temps de se rendre à Rhodes. En même temps il conclut des traités de paix plus réels avec le soudan d'Égypte et le roi de Tunis.

Cependant les chevaliers de l'Ordre et même des séculiers arrivaient chaque jour à Rhodes; on tint un chapitre général qui décerna à d'Aubusson une espèce de dictature qu'il ne put se dispenser d'accepter. Il nomma quatre capitaines généraux, appelés *capitaines de secours*, qui devaient commander chacun dans le quartier qui leur fut assigné. Il fit abattre les maisons de campagne, les arbres et les villages qui se trouvaient dans les environs de la ville, et dont un assiégeant pouvait tirer parti; par ses ordres on coupa tout le fourrage et l'on ramassa tous les grains qui se trouvaient dans l'île; il faisait sans cesse ajouter aux fortifications, et inspira à tous les habitants une émulation si héroïque, que les femmes mêmes et les enfants travaillaient aux retranchements qu'il avait ordonnés.

Mahomet ne dissimula pas longtemps ses projets contre Rhodes; il était encouragé à cette conquête par son grand visir ou premier pacha, appelé Misach Paléologue, prince grec qui s'était fait mahométan. Il avait appelé auprès de lui

trois renégats sur l'adresse desquels il comptait beaucoup, et parmi lesquels se trouvait un ingénieur allemand nommé Georges Frapan, qui lui remit un plan fort exact de Rhodes et de ses environs.

Le sultan voulut que, sans attendre la grande armée, le pacha allât lui-même reconnaître la place. En effet, ce général fit une tentative contre Rhodes, et une autre contre l'île de Tilo; toutes les deux échouèrent complétement.

Ce ne fut que vers la fin d'avril que la grande flotte des infidèles partit de Gallipoli, passa le détroit, entra dans la rivière de Lycie, et se trouva à la vue de l'île de Rhodes. On comptait dans cette flotte cent soixante vaisseaux de haut bord, sans les felouques, les galiotes et les vaisseaux plats et de transport : on ne parlait pas moins que de cent mille hommes dans l'armée de terre. Ce formidable armement arriva enfin devant Rhodes le 23 du mois de mai 1480.

La capitale de l'île de Rhodes, et qui en porte le nom, est située au bord de la mer, et sur la pente d'une colline, qui en ce temps-là était couverte d'orangers, de grenadiers et de vignobles. Cette place était entourée d'une double enceinte de murailles, et fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenait ces murailles et ces tours en dedans de la ville : en dehors on trouvait un fossé large et profond. Cette place avait deux ports, dont le premier servait de retraite aux

galères : son embouchure était défendue par la tour de Saint-Nicolas, construite à l'extrémité d'un môle qui s'avançait de trois cents pas dans la mer. Les grands vaisseaux occupaient l'autre port, qui était fortifié par deux tours, l'une appelée la tour de Saint-Jean, et l'autre la tour de Saint-Michel. On prétend que c'était en la place de ces deux tours et sur deux rochers qui se regardent, qu'étaient autrefois posés les deux pieds de ce fameux colosse de bronze qui passait pour une des sept merveilles du monde.

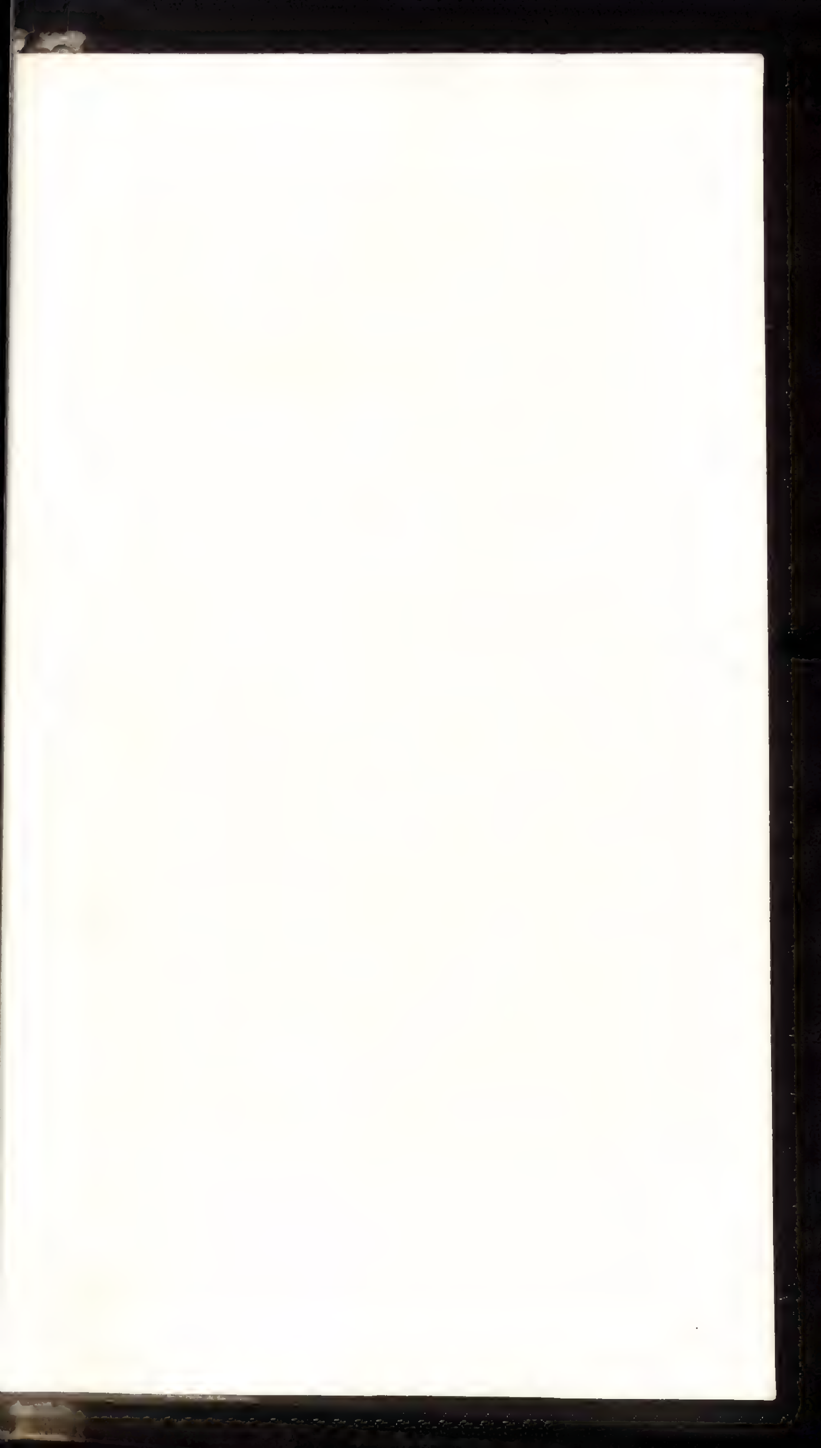
Le bord de la mer était alors couvert des vaisseaux des Turcs, qui, par des décharges continuelles de leur artillerie, tâchaient de favoriser la descente des troupes. Le canon de la ville et des forts y répondait de son côté, et les chevaliers, emportés par leur courage, pour prévenir et pour arrêter les Turcs, s'avançaient l'épée à la main dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il y eut bien du sang répandu dans cette première occasion ; mais, malgré tous les efforts des chrétiens, il fallut que leur courage cédât au grand nombre des infidèles. Ces barbares se partagèrent, et pendant qu'une partie occupait toutes les forces des chevaliers, le plus grand nombre aborda en foule dans les endroits éloignés et moins défendus. Tous enfin prirent terre.

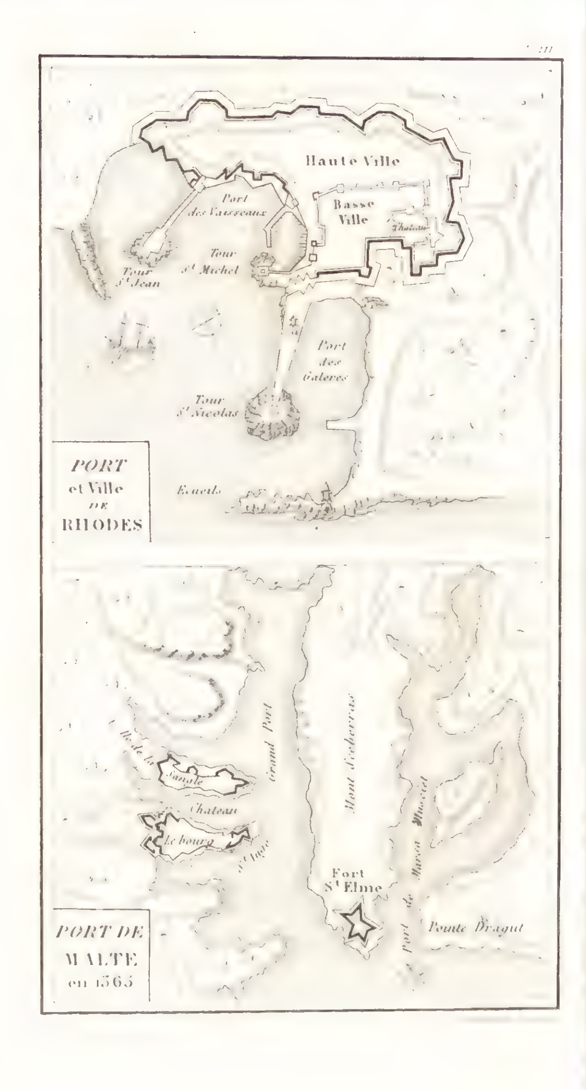
De ces légères escarmouches qui n'avaient rien de décisif, il en fallut venir à des attaques plus régulières. L'ingénieur allemand, après avoir reconnu

tous les dehors de la place, conseilla au pacha de s'attacher d'abord à la tour de Saint-Nicolas, et il lui fit espérer qu'il serait bientôt maître du port et de la ville, s'il pouvait emporter cette forteresse. Paléologue, suivant son avis, mit aussitôt en batterie trois grosses pièces d'artillerie près de l'église de Saint-Antoine, lesquelles commencèrent à battre la tour. Le grand maître, de son côté, fit dresser une contre-batterie dans le jardin de la langue d'Auvergne, qui ne faisait pas un moindre feu. Ce n'était encore qu'un léger prélude de l'horrible tonnerre qui se fit entendre quand le pacha eut mis en batteries ce nombre prodigieux de canons de toute grandeur, qu'il avait fait amener dans son camp.

L'ingénieur allemand, pour joindre l'artifice à la force ouverte et pour reconnaître les endroits faibles de la place, de concert avec le général turc, se présenta le lendemain, comme un transfuge, sur le bord du fossé; et, avec une posture suppliante, comme s'il eût craint d'être repris, il conjura la garde de lui faire ouvrir promptement le guichet. Le grand maître, en ayant été averti, permit qu'on le laissât entrer, et il fut aussitôt conduit à son palais. C'était un homme de haute taille, bien fait, de bonne mine, adroit dans ses discours, et qui, sous un extérieur ingénu, cachait toute l'adresse d'un habile fourbe.

Pour gagner la confiance du grand maître, et pour se faire de cette confiance un degré à la tra-





Haute Ville
Port
des Vaisseaux
Basse
Ville
Chateau
Tour
St Michel
Tour
St Jean
Port
des
Galeres
Tour
St Nicolas
Ecueils
PORT
et Ville
DE
RHODES
Grand Port
Mont Sceberras
Sangle
Chateau
le bourg
St Ange
Fort
St Elme
Port de Marca Muscet
Pointe Dragut
PORT DE
MALTE
en 1565

hison qu'il méditait, il lui donna plusieurs avis importants pour la défense de la place.

Le grand maître, pour ne rien hasarder, ordonna aux officiers d'artillerie de tâcher d'en tirer toutes les lumières qu'ils pourraient pour la défense de la place, mais en même temps de l'observer comme un espion. Le pacha, en attendant le succès de sa trahison et de leur intelligence mutuelle, continua de battre la tour de Saint-Nicolas avec sa plus grosse artillerie.

Cependant le grand maître, qui n'ignorait pas que le salut de la ville dépendait de la conservation de ce fort, y fit entrer l'élite des chevaliers. Après qu'ils eurent travaillé jour et nuit à se retrancher, on dressa des batteries pour défendre la brèche. Le grand maître, ayant reconnu qu'en certains endroits la mer était quelquefois si basse, que les Turcs pourraient la passer à gué et monter sur le môle, fit jeter au fond de l'eau des tables et des planches toutes hérissées de clous et de pointes de fer. On prépara en même temps des brûlots au pied des rochers qui environnaient la tour, pour mettre le feu aux galères ennemies qui en approcheraient de trop près. Un corps de chevaliers français et espagnols se plaça par son ordre dans le fossé pour en défendre les approches, ou, au moindre signal, se jeter dans le fort et secourir la garnison. Après toutes ces précautions, ce prince, ne se reposant encore que sur lui-même de la défense d'une place si importante, s'y enferma avec le vicomte de

Monteil, son frère, et d'autres volontaires, qui voulurent partager avec lui le péril manifeste où il allait s'exposer.

En effet, le pacha ordonne l'assaut pour le lendemain 9 juin, et, deux heures avant le jour, ses galères et des bâtiments légers chargés d'infanterie s'avancent avec un vent favorable vers la tour. Ils joignent bientôt le môle; leurs soldats se jettent à terre en poussant de grands cris; et, malgré tout le feu de différentes batteries qu'il leur fallut essuyer, ils se présentent fièrement à l'escalade. La difficulté de la montée leur fit prendre des échelles, et, les appuyant d'un air intrépide contre un tas de pierres que le canon avait fait crouler, et qui servait à la place comme d'avant-mur, ils montèrent à l'assaut le sabre à la main, avec une résolution capable d'étonner d'autres hommes que les chevaliers. Le grand maître était sur la brèche, et faisait en même temps l'office de capitaine et de soldat.

Qui pourrait raconter toutes les actions d'une valeur déterminée que firent les guerriers de chaque parti? Enfin le feu, plus fort et plus redoutable que les hommes, décida du succès de cette terrible attaque. Les brûlots de la Religion embrasèrent plusieurs galères des Turcs; l'artillerie de la ville en foudroya d'autres, et les chevaliers firent un si grand feu de mousqueterie, que les infidèles, après avoir perdu leurs principaux chefs, furent obligés de prendre la fuite.

Ce mauvais succès ne rebuta point le pacha, il

n'en fut que plus animé contre les chevaliers; mais il tourna ses efforts contre le corps de la place. On fit par son ordre deux attaques en même temps; la véritable avait pour objet la muraille des Juifs: le pacha fit dresser plusieurs batteries pour la ruiner, et quoique, au rapport des historiens du temps, elle eût jusqu'à 28 pieds d'épaisseur, comme elle était ancienne, et qu'elle ne se trouva point terrassée, l'effort de l'artillerie l'ébranla bientôt. Le grand maître, pour prévenir les Turcs s'ils se présentaient à l'assaut, fit abattre plusieurs maisons, et creuser en leur place un fossé large et profond: derrière ce fossé on éleva une nouvelle muraille de briques, soutenue d'une épaisse terrasse, ouvrage qui semble incroyable par le peu de temps qu'on employa à le mettre en sa perfection. Mais comme il n'y avait personne qui n'en connût la nécessité, et le péril où la ville était exposée, tout le monde y travaillait avec une égale ardeur. Le grand maître lui-même, et les plus anciens commandeurs, à son exemple, faisaient l'office de manœuvres et de pionniers. Tous les habitants, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, travaillaient jour et nuit. Les religieuses mêmes servaient les travailleurs avec un zèle incroyable.

Cependant l'artillerie des infidèles battait continuellement la muraille, rien ne résistait à leurs basilics et à leurs gros canons, et le bruit s'en faisait entendre à cent milles en mer. Il partait en même temps de leurs mortiers des pierres d'une énorme

grosseur, qui, après avoir été poussées dans l'air par la violence de la poudre, retombaient dans la ville et sur les maisons, en perçaient le comble, pénétraient jusque dans les différents étages, et écrasaient tout ce qu'elles rencontraient.

Le grand maître, pour mettre surtout les femmes et les enfants en sûreté, leur ordonna de se retirer dans un endroit de la ville le plus éloigné des batteries, et qui était à l'occident entre les maisons et le rempart. On posa sur cet endroit de grosses poutres en forme de toit, qu'on rendit si solide et si épais, qu'on n'eut plus rien à craindre des plus grosses pierres; et, pour rendre le change au pacha en même monnaie, le grand maître, aidé de ses plus habiles ingénieurs, fit faire par les charpentiers de la ville une machine de bois qui jetait pareillement des quartiers de pierre d'une prodigieuse grosseur : ces pierres, non-seulement écrasaient les soldats qui se trouvaient sous leur portée ; mais par leur poids elles ouvraient les sapes, et allaient chercher les travailleurs jusqu'au fond des mines. Les chevaliers nommèrent cette machine par raillerie *le tribut,* faisant allusion à celui que Mahomet avait voulu exiger de la Religion, et pour l'avertir que c'était la seule espèce de paiement qu'il en dût espérer.

Cependant le général des infidèles poussait vivement le travail de ses approches, et son artillerie ayant fait de grandes brèches, il les envoya reconnaître dans le dessein de faire monter ses troupes à

l'assaut; mais il fut bien surpris d'apprendre que les chevaliers avaient fait un fossé profond, et élevé un nouveau mur derrière l'ancien.

Le pacha, outré de trouver dans la personne seule du grand maître des obstacles continuels à toutes ses entreprises, résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût, et de le faire périr par le fer ou le poison. Pour un si lâche dessein, il jeta les yeux sur deux transfuges de la garnison, et qui, depuis leur désertion, avaient renoncé à la foi. Ces deux renégats, séduits par les promesses magnifiques du pacha, rentrèrent dans la ville comme s'ils se fussent échappés des fers des infidèles, après avoir été pris dans une sortie. On les reçut dans la place avec joie et sans la moindre défiance. Ces scélérats s'applaudissaient déjà du succès qu'ils espéraient dans leur entreprise; mais l'un d'eux s'étant ouvert de son dessein à un secrétaire du grand maître, qui semblait mécontent de ce prince, les deux transfuges furent déchirés et mis en pièces par le peuple.

Le pacha, sans se rebuter du mauvais succès qu'avait eu un si lâche et si honteux dessein, revint à la force ouverte, et, sans quitter l'attaque du quartier des Juifs, reprit le premier projet de l'Allemand, qui était de pousser à bout l'entreprise de la tour de Saint-Nicolas.

Un canal assez étroit séparait cette tour de l'endroit où campaient les infidèles, et pour l'attaquer il fallait traverser ce petit bras de mer, qui formait

un des golfes dont nous avons parlé. Pour cet effet, on construisit un pont qui allait du pied de l'église de Saint-Antoine jusqu'à la tour; et, pour le pouvoir conduire et en faire poser un bout à la pointe du môle de Saint-Nicolas, un ingénieur turc, à la faveur de la nuit, porta en cet endroit une ancre qu'il attacha au pied d'un rocher qui était couvert de l'eau de la mer, et dans l'anneau de cette ancre il passa ensuite un gros câble répondant à la tête du pont, et qui, par le moyen d'un cabestan, le devait faire avancer. Mais un matelot anglais dont l'histoire n'a pas dédaigné de nous conserver le nom, et qui s'appelait *Gervais Roger*, s'étant par hasard trouvé en cet endroit, et ayant vu sans se montrer toute la manœuvre de l'ingénieur turc, le laissa partir et s'éloigner, plongea aussitôt dans la mer, détacha adroitement le câble qu'il laissa sur le rivage, retira l'ancre, et l'apporta au grand maître, qui le récompensa magnifiquement. Les Turcs, après que leur pont fut en état, voulurent le faire avancer par le moyen du câble, mais ils s'aperçurent bientôt, par la facilité avec laquelle il revint à eux, que leur stratagème avait été découvert et rendu inutile.

Le pacha, pour suppléer à cet expédient, fit venir quantité de barques qui soutenaient ce pont flottant, et le remorquèrent pendant toute la nuit jusqu'au bord du môle, où il alla s'appuyer. Les soldats se jetèrent sur le môle, et filaient successivement par ce pont, en même temps que les ga-

liotes et d'autres bâtiments légers débarquaient d'un autre côté différentes compagnies composées des plus braves de l'armée. Tous se flattaient de surprendre les chrétiens ; mais d'Aubusson, qui avait prévu cette seconde attaque, après avoir renforcé la garnison et bordé la muraille d'intrépides arquebusiers et d'une artillerie nombreuse, les attendit de pied ferme sur la brèche. Au bruit que firent les Turcs en se jetant sur le môle, on fit par son ordre, et malgré les ténèbres, de si furieuses décharges de tous côtés, qu'il y périt un grand nombre de ces infidèles.

Le pacha, qui conduisait en personne cette entreprise, pour ne pas laisser plus longtemps ses soldats exposés au feu de la forteresse, les fit avancer jusqu'au pied du fort, et du côté où son artillerie avait fait de grandes ouvertures. On en vint bientôt aux mains, et, sans se voir qu'à la lueur des pots à feu, des grenades et de la mousqueterie, le combat fut long et opiniâtre. Le pont, les galiotes fournissaient continuellement aux Turcs des troupes fraîches ; jamais ces infidèles n'avaient fait paraître tant de valeur et un courage si déterminé. Plusieurs, à la faveur de leurs échelles, gagnèrent le haut de la brèche, et, plutôt que de reculer, s'y firent tuer sans vouloir de quartier. Le gendre du fils de Mahomet tint ferme presque seul sur les ruines de la tour, et se faisant un rempart des corps des soldats morts, et tout couvert de blessures, il tua encore de sa main plusieurs chevaliers; et en déchargeant un coup de

sabre sur un soldat qui venait de le blesser, et qu'il tua, il tomba mort à côté de lui. On ne se battait pas avec moins de fureur sur la mer; des brûlots, que le grand maître avait préparés, s'attachèrent à des galères turques qui battaient le fort, et les embrasèrent. Les cris de ceux qui cherchaient à éviter le feu dont ils étaient environnés, le bruit et la fumée du canon, les gémissements des blessés, l'horreur même des ténèbres, rien n'était capable de ralentir le courage des combattants : tous voulaient vaincre ou mourir. Enfin le jour parut, et fit voir la perte qu'avaient faite les infidèles. La mer était couverte de cadavres flottants, d'arcs, de turbans, et des débris encore fumants de leurs galères. Pour surcroît de disgrâce, les canonniers du fort, voyant alors à découvert le pont ennemi chargé de soldats qui venaient au secours de leurs camarades, pointèrent leurs canons contre ce pont, et le mirent en pièces : d'autres prétendent qu'il se brisa par la foule des infidèles qui fuyaient. Ces barbares, ne pouvant plus soutenir les efforts des chrétiens, malgré les menaces et les prières de leurs officiers, abandonnèrent l'attaque, prirent la fuite, et cherchèrent leur salut dans les bâtiments qui les avaient amenés.

Plusieurs chevaliers, à la tête de la garnison, les poursuivirent l'épée dans les reins, et en taillèrent en pièces un grand nombre.

Ce mauvais succès jeta les Turcs dans une consternation suivie, pendant trois jours, d'un morne

silence par tout le camp; ils tombèrent dans une espèce d'inaction. Le général, frappé lui-même de cet étonnement, ne savait plus quel parti prendre; mais comme il ne redoutait pas moins la colère et le ressentiment de Mahomet que l'épée des chevaliers, il sortit enfin de cette léthargie, et s'animant d'une nouvelle fureur, continua le siége et ses attaques. Il n'y avait point d'apparence de s'obstiner à celle de la tour; ainsi il revint aux postes d'Italie et des Juifs, qu'il fit battre de nouveau avec toute son artillerie. Mais, pour ne pas laisser pénétrer par quel endroit il voulait monter à l'assaut, il fit dresser d'autres batteries contre différents quartiers des murailles; il joignit aux terribles effets de ces machines infernales le travail continuel des soldats et des pionniers, dont les uns tâchaient de combler le fossé par des fascines et des terres transportées, et d'autres creusaient des mines, poussaient des galeries et préparaient des fourneaux pour achever de faire sauter ce qui restait de fortifications debout. La place était ouverte de tous côtés; mais l'endroit surtout de la basse ville et du quartier des Juifs paraissait le plus ruiné et en plus grand péril.

Dans cette extrémité, les chevaliers qui avaient en garde l'ingénieur allemand le conduisirent sur la brèche, lui en firent envisager les ruines, les travaux des assiégeants, les fossés près d'être comblés, et lui demandèrent le secours de son art contre tant de périls. Sous prétexte de se vouloir

rendre utile, il voulut pointer et tirer lui-même le canon; alors on s'aperçut que non-seulement il tirait à coups perdus, mais encore qu'il attirait de nouvelles canonnades sur l'endroit d'où ses coups étaient partis. Ces diverses observations le rendirent plus suspect. On le mit au conseil de guerre; il se coupa plusieurs fois dans les interrogations que lui firent ses juges; et, ayant été mis à la question, il avoua enfin qu'il n'était venu dans la place que par ordre exprès de Mahomet, et pour livrer, s'il le pouvait, la place aux infidèles; que, quoiqu'il fût observé par les gardes du grand maître, il n'avait pas laissé de faire parvenir des avis très-utiles dans leur camp; que ce n'était pas la première place qu'il eût trahie sous les apparences d'un feint repentir, et qu'il avait lui seul causé la perte d'une infinité de chrétiens. On communiqua sa confession au grand maître, qui envoya sur-le-champ ce fameux scélérat au supplice.

Cependant quelques chevaliers italiens et espagnols, désespérant de sauver Rhodes, disaient hautement qu'il n'était pas juste de sacrifier ce qui restait de chevaliers au désespoir du grand maître. D'Aubusson les fit appeler, et leur offrit de les faire sortir de l'île s'ils s'y trouvaient trop en danger; *mais*, s'écria-t-il, *si vous voulez rester avec nous, qu'on ne parle jamais de composition, ou je vous ferai tous mourir.* Ces paroles couvrirent les chevaliers de confusion, et depuis ils ne furent pas les derniers à s'exposer aux plus grands périls. Il ne

fallait pas des hommes moins déterminés pour résister aux attaques continuelles des Turcs. Le pacha faisait battre la ville jour et nuit, sans laisser de relâche aux assiégés; mais comme son principal dessein était de donner l'assaut du côté de la muraille des Juifs, et que le fossé était encore profond, ses soldats, par son ordre, et à la faveur du canon, travaillèrent avec tant d'ardeur et de succès qu'ils vinrent à bout de le combler; en sorte qu'il semblait qu'un escadron de cavalerie pût entrer sans obstacle dans la ville.

Tout paraissait disposé pour un assaut: il n'y avait plus ni fossé, ni murailles, ni tours qui empêchassent les Turcs d'y monter; mais le pacha, qui appréhendait encore plus la valeur héroïque des chevaliers que les fortifications de l'art, et qui voulait ménager ses troupes, envoya proposer au grand maître une conférence, dans la vue de le réduire à se rendre, sans attendre les dernières extrémités. D'Aubusson, pour avoir le temps de faire de nouveaux retranchements, ne s'éloigna pas de cette proposition; la conférence se tint le lendemain sur le bord du fossé, et ne produisit aucun résultat.

Le pacha, honteux et irrité d'avoir fait inutilement une pareille démarche, jura, dans le transport de sa colère, de faire passer tout au fil de l'épée. On aiguisa même par son ordre un grand nombre de pieux pour empaler les chevaliers et les habitants; il promit le pillage de la ville à ses soldats; et pour obliger les chevaliers à partager leurs forces, il fit

porter en différents endroits des échelles et les machines nécessaires pour monter à l'assaut. Mais la véritable attaque et le principal effort de ses armes devaient se faire au quartier des Juifs, qui était le plus ruiné. Il ne restait plus de vestige de muraille dans cet endroit, comme nous l'avons dit ; le fossé était comblé, et, pour empêcher les chevaliers de se retrancher et même de paraître sur les brèches, plusieurs batteries de canon tirèrent pendant un jour et une nuit entière sans relâche, et enlevaient tout ce qui paraissait. Enfin, le lendemain 27 juillet, un peu après le soleil levé, les Turcs, en bon ordre et avec un grand silence, s'avancent, montent sans faire de bruit sur les remparts, et s'en rendent les maîtres sans trouver la moindre résistance. Les chrétiens qui étaient de garde, pour éviter la furie du canon qui battait cet endroit sans relâche, se tenaient au pied d'un talus que les débris de la muraille avaient fait de leur côté, et même la plupart, accablés de veilles et de fatigues, étaient alors malheureusement endormis. Les Turcs, fiers de ce premier succès, arborent leurs drapeaux et se fortifient. Le pacha, surpris agréablement d'un si heureux commencement, fait avancer de nouvelles troupes ; le rempart en fut bientôt couvert.

C'était fait de Rhodes sans un prompt secours ; mais le grand maître, averti du péril que courait la place, fit déployer sur-le-champ le grand étendard de la Religion, et se tournant vers les chevaliers qu'il avait retenus près de lui pour marcher aux en-

droits qui seraient les plus pressés : *Allons, mes frères,* leur dit-il avec une noble audace, *allons combattre pour la foi et pour la défense de Rhodes, ou nous ensevelir sous ses ruines.* Il s'avance aussitôt à la tête de ces chevaliers, et voit avec surprise deux mille cinq cents Turcs maîtres de la brèche, du rempart et de tout le terre-plein qui le bordait. Comme les maisons et les rues étaient plus basses, on ne pouvait aller à eux et monter sur le haut du rempart que par deux escaliers qu'on y avait pratiqués autrefois, mais qui étaient alors couverts des débris de la muraille. Le grand maître prend une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierres, et, sans s'étonner de celles que les ennemis jetaient sur lui, monte le premier, une demi-pique à la main; les chevaliers, à son exemple, les uns avec des échelles, et d'autres en gravissant parmi les décombres, tâchent de le suivre et de gagner le haut du rempart.

On vit dans cette occasion, contre ce qui se pratique ordinairement dans les siéges, les assiégés eux-mêmes monter à l'assaut, et les assaillants sur la défensive. Ces infidèles repoussent les chevaliers à coups de mousquet, de flèches ou en roulant sur eux de grosses pierres. Toute la valeur de ces courageux chevaliers fut obligée de céder à une si vigoureuse résistance, et plusieurs demeurèrent écrasés sous le poids des pierres qu'on leur jetait. Le grand maître lui-même fut renversé deux fois; mais, malgré la mort dont il était menacé, et qu'il

voyait présente de tous côtés, sans faire attention à deux blessures qu'il venait de recevoir, il se relève; et, à travers le feu continuel de la mousqueterie, des flèches et des pierres, il remonte courageusement, suivi de ses braves chevaliers, et se jette enfin sur le terre-plein que les Turcs occupent. Pour lors le combat devint plus égal; les chevaliers fondent l'épée à la main sur les infidèles : bientôt on se mêle de part et d'autre avec une fureur égale.

La victoire commence à se déclarer pour lui; les Turcs plient, et leurs bataillons s'éclaircissent. Le pacha, qui s'en aperçut, fit avancer aussitôt pour les soutenir un corps de janissaires. Il était sur les ailes le sabre à la main, soit pour les animer, soit pour tuer ceux qui reculeraient. Il eut bientôt reconnu le grand maître, moins encore à ses armes dorées qu'aux grands coups qu'il donnait. N'ayant pu le faire périr par le poison, comme nous l'avons dit, il engagea plusieurs janissaires, par l'espoir de magnifiques récompenses, à venger par sa mort le sang de leurs compagnons. Douze de ses soldats les plus déterminés, pour le faire périr, se dévouèrent, pour ainsi dire, à la mort. Ils se jettent aussitôt dans la mêlée, chargent rudement les chrétiens, les écartent, pénètrent jusqu'à d'Aubusson, et, malgré les chevaliers qui l'environnent, lui portent plusieurs coups, et lui font tout à la fois cinq graves blessures. L'ardeur dont il était animé l'empêcha d'abord de les sentir : il combattit encore quelque temps avec son ardeur

ordinaire. Les chevaliers, s'étant aperçus du sang qu'il perdait par ses blessures, le conjurèrent de se retirer; mais ce grand homme, au lieu de déférer à leurs tendres prières : *Mourons ici, mes chers frères*, leur dit-il, *plutôt que de reculer; pouvons-nous jamais mourir plus glorieusement que pour la défense de la foi et de notre religion?*

Ces sentiments héroïques, ses blessures, le sang qui en coulait, le désir de le venger, animèrent tellement les chevaliers et les soldats chrétiens, que, furieux de leur douleur, et comme des gens qui ne voulaient plus survivre à leur chef, ils s'abandonnent au travers des plus épais bataillons des infidèles, et en font un horrible carnage. Les Turcs, épouvantés de leurs coups, les prennent pour d'autres hommes ou pour quelque chose au-dessus de l'homme même; ils perdent, avec le courage, l'esprit et le jugement; tous prennent la fuite, et, dans ce désordre et cette confusion, ils se tuent les uns les autres pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers profitent de cette consternation; et, non contents d'avoir regagné la brèche, ils en sortent et poursuivent les Turcs. En vain le pacha tâche de rassurer les siens; malgré ses promesses et ses menaces, tout fuit; ils l'entraînent lui-même dans cette déroute générale, et il fut trop heureux de trouver un asile dans son camp, d'où il regagna ensuite ses vaisseaux et ses galères, et se rembarqua avec autant de honte que de désespoir.

Le grand maître, tout couvert de son sang et de

celui de ses ennemis, et encore plus couvert de gloire, fut porté dans son palais, où il recouvra sa santé en peu de temps. Dès qu'il se trouva en état de marcher, il alla à l'église de Saint-Jean rendre grâces au Dieu des armées de la victoire qu'il venait de remporter; et, pour laisser des monuments durables de sa reconnaissance et de sa piété, il fit construire trois églises en l'honneur de la sainte Vierge et des saints patrons de l'Ordre.

Mahomet, aux premières nouvelles qu'il eut de la levée du siége, entra dans des fureurs qui faisaient trembler; il voulait faire étrangler son général et les principaux officiers de son armée ; il n'y en eut aucun qui osât se présenter devant lui. Paléologue se crut bien heureux d'en être quitte pour la perte de sa dignité : Mahomet le relégua à Gallipoli. Après les premiers mouvements de sa colère, et pour se consoler en quelque manière lui-même, il dit tout haut que ses armes n'étaient heureuses qu'entre ses mains, et résolut, la campagne prochaine, de se mettre à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit pour cela furent extraordinaires; il assembla jusqu'à trois cent mille hommes, et le rendez-vous général fut dans la Bithynie, province voisine de la Lycie, où l'on prétendait qu'il devait s'embarquer pour passer dans l'île de Rhodes. Mahomet avait déjà passé le détroit, et s'avançait à grandes journées dans la Natolie, lorsqu'un coup du Ciel arrêta ses entreprises. Une violente colique l'emporta dans une bourgade

de Bithynie appelée Teggiar-Tzair. Il mourut le 3 mai de l'an 1481 ; on porta son corps à Constantinople, dans une mosquée de sa fondation; et quoique ce prince eût conquis deux empires, douze royaumes, pris plus de trois cents villes, l'épitaphe qu'on lui fit, et dont on prétend qu'il avait donné lui-même le dessin, ne parla point de ces grandes actions. Comme si on les eût comptées pour rien en comparaison de ses derniers projets, on se contenta de mettre sur son tombeau neuf ou dix paroles turques, expliquées par celles-ci :

JE ME PROPOSAIS DE CONQUÉRIR RHODES
ET DE SUBJUGUER LA SUPERBE ITALIE.

Mahomet, par sa mort, laissa les princes Bajazet et Zizim, ses fils, héritiers d'un si vaste empire. Ils s'y trouvèrent encore trop à l'étroit, aucun des deux ne voulut entendre parler de partage : l'un et l'autre voulaient régner seuls.

Zizim, ayant été battu, eut recours aux chevaliers de Rhodes, qui lui accordèrent un asile et le reçurent même avec de grands honneurs.

(1482) Le grand maître, inquiet des recherches que Bajazet ne cessait de faire de son frère, fit passer Zizim en France. Bientôt après il conclut avec le sultan un traité d'après lequel il s'engageait à retenir le prince Zizim sous la garde d'un certain nombre de chevaliers, et à ne le remettre à aucun prince qui pût se servir de son nom pour troubler

l'empire. Bajazet, de son côté, s'engageait à payer au grand maître quarante-cinq mille ducats, à titre de pension pour son frère.

Zizim étant arrivé en France, où il était gardé à peu près comme un prisonnier dans la commanderie de Bourgneuf en Auvergne, Innocent VIII, en montant sur le trône pontifical, pensa que ce serait pour lui un grand avantage d'avoir le prince Zizim entre ses mains. Le prince ottoman fut donc conduit à Rome, où on lui fit faire une entrée pleine de pompe et de magnificence. On le traita avec beaucoup d'égards, quoiqu'il fût toujours gardé par les chevaliers.

Alexandre VI, ayant succédé à Innocent VIII, s'empara de la personne de Zizim, le fit renfermer dans le château Saint-Ange, et se servit de cette circonstance pour obtenir du sultan un tribut annuel considérable.

Le pape fut bientôt obligé de livrer Zizim à Charles VIII, qui était venu l'assiéger dans Rome; mais le malheureux prince ne fut pas plutôt arrivé à Terracine avec le roi, qu'il mourut empoisonné.

Le pape voulut alors organiser une ligue contre les infidèles, et en nomma le grand maître généralissime. Cette ligue ne produisit aucun résultat, et fut rompue par la guerre qui s'éleva entre les Espagnols et les Français. Tous les princes chrétiens firent leur paix avec la Porte; il n'y eut que les chevaliers de Rhodes qui, avec les seules forces de la Religion, soutinssent la guerre; et à cette époque

ils s'emparèrent d'une riche flotte de navires turcs et sarrasins.

Le grand maître bannit de l'île de Rhodes les Juifs, qui ruinaient les sujets de la Religion par d'énormes usures. Il rendit aussi des édits contre le luxe de certains chevaliers, et l'on vit disparaître les étoffes de différentes couleurs, les dorures, les riches pelleteries, et tout l'attirail de la vanité, si peu convenable à des religieux qui, au pied des autels, avaient fait le vœu solennel de pauvreté.

Pendant que le grand maître, par de si dignes soins, s'occupait à maintenir la discipline régulière parmi les chevaliers, il voyait avec douleur la cour de Rome disposer, sans sa participation, des plus riches dignités de l'Ordre.

Ces contrariétés le jetèrent dans une mélancolie qui lui causa à la fin une maladie mortelle. Il en fut accablé sans rien perdre de sa fermeté ordinaire, et vit arriver la mort dans son lit avec la même intrépidité qu'il l'avait envisagée tant de fois à la guerre dans les plus grands périls. Ainsi mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, Pierre d'Aubusson, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, un des plus grands capitaines de son siècle, révéré de tous les souverains qui vivaient de son temps, l'amour et les délices de ses chevaliers, le père des pauvres, le sauveur de Rhodes, l'épée et le bouclier de la chrétienté, et aussi distingué par une piété solide que par sa rare valeur.

LIVRE VII

Lutte de l'Ordre contre les Turcs et les Égyptiens. — Prise de la grande caraque. — Soliman vient attaquer Rhodes. — Détails du siége. — Capitulation.

(1503) Le successeur du grand maître d'Aubusson fut frère Émery d'Amboise, qui se rendit immédiatement à Rhodes, où sa présence était nécessaire pour prévenir les mauvais desseins des Turcs et des Sarrasins. Bajazet, débarrassé de la crainte que lui inspirait son frère, avait fait avec le soudan d'Égypte, contre les chevaliers de Rhodes, une ligue secrète pour détruire une puissance qui ruinait le commerce de leurs sujets. Les corsaires de Bajazet avaient attaqué l'île de Liro, qui doit être moins considérée comme une île que comme un rocher ou un écueil. Cette petite place était commandée par un ancien chevalier de la langue d'Italie, qui, étant malade à l'extrémité, laissa le soin de la défense à un jeune chevalier piémontais à peine âgé de 18 ans, nommé Paul Siméoni. Comme ce dernier vit que l'artillerie des infidèles avait abattu un grand pan de muraille du château, il fit habiller en chevaliers, et avec la croix blanche, les habitants de l'île, qui

formaient toute sa garnison, et même leurs femmes. Cette nouvelle milice, par son ordre, bordait en foule la brèche. Les Turcs, les prenant pour des chevaliers venus pendant la nuit au secours de l'île, levèrent le siége avec précipitation, de crainte d'être surpris par les galères de l'Ordre.

(1506) Le soudan d'Égypte, en exécution du traité qu'il avait fait avec Bajazet, avait envoyé dans ces mers sept flûtes, espèces de vaisseaux longs, de bas bord, et qui vont à voiles et à rames; les flûtes étaient chargées de troupes de débarquement, et le dessein du commandant était de tenter l'entreprise de Lango. Deux de ces flûtes ayant été surprises par les chevaliers, ils y firent entrer des soldats et des matelots chrétiens, et rejoignirent la flottille. Les musulmans, croyant que c'étaient les leurs qui revenaient, se laissèrent joindre sans défiance, et furent promptement défaits.

(1507) Ce petit avantage fut suivi d'une entreprise bien plus considérable que fit un des vaisseaux de la Religion. Il partait tous les ans d'Alexandrie une grande caraque qui portait d'Égypte en Afrique, à Tunis et jusqu'à Constantinople, des soieries, des épiceries et toutes sortes de marchandises, que les sujets du soudan tiraient des Indes par la mer Rouge. Ce vaisseau était d'une grandeur si extraordinaire, qu'on prétend que la cime du grand mât des plus grandes galères n'approchaient pas de la hauteur de la proue de cette énorme machine. A peine six hommes en pouvaient-ils embrasser le mât. Ce

bâtiment avait sept étages, dont deux allaient sous l'eau; outre son fret, les marchands et les matelots nécessaires à sa conduite, il pouvait encore porter mille soldats pour sa défense. C'était comme un château flottant armé de plus de cent pièces de canon. Les Sarrasins appelaient cette caraque la reine de la mer. D'Amboise, ayant appris qu'elle était en mer, ordonna au chevalier de Gastineau, commandeur de Limoges, et qui montait le premier vaisseau de guerre de la Religion, de tâcher de rencontrer la caraque, de la combattre, mais d'employer plus d'adresse que de force pour s'en rendre maître, et surtout sans la brûler ni la couler à fond. Le commandeur rencontra sa proie un peu au delà de l'île de Candie. Les infidèles, pleins de confiance dans leurs forces et de mépris pour le bâtiment chrétien, ne s'écartèrent point de leur route. Cependant le chevalier envoya un de ses officiers sommer le capitaine de la caraque de lui livrer son vaisseau. Cette première ambassade ayant été reçue avec hauteur, de Gastineau envoya une seconde fois son officier, et à la faveur de ces pourparlers il s'avançait toujours, et se trouva insensiblement bord à bord de la caraque; en sorte que les Sarrasins ayant menacé l'envoyé de le jeter à la mer s'il revenait chargé de pareilles propositions, il ne fut pas plutôt rentré dans le vaisseau de la Religion, que le commandeur lâcha une bordée de son canon chargé à cartouches, qui tua le capitaine sarrasin. Les officiers et les marchands qui montaient la caraque, étonnés d'une

salve si meurtrière, et voyant qu'on se disposait à leur lâcher une seconde bordée, calèrent les voiles et offrirent de se rendre.

On ne peut exprimer toutes les richesses qui se trouvèrent dans cette prise, outre de très-grosses sommes d'argent et les pierreries dont les marchands étaient chargés. Le soudan, pour les racheter, ainsi que ses autres sujets, envoya plusieurs balles de poivre, gingembre, cannelle, gérofle, et un grand nombre de riches tapis, des camelots et différentes sortes de marchandises de grand prix. Peu de jours après, les vaisseaux de la Religion prirent encore trois navires des Sarrasins, dont on envoya vendre les marchandises en France; et, du produit de cette vente, les agents de l'Ordre renvoyèrent à Rhodes du canon, des armes et des provisions de guerre.

(1510) Le soudan, irrité de tant de pertes, résolut d'augmenter son armée de mer; c'est pourquoi il envoya vingt-cinq vaisseaux de différentes grandeurs chercher du bois propre à la construction des vaisseaux, que le sultan lui avait permis de couper et de façonner dans le golfe d'Aïazzo. Le grand maître, instruit de l'arrivée de la flotte égyptienne dans le golfe, fit armer une flotte qui alla combattre celle des Égyptiens, et la défit. Les chevaliers prirent dans ce combat onze navires, quatre galères, et coulèrent le reste à fond.

(1511) Ces prises dédommagèrent le trésor des frais d'armement qu'il avait faits. D'ailleurs, à cette

époque, la plupart des chevaliers, par esprit de désappropriation, consacraient au bien commun de la Religion leurs prises et les économies qu'ils pouvaient faire sur leurs commanderies.

(1512) Le grand maître d'Amboise employa aussi tous les biens attachés à sa dignité, soit au soulagement des pauvres, soit aux fortifications de Rhodes. La mort le surprit dans de si louables occupations, âgé de soixante-dix-huit ans. Prince sage, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son Ordre des dépouilles des infidèles, sans s'enrichir lui-même, qui mourut pauvre, et qui n'en laissa point dans ses États.

Guy de Blanchefort, grand-prieur d'Auvergne, fut élu pour lui succéder; mais il mourut en mer comme il se rendait à Rhodes.

(1513) Le conseil choisit pour lui succéder l'amiral Carette, qui convoqua aussitôt un chapitre général dans lequel on s'occupa surtout de régler la défense de l'île, car on s'attendait d'un moment à l'autre à être assiégé par les Turcs.

(1520) Dans ces conjonctures, le grand maître mourut. Frère André d'Amaral, grand-prieur de Castille, réclama avec hauteur cette éminente dignité; mais le plus grand nombre des suffrages se porta sur frère Philippe de Villiers de l'Ile-Adam, grand-prieur de France. On dit que le chancelier d'Amaral, outré de colère de n'avoir pas été élu, conçut contre le grand maître une fureur haineuse qui s'étendit à tout l'Ordre, et que, pour en assurer

la perte, il se mit en rapport avec Soliman, et lui communiqua tous les renseignements qui pouvaient le faire réussir dans une attaque contre l'île.

Cependant le nouveau grand maître s'était embarqué à Marseille, après avoir réuni toutes les ressources qu'il avait pu créer. Son voyage fut signalé par deux événements remarquables. Il montait la grande caraque de l'Ordre, et était suivi par quatre felouques chargées des approvisionnements. Le feu prit à son vaisseau, et fit en quelques instants des progrès inquiétants. Tout l'équipage voulait abandonner la caraque, mais le grand maître défendit, sous peine de vie, que personne sortît du bâtiment; et il dirigea le travail avec tant d'habileté, que le navire fut sauvé par ceux qui voulaient l'abandonner. Plus loin, il fut assailli par une tempête furieuse, et la foudre, étant tombée sur la caraque, pénétra dans la chambre de poupe, tua neuf hommes et brisa l'épée du grand maître sans endommager le fourreau. Sans s'inquiéter de ces événements, que quelques-uns regardaient comme de fâcheux pronostics, le grand maître arriva à Rhodes, où il fut accueilli avec enthousiasme : il semblait que sa présence valût une armée.

Soliman, qui venait de se rendre maître de Belgrade, s'apprêta à diriger toutes ses forces contre Rhodes; il nomma le pacha Mustapha, son favori et son beau-frère, pour général de l'armée de terre; Curtogli pour grand amiral; le pacha Achmet, habile ingénieur, pour conduire les travaux du siége;

et il voulut que Péri, son ancien gouverneur, et qui avait toute sa confiance, servît de conseil à Mustapha, jeune général qui pouvait n'avoir pas autant de prudence et de capacité que de courage et de valeur.

A cette époque, un brigantin de la Religion, commandé par un frère servant, ayant été enlevé par les Turcs, proche de Rhodes, on prit cet acte d'hostilité comme une déclaration de guerre. Le grand maître s'y prépara avec toute l'habileté et les précautions d'un ancien capitaine, qui avait vieilli dans l'exercice des armes. Le chancelier d'Amaral fit tous ses efforts dans le conseil pour entraver les sages mesures du grand maître, mais la prudence et l'activité de ce chef suffisaient à tout.

Le frère servant Antoine Bosio, ayant été envoyé dans l'île de Candie pour recruter des soldats, rendit un grand service à la Religion en ramenant avec lui un gentilhomme bessan, nommé Gabriel Martinengue, excellent ingénieur, qui ne tarda pas à s'associer complétement aux intérêts de l'Ordre en prenant l'habit et en prononçant les vœux de la Religion. Il rendit les plus grands services en perfectionnant les fortifications et en en faisant élever de nouvelles.

Les princes chrétiens, sollicités par le grand maître, lui firent quelques promesses, mais ne lui envoyèrent aucun secours effectif. Cependant l'île ne contenait que six cents chevaliers environ et quatre mille cinq cents soldats. Ce fut avec cette poignée de

gens de guerre que l'Ile-Adam entreprit de défendre la place contre les inondations de ces armées effroyables que Soliman mettait en campagne dans toutes ses entreprises. On forma quelques compagnies de bourgeois de Rhodes, on rappela les corsaires et les armateurs qui couraient la mer sous la bannière de l'Ordre, et on leur confia la garde du port; les paysans, appelés à la ville, étaient destinés à servir de pionniers.

Enfin Soliman envoya sommer les chevaliers de lui remettre l'île de Rhodes : on résolut de ne lui répondre qu'à coups de canon. Le grand maître ordonna qu'on se préparât à l'action par des jeûnes et des prières : il en donnait l'exemple le premier, et quand le soin du gouvernement lui laissait quelques moments libres, il les passait au pied des autels.

La flotte turque ne tarda pas à paraître en vue de Rhodes, et s'arrêta de l'autre côté de l'île, dans une rade de bonne tenue, à six milles de la ville. Quand les Turcs y eurent rassemblé toutes leurs forces, on comptait dans cette flotte jusqu'à quatre cents voiles, et l'armée de terre était composée de cent quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers.

Quand tout fut débarqué, on commença à ouvrir la tranchée hors de la portée du canon; et quand on fut plus près de la ville, les infidèles dressèrent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Il ne paraissait rien dans la plaine qui ne fût foudroyé par le canon, et dans de fréquentes sorties

les chevaliers tuèrent un grand nombre de Turcs, nettoyèrent la tranchée et comblèrent les premiers travaux. L'épée achevait ce que le canon n'avait pu faire; on était tous les jours aux mains, et il ne se fit point de sorties où ce qu'il y avait de Turcs dans la tranchée ne fût taillé en pièces.

Les soldats turcs, accoutumés à tirer des pronostics des premiers combats, n'en auguraient rien d'heureux pour le succès du siége. D'ailleurs, par la sage précaution du grand maître, l'île était comme déserte, sans habitants, sans vivres et sans fourrages; le soldat ne pouvait s'écarter, pour en recouvrer, sans rencontrer des partis sortis des châteaux de l'île; et ces partis, toujours cachés en différentes embuscades, tuaient sans quartier tout ce qui tombait entre leurs mains. Une guerre si pénible et si meurtrière excitait le dégoût et même les murmures de l'officier comme du soldat.

Le pacha Péri, que Soliman avait chargé en particulier de l'instruire exactement de tout ce qui se passerait dans ce siége, crut être obligé de lui donner avis du découragement de son armée, et il lui marquait par sa lettre qu'il n'y avait que sa présence qui pût dissiper les semences de rébellion et ranimer le courage de ses soldats. Ce prince résolut donc de se mettre à la tête de son armée, et il partit pour la Lycie avec un corps de quinze mille hommes.

Pendant que Soliman était en chemin, une simple femme turque, et esclave d'un bourgeois de

Rhodes, forma seule une entreprise dont cent mille Turcs ne pouvaient venir à bout. Elle résolut de mettre le feu aux principaux endroits de la ville; mais parce qu'elle ne pouvait pas exécuter seule ce projet, elle le communiqua à d'autres esclaves de son pays et de sa religion. Ses mesures étaient si bien prises, que Rhodes aurait succombé sous l'entreprise de cette femme; mais heureusement le secret de la conjuration échappa à quelqu'un des esclaves; ils furent aussitôt arrêtés, et tous, à la question, avouèrent leur conjuration; il n'y eut que la femme qui, sans rien confesser, souffrit la plus violente torture; ses juges la firent pendre. On écartela tous les autres conjurés, et leurs membres furent attachés à différents endroits de la ville pour intimider les autres esclaves et tous ceux qui pourraient être tentés de former une pareille entreprise.

Cependant le sultan, après avoir traversé la Carie et la Lycie, se rendit dans l'île de Rhodes et dans son camp, où il fut reçu au bruit de l'artillerie, des tambours, des trompettes et des autres instruments militaires.

Les discours de ce prince, mêlés à propos de sévérité et de clémence, rendirent aux troupes leur première audace et leur ancienne valeur.

Les soldats et les pionniers poussèrent la tranchée sans relâche; on y travaillait le jour comme la nuit. Ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contre-escarpe, et, pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent par dehors de poutres et de ma-

driers bien liés ensemble; on augmenta ensuite les batteries, d'où, pendant plusieurs jours, on tira continuellement contre la ville. Les Turcs se flattaient d'en ruiner dans peu les fortifications; mais ils furent avertis par un médecin juif qui leur servait d'espion dans la ville, que les murailles étaient à peine effleurées; il leur donna aussi d'autres avis dont ils profitèrent pour changer leurs batteries de place et pour abattre le clocher Saint-Jean, du haut duquel les chevaliers distinguaient tout ce qui se passait dans le camp des musulmans.

Ces barbares, trouvant Rhodes couverte et enterrée, pour ainsi dire, sous ses fortifications, résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, et qui commandassent la ville et ses boulevards. Les soldats et les pionniers, par ordre du général, apportèrent pendant plusieurs jours des terres et des pierres qu'ils plaçaient entre les postes d'Espagne et d'Auvergne, vis-à-vis du bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étaient vus à découvert par le canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodigieux de soldats et de pionniers turcs qui périrent dans ce travail; mais Mustapha, pour l'avancer, ne se faisait pas grand scrupule de prodiguer la vie de ces misérables, et l'on vit à la fin paraître comme deux collines plus hautes de dix à douze pieds que la muraille, et qui la commandaient absolument. Le général et les autres pachas partagèrent ensuite les attaques.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué; les Turcs dressèrent plusieurs batteries contre la muraille. On ne croyait pas qu'étant sans terre-plein elle pût résister longtemps à la violence du canon; mais le grand maître s'y transporta aussitôt et la fit appuyer en dedans par de la terre, des poutres, des fascines; et comme l'artillerie qui était placée sur la porte de son palais, dans un lieu élevé, voyait à découvert les batteries des infidèles, les canonniers chrétiens les ruinèrent et mirent en pièces leurs gabions et leurs mantelets ou parapets.

Le pacha, rebuté du peu d'effet de ses batteries, les transporta contre la tour de Saint-Nicolas. Il battit la tour avec douze gros canons de fonte; mais il eut le chagrin de voir son canon démonté et ses batteries ruinées par celles de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers chrétiens, il résolut de ne tirer que de nuit, et pendant le jour il enterrait son canon et ses gabions dans le sable; on les remettait sur la plate-forme sitôt que la nuit était venue : plus de cinq cents coups de canon portèrent contre l'endroit de la muraille qui regardait l'occident, et la firent crouler dans le fossé.

Le pacha s'applaudissait de l'effet de cette batterie nocturne; mais il fut bien étonné de voir paraître derrière les ruines une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, et bordée d'artillerie, qui en défendait les approches; il fallait se résoudre à

recommencer tout de nouveau à battre cette seconde muraille.

Soliman, en ayant été averti, l'envoya reconnaître; on lui apprit que cette tour était l'endroit de la place le plus fort. Cette considération détermina ce prince à transporter ailleurs ses batteries; Mustapha, par son ordre, s'attacha aux principaux bastions de la place; une prodigieuse artillerie les battit jour et nuit pendant un mois entier. Les Turcs battaient en même temps tous les bastions; celui d'Angleterre fut le plus endommagé; le grand maître y accourut. Ayant reconnu que les Turcs s'opiniâtraient à cette attaque, il se logea au pied de la muraille, et, dans la crainte d'un assaut, il fit entrer cinquante chevaliers de renfort dans ce bastion.

Les Turcs tiraient continuellement, et ils avaient un si grand nombre de canons et tant de poudre, qu'ils rasaient souvent en une heure les ouvrages que les chrétiens avaient eu bien de la peine à rétablir en plusieurs jours. Les chevaliers commençaient déjà à manquer de poudre; d'Amaral était un des commissaires nommés avant le siége pour visiter les magasins; on prétend que, pour favoriser les Turcs et mettre les chevaliers hors d'état de pouvoir longtemps continuer leur défense, il avait déclaré au conseil qu'il s'était trouvé dans la place plus de poudre qu'il n'en faudrait pour soutenir le siége pendant un an entier. On ne fut pas longtemps sans s'apercevoir du contraire; ce

qu'on avait de poudre était diminué si considérablement, qu'on en aurait bientôt manqué absolument; mais le grand maître, qui avait fait provision de salpêtre, donna tous les chevaux de son écurie pour le broyer par le moyen des moulins qui étaient dans la place; le bailli de Monosque et le chevalier Parisot furent chargés de la conduite de cet ouvrage. Cependant, comme on n'avait pas autant de salpêtre qu'on en aurait eu besoin, les officiers d'artillerie furent obligés de tirer moins souvent, de ménager la poudre, et de la réserver pour les assauts qu'on prévoyait que les Turcs donneraient à la place quand les brèches auraient été élargies.

La guerre, jusque alors, ne s'était faite entre les assiégeants et les assiégés qu'à coups de feu. Les retirades et les retranchements tenaient lieu des murailles abattues; on ne pouvait emporter ces nouveaux ouvrages que par un assaut, et, pour y monter, il fallait tenter la descente du fossé, ou le combler. Soliman, qui avait un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différents détachements pour jeter de la terre et des pierres dans le fossé; mais les chevaliers, à la faveur des casemates, enlevaient la nuit les décombres qu'on y avait jetés le jour; les autres pionniers étaient employés à creuser des mines dans cinq endroits différents, dont chacun conduisait son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance de Martinengue, auquel on est redevable de

l'invention de découvrir avec des peaux tendues et des tambours en quel endroit se faisait le travail.

Les Turcs avaient travaillé avec tant d'adresse, que les différents rameaux de ces mines allaient de l'un à l'autre, et tous, pour faire plus d'effet, aboutissaient au même endroit. Martinengue en reconnut une au milieu du fossé de Provence. De la Fontaine, ingénieur, la fit ouvrir aussitôt, en chassa les mineurs à coups de grenades, et y jeta des barils de poudre qui brûlèrent et étouffèrent les Turcs qui étaient dans ces conduits souterrains. Mais, quelques soins qu'il prît, il ne put éviter que les infidèles ne fissent jouer deux mines l'une après l'autre sous le bastion d'Angleterre, dont l'effet fut si violent, qu'elles renversèrent plus de six toises de la muraille, dont les ruines comblèrent le fossé.

La brèche se trouva si large, et la montée si facile, que plusieurs bataillons des infidèles qui attendaient le succès de la mine se présentèrent aussitôt à l'assaut avec de grands cris et le sabre à la main. Ils gagnèrent d'abord le haut du bastion, y plantèrent sept enseignes, et s'en seraient rendus maîtres s'ils n'avaient rencontré derrière une traverse qui les arrêta. Les chevaliers, revenus de l'étourdissement qu'avait causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion et chargèrent les Turcs à coups de mousquets, de grenades et de pierres. Le grand maître, dans le moment que la mine joua, était dans une église voisine, où il implorait du Ciel, au pied des autels, le secours que les princes de la terre

lui refusaient. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avait fait la mine serait suivi d'un assaut ; il se leva aussitôt, et dans le moment que les prêtres de cette église, pour commencer l'office, entonnaient cette prière préliminaire, *Deus, in adjutorium meum intende,* Seigneur, venez à mon secours : « J'accepte l'augure ! » s'écria le pieux grand maître. Et se tournant vers quelques anciens chevaliers qui l'avaient accompagné : « Allons, nos frères, leur dit-il, changer le sacrifice de nos louanges dans celui de nos vies, et mourons, s'il le faut, pour la défense de notre sainte loi. »

Il s'avance aussitôt la pique à la main, monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse et tue tout ce qui ose lui résister ; il arrache les enseignes ennemies, et regagne impétueusement le bastion. Le général Mustapha, qui, de la tranchée, vit la consternation et la fuite de ses soldats, en sort le sabre à la main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre, et fait voir aux autres qu'ils trouveraient encore moins de sûreté auprès de leur général que sur la brèche. Il s'y avance lui-même avec audace ; la honte et ses reproches ramènent à sa suite les fuyards, le combat se renouvelle ; la mêlée devient sanglante ; le fer et le feu sont également employés de part et d'autre ; on se tue de loin et de près à coups de mousquet ou d'épée ; on en vient à se prendre corps à corps, et le plus fort ou le plus adroit tue son ennemi à coups de poignard. Les Turcs, en butte aux arquebusades, aux pierres,

aux grenades et aux pots de feu, abandonnent enfin la brèche et tournent le dos · en vain leur général tâche, par menaces et par promesses, de les rappeler; tous s'écartent, tous fuient. Mais ils trouvèrent, en fuyant, la mort qu'ils appréhendaient de rencontrer dans le combat; et de différents endroits de la place on fit un feu si continuel d'artillerie sur le pied de la brèche, qu'on prétend que dans cette dernière occasion ils perdirent trois mille hommes et trois sangiacs ou gouverneurs de place.

Il ne se passait presque point de jour qui ne fût signalé par quelque nouvelle attaque. Chaque officier général, pour plaire au grand-seigneur, tâchait, aux dépens de la vie des soldats, d'avancer les travaux dont il s'était chargé. Le pacha Péri, ancien capitaine, malgré son âge avancé, se distinguait par des entreprises continuelles: il s'était attaché au bastion d'Italie, et ne laissait en repos les assiégés ni jour ni nuit. Dans l'espérance d'emporter cet ouvrage, il fit cacher derrière un cavalier qu'on avait élevé sur les bords du fossé, un gros corps d'infanterie; et le 13 septembre, à la pointe du jour, et lorsque les assiégés, épuisés par la fatigue et par des veilles continuelles, s'étaient laissés surprendre au sommeil, il fit monter à l'assaut ses troupes, qui coupèrent d'abord la gorge aux sentinelles, passèrent la brèche, et étaient près d'emporter les retranchements, lorsque les Italiens, honteux de voir les ennemis si près d'eux, se poussèrent avec fureur contre ces infidèles, qui ne se

défendaient pas avec moins de courage et de résolution.

Le combat se maintint longtemps par la valeur des uns et des autres. Le grand maître, que sa valeur et son amour pour son Ordre rendaient présent à toutes les attaques, accourut au secours avec une troupe particulière de chevaliers attachés à sa personne.

Péri, jugeant bien qu'il s'opiniâtrerait en vain à une attaque défendue par le grand maître, se contenta d'entretenir le combat; et ayant tiré ce corps d'infanterie derrière le cavalier dont ils étaient couverts, il se mit à leur tête, et alla attaquer un ouvrage construit du temps du grand maître Carette, et qu'il prétendait surprendre. Ses troupes se présentèrent à l'assaut avec beaucoup de résolution; mais elles n'en trouvèrent pas moins dans le chevalier d'Andelot, qui défendait cet ouvrage. Les citoyens et les habitants accoururent à son secours; les Turcs se virent bientôt accablés de grenades, de pierres, de bitume et d'huile bouillante : l'artillerie qui était sur les flancs des bastions voisins, enfilant les fossés, fit un carnage horrible de ces infidèles. Péri, après avoir perdu beaucoup de monde dans ces deux attaques, se vit forcé malgré lui de faire sonner la retraite.

Le 17 septembre, Mustapha et Achmet, s'étant concertés, donnèrent encore un assaut furieux au bastion d'Angleterre, et le visir tua de sa main plusieurs chevaliers; mais les infidèles furent en-

core repoussés, après avoir fait éprouver des pertes sensibles à la Religion.

Ce fut en ce temps-là qu'on découvrit la trahison du médecin juif qui, par ordre de Selim, s'était autrefois établi dans Rhodes, où il servait d'espion aux Turcs : on le surprit jetant dans leur camp une lettre attachée à une flèche. Ses juges le condamnèrent à être écartelé.

Cependant Soliman, irrité du peu de progrès que faisaient ses armes, tint un grand conseil de guerre, où il appela ses principaux capitaines. Mustapha, qui, pour complaire à son maître avant le siége, en avait représenté l'entreprise comme très-facile, redoutant alors sa colère et son ressentiment, proposa de donner un assaut général, et d'attaquer la ville en même temps par quatre endroits différents.

Le grand-seigneur approuva cet avis : l'assaut général fut indiqué pour le 24 septembre, et Soliman, pour inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats, fit publier qu'il leur accordait le pillage de Rhodes, s'ils pouvaient l'emporter l'épée à la main.

Les Turcs, dès la pointe du jour, redoublèrent leurs batteries, surtout contre les postes qu'ils voulaient attaquer, non-seulement pour élargir les brèches, mais encore afin d'être moins vus en marchant à la faveur de la fumée de l'artillerie. Ils montèrent fièrement à l'assaut en quatre endroits différents; on n'avait point vu depuis le commencement du siége tant de résolution, surtout parmi les janissaires, qui combattaient à la vue du jeune sultan.

Le canon de la place commence à tonner : on en vient aux coups de mousquets, d'arbalètes et de flèches. Les chevaliers montrent de tous côtés leur intrépidité ; les soldats, leur obéissance et leur courage : les uns brûlent les assaillants avec des huiles bouillantes et des feux d'artifice, d'autres roulent sur eux de gros quartiers de pierre, ou les percent à coups d'esponton. Ce fut au bastion d'Angleterre qu'il y eut plus de sang répandu : c'était le plus faible de la place, le plus vivement attaqué, et aussi le mieux défendu. Le grand maître y accourt : d'un côté, sa présence inspire une nouvelle ardeur aux chevaliers ; de l'autre, l'espérance du butin encourage le soldat turc. Les chevaliers précipitent les Turcs du haut de la brèche dans le fossé ; on renverse les échelles ; et le canon de la place fait un carnage si terrible, que les Turcs plient, reculent et sont près d'abandonner l'assaut. Mais le lieutenant du général, qui commandait à cette attaque, officier révéré des soldats pour sa rare valeur, les ramène au combat : il monte le premier sur la brèche, y plante une enseigne. Heureusement pour les assiégés, un coup de canon parti du poste d'Espagne le renverse dans le fossé ; sa mort devait naturellement refroidir l'ardeur de ses soldats. Le désir de la venger fit naître en ce moment un sentiment contraire et une espèce de rage et de fureur dans leurs cœurs : ils se précipitent dans le péril, contents de périr pourvu qu'ils puissent tuer un chrétien. Mais toute leur impétuosité ne put faire

reculer d'un pas les chevaliers. Les prêtres, les religieux, les vieillards et jusqu'aux enfants, tous veulent avoir leur part du péril, et repoussent les ennemis avec des pierres, du soufre et de l'huile bouillante.

Des femmes ne le cédèrent pas en assiduité aux pionniers ni en courage aux soldats : plusieurs perdirent la vie en défendant leurs maris et leurs enfants.

On ne se battait pas avec moins de fureur et d'opiniâtreté aux autres attaques. Le plus grand péril fut au poste d'Espagne ; l'aga des janissaires, qui commandait de ce côté-là, marcha à l'assaut à la tête de ses soldats ; l'artillerie de la place en tua un grand nombre avant qu'ils fussent parvenus au pied de la brèche. Ceux des Turcs qui peuvent traverser le fossé vont saper le mur, et demeurent souvent ensevelis sous ses ruines ; d'autres plantent des échelles ; quelques-uns entassent les corps morts de leurs compagnons, gagnent le haut de la muraille malgré toute la résistance des assiégés, et pénètrent jusqu'aux retranchements, où l'on prétend qu'ils plantèrent jusqu'à trente enseignes.

Le grand maître, averti de cette surprise, y accourt aussitôt, fait pointer l'artillerie du bastion d'Auvergne contre l'ouverture que le canon ennemi avait fait à celui d'Espagne, empêche les Turcs d'en approcher, et d'une autre batterie qui voyait le bastion, il fait tirer sur ceux qui s'en étaient emparés et qui tâchaient de s'y loger. D'un autre côté,

le commandeur de Bourbon, par son ordre, suivi d'une troupe de braves soldats, entre par la casemate dans le bastion, monte jusque sur le haut et sur la plate-forme l'épée à la main pour en chasser les infidèles; il en trouve une partie de tués par le canon, il taille en pièces le reste, relève les enseignes de l'Ordre, abat celles des Turcs, et tourne l'artillerie de ce bastion contre ceux qui montaient à une brèche faite à l'endroit de la muraille qu'on appelait le poste d'Espagne. Le grand maître, craignant que ses soldats, épuisés par une si longue résistance, ne fussent accablés par la multitude des ennemis, tira de la tour de Saint-Nicolas deux cents hommes commandés par des chevaliers. Ces gens, frais et reposés, firent changer la face du combat; les janissaires commencèrent à reculer, et se voyant pressés par ces braves soldats, ils abandonnent la brèche et tâchent de regagner leurs tranchées. Soliman, pour couvrir la honte de cette fuite et pour sauver l'honneur de ses troupes, fait sonner la retraite, après avoir laissé sur la brèche ou au pied des murailles plus de quinze mille hommes et plusieurs capitaines de grande réputation qui périrent dans ces différents assauts.

Les Rhodiens, à proportion, ne firent pas une perte moins considérable; il y eut peu de chevaliers qui revinssent de ce combat sans blessure, et à peine en resta-t-il assez de sains pour continuer le service.

Le sultan, devenu furieux par le mauvais succès de cette entreprise, s'en prit à Mustapha, son général, qui, par complaisance pour son maître, l'avait conseillée, et il commanda qu'il fût tué à coups de flèches. L'armée était rangée en bataille pour être témoin de la mort de son général, et ce malheureux était déjà attaché au funeste poteau, lorsque le pacha Péri, persuadé que Soliman, après être revenu de sa colère, ne serait pas fâché qu'on eût épargné cette tache à sa gloire, alla se jeter à ses pieds et lui demanda la grâce de Mustapha; mais il apprit par sa propre expérience que les lions ne s'apprivoisent point : Soliman, encore dans les premiers transports de sa colère, jaloux de son autorité et irrité qu'il y eût dans son empire un homme assez hardi pour surseoir à l'exécution de ses ordres, le condamna sur-le-champ à la même peine. Les autres pachas, consternés, pour le fléchir, se prosternèrent tous à ses pieds; le sultan, revenu de son emportement, se laissa toucher à leurs larmes; il accorda la grâce de Mustapha et de Péri; mais il ne voulut plus voir Mustapha et l'éloigna depuis, sous prétexte d'un autre emploi.

Ce prince, désespérant d'emporter cette place, paraissait déterminé à lever le siége, et l'on prétend que des compagnies entières et les gros bagages commençaient à filer vers la mer pour se rembarquer; mais un soldat albanais sorti de la ville se rendit au camp des Turcs, et les assura que la plupart des chevaliers avaient été tués ou

blessés au dernier assaut, et que ce qui en restait n'était pas capable d'en soutenir un autre. On prétend que le rapport de ce déserteur fut confirmé par une lettre d'Amaral, qui marquait au grand-seigneur que les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité.

Ces différents avis le déterminèrent à continuer le siége ; et pour faire voir à ses troupes et aux assiégés qu'il était résolu de passer l'hiver devant la place, on commença, par son ordre, à bâtir sur le mont Philerme une maison destinée à lui servir de logement ; il donna en même temps le commandement de l'armée au pacha Achmet, habile ingénieur, et qui changea de méthode dans la conduite de ce siége. Il résolut de ménager le sang des soldats, et avant de les ramener à l'assaut, de le préparer par un nouveau feu, surtout par la sape et la mine, et par d'autres ouvrages souterrains, en quoi il excellait.

Ce nouveau général s'attacha d'abord au bastion d'Espagne, dont le fossé était plus étroit et moins profond ; et afin d'en faciliter la descente, son artillerie, pendant plusieurs jours, battit cet ouvrage avec tant de fureur, qu'elle en ruina toutes les défenses. Le général infidèle résolut de pousser la tranchée jusqu'à cet ouvrage, qui couvrait le pied de la muraille ; mais cette tranchée, étant vue du poste d'Auvergne, fut foudroyée par le canon des chevaliers. Le général turc, pour en empêcher l'effet, fit dresser le long de la courtine

une galerie avec des planches couvertes de peaux de bœufs nouvellement écorchés, et sur lesquelles le feu n'avait point de prise. A la faveur de ce nouvel ouvrage il fit saper la muraille, pendant que d'autres compagnies de pionniers et de mineurs travaillaient continuellement à pénétrer sous les bastions de la place, et à y établir des chambres et des fourneaux.

La sape ayant fait tomber plusieurs toises de murailles du poste d'Espagne, les barbares se présentèrent pour monter à l'assaut; mais, ayant pénétré jusqu'à la brèche, ils se virent arrêtés par de nouveaux retranchements bordés d'artillerie, et dont le feu continuel, après leur avoir tué un grand nombre de leurs plus braves officiers et une foule prodigieuse de soldats, contraignit les autres de se jeter dans leurs tranchées.

Malheureusement, un coup parti de la tranchée et tiré au hasard frappa Martinengue dans l'œil, dans le moment qu'à la faveur d'une canonnière il examinait les travaux des ennemis : il tomba de ce coup, et on le crut blessé à la mort.

Le grand maître, ayant appris sa blessure, accourut aussitôt en cet endroit, et le fit porter dans son palais : par ses soins, et selon les vœux des chevaliers et de tout le peuple, il guérit depuis de sa blessure. Le grand maître en son absence prit sa place, et se chargea de la défense du bastion d'Espagne.

A l'exemple d'un grand maître qui se ménageait si

peu, ce qui restait de chevaliers dans les principaux postes de la place prodiguaient tous les jours leur vie à la défense des brèches et des retranchements; et souvent dans des combats souterrains, quand il s'agissait de rencontrer les mineurs et d'éventer les mines, il ne se passait point de jour qu'on n'en vînt aux mains en différents endroits.

Mais si la Religion, dans la personne des chevaliers, avait de si braves défenseurs, elle nourrissait aussi dans son sein, et même parmi ses principaux chefs, un traître qui n'oubliait rien pour avancer la perte de Rhodes et la ruine de tout l'Ordre. On voit bien que je veux parler du chancelier d'Amaral : on avait vu souvent un de ses valets de confiance se rendre avec un arc à des heures indues au poste d'Auvergne, d'où il jetait dans le camp ennemi une lettre attachée à une flèche. Cet homme, soumis à la question, avoua que son maître avertissait ainsi les infidèles des endroits faibles de la place. Le chancelier arrêté nia les faits qui lui étaient reprochés avec une fermeté qui ne devrait appartenir qu'à la vérité; il soutint même la question sans cesser de protester de son innocence; mais ses juges, convaincus de son crime, condamnèrent le maître et le valet à la mort. Le valet fut pendu; d'Amaral, après avoir été dégradé solennellement, eut la tête tranchée; et les corps des deux complices, mis en quartiers, furent exposés à la vue des Turcs sur l'un des principaux bastions de la place.

Cependant les Turcs redoublèrent leurs efforts.

Achmet dressa une batterie de dix-sept canons contre le bastion d'Italie, dont il acheva de ruiner toutes les fortifications. Il poussa ensuite la tranchée jusqu'au pied de la muraille. Ses pionniers percèrent ensuite la muraille et pénétrèrent jusque sous les retranchements, d'où ils tiraient la terre qui les soutenait, et qu'ils firent crouler; en sorte que les chevaliers se virent contraints de se retirer plus avant dans la place; et le grand maître, voyant les infidèles maîtres de la meilleure partie du terre-plein de ce bastion, fut réduit à faire abattre l'église de Saint-Pantaléon et la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire, pour empêcher les Turcs de s'y loger; puis il se servit des matériaux de ces deux églises pour construire de nouvelles barricades et des retranchements qui empêchassent l'ennemi de pénétrer plus avant dans la place.

Les Turcs ne laissèrent pas plus en repos les chevaliers qui défendaient les postes d'Italie et d'Espagne; les uns et les autres, enterrés dans des ouvrages souterrains, n'étaient plus séparés que par des planches et des madriers.

Le 30 novembre, les Turcs revinrent dès la pointe du jour à l'assaut, pendant que le pacha Péri attaquait de nouveau le terre-plein d'Italie. Mais le principal effort des infidèles se fit contre le bastion d'Espagne; les Turcs en grand nombre, et soutenus des meilleures troupes de leur armée, s'avancèrent fièrement jusqu'à la brèche, malgré tout le feu de l'artillerie et de la mousqueterie des assiégés; leur

grand nombre l'emporta sur tout le courage des Rhodiens, et ils pénétrèrent jusqu'aux retranchements que le bailli de Martinengue y avait faits avant sa blessure. Mais au son des cloches, qui annonçait le péril où se trouvait la ville, le grand maître, le prieur de Saint-Gilles, le bailli de Martinengue, qui n'était pas encore bien guéri de sa blessure, accoururent de différents endroits avec la plupart des chevaliers et des habitants ; chacun ne prenant plus d'ordre que de son courage, et peut-être de son désespoir, et tous, sans ménager leur vie, se poussèrent avec une espèce de fureur contre les Turcs. Ces infidèles ne faisaient pas paraître moins de courage ; on se battait corps à corps avec un avantage égal, et sans qu'on pût prévoir quel serait le succès de ce terrible combat. Heureusement pour Rhodes, il survint une pluie extraordinaire ; il tomba du ciel des torrents d'eau qui entraînèrent la terre qui servait d'épaulement à la tranchée des infidèles. L'artillerie du poste d'Auvergne, les voyant alors à découvert, en tua un grand nombre. D'autres batteries qu'on avait placées sur les moulins du Cosquin, et la mousqueterie des chevaliers tirant continuellement sur la brèche et sur les ennemis qui s'y étaient logés, en firent un si horrible carnage, que ceux qui purent échapper à la fureur du canon, malgré toutes les menaces de leurs officiers, regagnèrent avec précipitation leur tranchée et leur camp.

Soliman ne put voir revenir ses troupes en désordre et fuyant, sans entrer en fureur : il y avait

près de six mois qu'il était avec deux cent mille hommes devant cette place sans l'avoir pu emporter : le chagrin qu'il en eut, et la crainte que les princes chrétiens ne s'unissent à la fin pour lui faire lever le siége, le tinrent renfermé plusieurs jours dans sa tente, sans se laisser voir à ses capitaines. Personne n'osait se présenter devant lui ; il n'y eut que le pacha Péri, son ancien gouverneur, lequel avait ses entrées privilégiées, qui hasardât de l'aborder.

Cet adroit ministre fit jeter dans la place plusieurs lettres au nom du grand-seigneur, dans lesquelles il exhortait les habitants à se soumettre à son empire ; et il les menaçait en même temps des plus cruels supplices, eux, leurs femmes et leurs enfants, s'ils étaient emportés d'assaut.

En même temps le grand-seigneur envoya plusieurs parlementaires qui représentaient que rien ne pouvait maintenant empêcher Rhodes d'être accablée par la puissance formidable de Soliman, et qui engageaient les chevaliers à prévenir les suites déplorables d'une ville emportée l'épée à la main. Le grand maître refusa de les entendre; mais les habitants ne restaient pas insensibles à tous ces discours, et ils chargèrent le métropolitain de représenter au grand maître les remontrances et les prières de son peuple.

Villiers de l'Ile-Adam rejeta ces ouvertures avec fierté ; cependant, craignant que le désespoir ne fît naître une funeste division dans la place, il consulta

le conseil. Il s'adressa particulièrement au grand prieur de Saint-Gilles et au bailli de Martinengue. Ces deux grands hommes déclarèrent qu'ils croyaient être obligés en conscience et sur leur honneur de représenter à l'assemblée que la place n'était plus tenable.

Tout le conseil, sur le rapport de deux capitaines si braves et si entendus dans le métier des armes, opina à traiter avec Soliman. Le grand maître seul fut d'un avis contraire ; il céda enfin aux considérations que l'on exposa, et qui tenaient au salut des habitants et à la conservation des églises et des reliques. On résolut donc d'entrer en négociation à la première ouverture de paix que ferait le sultan.

L'occasion ne tarda pas à se présenter ; on convint des otages de part et d'autre, et pendant les pourparlers Achmet avoua que le sultan son maître avait perdu à ce siége quarante-quatre mille hommes qui avaient péri par les armes des chevaliers, sans compter un nombre presque aussi considérable qui étaient morts de maladie et de froid depuis le commencement de l'hiver. Les chevaliers demandèrent une trêve de trois jours, mais le sultan la refusa ; et, pour déterminer le grand maître, il donna l'ordre de recommencer le feu ; cependant il garda l'un des envoyés pour reprendre la négociation si les armes n'avaient un prompt et heureux succès.

Quoique toutes les fortifications de Rhodes fussent ruinées, et que la ville ne fût, pour ainsi dire,

qu'un monceau de pierres et de terre, les chevaliers s'étaient toujours maintenus dans la barbacane du bastion d'Espagne, où le grand maître s'était logé pour le mieux défendre; les Turcs l'attaquèrent le 17 du mois de décembre; et ils s'y présentèrent en si grand nombre, que les chevaliers, accablés par leur multitude, se virent réduits à abandonner cet ouvrage, et se jetèrent dans la ville pour la défendre jusqu'à l'extrémité et s'ensevelir sous ses ruines.

Les bourgeois, épouvantés du péril prochain, abandonnaient leurs postes et se retiraient les uns après les autres : il fallut que le grand maître et les chevaliers fissent seuls les gardes ordinaires, et si ces généreux soldats de Jésus-Christ ne s'étaient tenus sur les brèches, la ville aurait été surprise et emportée d'assaut. Enfin tous les habitants vinrent en corps conjurer le grand maître de reprendre la négociation, et ils le supplièrent seulement de trouver bon qu'ils pussent envoyer au camp, avec ses ambassadeurs, deux députés pour conserver leurs intérêts dans la capitulation : le grand maître y consentit; la bourgeoisie nomma Pierre Singlifico et Nicolas Vergati; et le chevalier de Grolée, qui avait renoué la négociation avec le général Achmet, les conduisit au camp. Après qu'ils eurent salué le grand-seigneur, ils travaillèrent avec Achmet à dresser la capitulation, dont les principaux articles contenaient : que les églises ne seraient point profanées, et qu'on n'obligerait point les habitants de livrer leurs enfants pour en faire des ja-

nissaires; que l'exercice de la religion chrétienne serait libre; que le peuple serait exempt d'impositions pendant cinq ans; que tous ceux qui voudraient sortir de l'île en auraient la permission; que si le grand maître et les chevaliers n'avaient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'en Candie, il leur en serait fourni par les Turcs; qu'ils auraient le temps et l'espace de douze jours, à compter de celui de la signature du traité, pour embarquer leurs effets; qu'ils pourraient emporter les reliques des saints, les vases sacrés de l'église de Saint-Jean, les ornements, leurs meubles et leurs titres, et tout le canon dont ils avaient coutume de se servir pour armer leurs galères; que tous les forts de l'île de Rhodes et des autres îles qui appartenaient à la Religion, et le château de Saint-Pierre, seraient remis aux Turcs; que, pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée ottomane s'éloignerait de quelques milles; que, pendant son éloignement, le sultan enverrait quatre mille janissaires commandés par leur aga pour prendre possession de la place, et que le grand maître, pour sûreté de sa parole, donnerait en otage vingt-cinq chevaliers, entre lesquels il y aurait deux grands-croix avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville. Ce traité ayant été signé par l'ambassadeur et les députés d'une part, et par le général Achmet, au nom du sultan, et ratifié par le grand maître et les seigneurs du conseil, les otages dont on était convenu se rendirent au camp, et l'aga des janissaires entra

en même temps dans la ville avec une compagnie de ses soldats, et en prit possession.

Pendant que de part et d'autre on travaillait à l'exécution du traité, on aperçut en mer une flotte nombreuse qui, à voiles déployées et avec un vent favorable, tenait la route de l'île. Les Turcs, toujours inquiets sur le secours que les chevaliers attendaient depuis si longtemps, ne doutèrent plus que ce ne fussent des vaisseaux des princes d'Occident qui s'avançaient pour faire lever le siége. On courut aux armes de tous les côtés. Soliman et ses généraux n'étaient pas sans de vives inquiétudes; mais la flotte approchant de l'île, on reconnut des croissants aux pavillons; et après que la flotte eut débarqué les troupes dont elle était chargée, on apprit qu'elle venait des frontières de la Perse, et que Soliman, voyant ses soldats rebutés de tant d'attaques inutiles, et dans l'espérance que de nouveaux soldats se porteraient avec plus d'ardeur dans les assauts, avait commandé au pacha Ferrat de les amener avec le plus de diligence qu'il pourrait. Il est à présumer que si ces nouvelles troupes avaient débarqué plus tôt, les chevaliers n'auraient pas eu une composition si honorable du sultan. Mais comme on avait commencé à exécuter la capitulation, Soliman ne voulut point se prévaloir de ce secours ni manquer à sa parole.

Le grand-seigneur désira voir le grand maître de l'Ile-Adam; et ce prince, ne voulant pas par sa résistance attirer de nouveaux malheurs sur les Rho-

diens, consentit à se rendre auprès de son vainqueur. Soliman se montra frappé de la fermeté du grand maître; il lui fit les offres les plus magnifiques s'il voulait s'attacher à sa fortune et changer de religion. Quelques jours après il alla le visiter dans le palais de la grande maîtrise.

L'Ile-Adam ayant appris que le sultan allait quitter Rhodes, s'empressa de faire embarquer les chevaliers et les habitants qui voulaient le suivre. Rien de plus triste que ce funeste embarquement, qui se fit de nuit, avec une précipitation et un désordre qu'il est difficile d'exprimer.

Le grand maître, après avoir pris congé du grand-seigneur, monta le dernier sur son vaisseau. Le premier jour de janvier, toute la flotte, à son exemple, appareilla; et le peu de chevaliers qui restaient d'un siége si long et si meurtrier se virent réduits à la triste nécessité d'abandonner l'île de Rhodes, avec les places et les autres îles qui dépendaient de la Religion, et où tout l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem régnait avec tant de gloire depuis près de deux cent vingt ans.

LIVRE VIII

Les débris de l'Ordre se rendent dans l'île de Candie, puis en Italie. — Accueil fait au grand maître à Rome. — Le siége de l'Ordre est transféré à Malte. — Tentative sur Modon. — Mort de Villiers de l'Ile-Adam. — Prise de Tunis. — Chasse-Diables attaque Tripoli. — Expédition de Charles-Quint contre Alger.

Pendant que l'heureux Soliman triomphait de la disgrâce des chevaliers de Rhodes, et que ce prince, qui ne comptait pour rien la perte de ses soldats, s'applaudissait d'une conquête si glorieuse, le grand maître, avant de sortir du port de Rhodes, et en exécution du traité qu'il venait de faire avec le sultan, dépêcha des brigantins, des felouques et des vaisseaux de transport au commandeur d'Airasque, gouverneur du château de Saint-Pierre, et à Perrin du Pont, bailli de Lango, avec ordre d'abandonner les places où ils commandaient, d'embarquer incessamment tous les chevaliers qui étaient dans leurs gouvernements, et les habitants sujets de la Religion qui la voudraient suivre, et de se rendre en diligence dans l'île de Candie, où il faisait dessein de s'arrêter quelque temps pour les attendre, et pour recueillir ceux des habitants de l'île de Rhodes qui, par la précipitation de son départ, n'auraient pu s'embarquer en même

temps que lui. Ce prince, accompagné de tous ses chevaliers et suivi d'un grand nombre de familles rhodiennes, mit ensuite à la voile. Sa flotte était composée de cinquante vaisseaux, soit galères, galiotes, brigantins et felouques de différentes grandeurs. Il montait la grande caraque, où il avait fait entrer les principaux commandeurs, et surtout les chevaliers malades et les blessés; et l'on peut dire que ce grand vaisseau, en les portant, portait toute la fortune de l'Ordre.

Cette petite flotte fut surprise par une tempête qui la dispersa dans toutes les îles de l'Archipel. Le grand maître s'arrêta dans la ville de Sétia, où il fut rallié par les autres bâtiments, par le commandeur d'Airasque et par le bailli de Lango. L'Ile-Adam fit débarquer tout le peuple qui avait suivi les chevaliers pour se soustraire à la domination des Turcs; il s'y trouva près de cinq mille personnes, la plupart malades et dénuées de tout. Le grand maître leur procura à ses frais les objets les plus nécessaires.

Le métropolitain latin de Rhodes arriva bientôt avec son clergé, que Soliman avait chassé de l'île.

Les vaisseaux de l'Ordre étant radoubés, le grand maître, vers le commencement de mars, remit à la voile, et dépêcha en même temps sur un léger brigantin différents ambassadeurs vers le pape et vers la plupart des princes chrétiens, pour leur faire part de la perte de Rhodes, et pour se plaindre en même temps d'avoir été si généralement abandonné.

Le pape, entrant dans les vues de l'Ile-Adam, qui craignait la dispersion de l'Ordre, lui accorda une bulle où, après avoir relevé avec de justes éloges le zèle et la valeur que les chevaliers avaient fait paraître contre les infidèles, il leur commandait, en vertu de la sainte obédience, de demeurer unis sous l'autorité du grand maître, et menaçait les réfractaires de toutes les foudres de l'Église.

Le grand maître avait été longtemps retardé par le manque d'équipage et par la foule des malades qu'il transportait; enfin, vers le commencement de mai, il entra avec sa petite flotte dans le port de Messine. Au lieu du pavillon ordinaire de l'Ordre, il n'arbora au mât du vaisseau qu'il montait qu'un étendard ou une espèce de bannière sur laquelle l'image de la sainte Vierge était représentée tenant son fils mort entre ses bras : on lisait alentour ces paroles : Dans mon extrême affliction, il est mon unique espérance, *Afflictis spes unica rebus.*

Le premier soin du grand maître, après son débarquement, fut de loger dans son palais et dans les maisons voisines les chevaliers blessés et les malades ; il les servait lui-même, assisté de ce qui lui restait de chevaliers sains.

Il fit ensuite faire le procès aux chevaliers qui ne s'étaient pas rendus à Rhodes ; mais il leur fut facile de prouver que leurs efforts avaient été rendus inutiles par les vents contraires, les attaques des corsaires et d'autres circonstances.

Le dessein de l'Ile-Adam était de rendre inces-

samment à Rome pour conférer avec le pape; mais ce grand homme n'était pas encore à la fin de ses peines et de ses travaux. Une affreuse peste s'éleva dans Messine; et pour en éviter la contagion il fit rembarquer les chevaliers sains, les blessés et tous les Rhodiens qui l'avaient suivi. Ce nouvel embarquement se fit avec autant de précipitation que leur départ de Rhodes : il fallait même éviter un ennemi bien plus redoutable que les Turcs; mais, malgré cette précaution, la peste se glissa dans les vaisseaux de la Religion; plusieurs chevaliers en moururent. Le grand maître, également malheureux sur terre et sur mer, et portant, pour ainsi dire, son ennemi dans son sein, résolut, pour le soulagement des malades, de chercher un air plus pur, et, avec la permission du vice-roi de Naples, il débarqua sa colonie dans le golfe de Bayes. Après avoir reconnu le pays, il marqua un camp auprès des ruines de l'ancienne ville de Cumes; on y construisit, par son ordre, des cabanes et des baraques pour le logement des chevaliers et des Rhodiens; et de peur de surprise de la part des corsaires de Barbarie, qui rôdaient le long des côtes, il fit entourer ce petit camp de larges fossés et de retranchements, qu'il fit palissader et fortifier par l'artillerie qu'on tira des vaisseaux. Un prompt succès suivit ce changement d'air; la plupart des malades guérirent; et, après un mois de séjour dans un climat si doux et si tempéré, le grand maître, dans l'impatience de conférer avec le pape au sujet d'un endroit convenable

pour l'établissement de son Ordre, après lui avoir donné avis de son départ, se rembarqua avec sa colonie, et arriva peu de jours après à Civita-Vecchia. Il envoya aussitôt à Rome le chevalier de Chevrière pour baiser de sa part les pieds du pape, et lui demander en même temps une audience au sujet de la triste révolution qui venait d'arriver dans son Ordre. Le saint-père fit partir l'archevêque de Cuença, prélat espagnol, et de sa famille, pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans ses États.

Ce ne fut que vers le 25 du même mois qu'il fit dire au grand maître qu'il était disposé à le recevoir dans Rome et à lui donner audience.

Le grand maître, escorté de tous ses chevaliers, se mit aussitôt en chemin. Anne de Montmorency, maréchal de France, son petit-neveu, était alors à Rome. Ce seigneur français vint au-devant de son oncle avec un superbe cortége, et alla le prendre bien loin de Rome. Le grand maître, passant sur le pont Saint-Ange et sur la place de Saint-Pierre, fut salué plusieurs fois par toute l'artillerie de la ville et du château. La noblesse romaine et tout le peuple accouraient pour voir ce grand homme, qui avait rempli Rome et le monde entier de sa réputation, et de la valeur avec laquelle il avait défendu Rhodes. Ce fut avec ce cortége nombreux et magnifique qu'il entra dans le palais et dans l'appartement du pape. Ce pontife le reçut aussi avec les plus grands honneurs

Le grand maître ne vit le pape que cette seule fois ; la fièvre reprit le saint-père, et devint si violente, que, sentant la fin de ses jours approcher, il se fit apporter le saint viatique. Il mourut le 14 septembre, âgé de soixante-quatre ans.

Ses obsèques ne furent pas plutôt achevées, que les cardinaux entrèrent dans le conclave. La garde de ce conclave fut confiée au grand maître et à ses chevaliers.

Après deux mois et quatre jours qu'avait duré le conclave, le cardinal de Médicis fut élu, le 19 novembre, et prit le nom de Clément VII.

Personne ne prit plus de part à son élévation que le grand maître et ses chevaliers. C'était le premier religieux de cet Ordre qui fût parvenu au souverain pontificat; et dans la triste conjoncture où la Religion se trouvait errante, sans couvent, sans demeure fixe, et sans port pour retirer sa flotte, ils regardaient l'élection d'un de leurs chevaliers comme un effet particulier de la Providence, qui, par une grâce si éclatante, avait voulu adoucir l'amertume de leurs malheurs.

Après les cérémonies inséparables de l'avénement au pontificat, le pape, à la prière du grand maître, lui accorda une audience en plein consistoire.

Clément VII, de concert avec tout le consistoire, pour conserver un Ordre et un corps d'illustres guerriers si utiles à la chrétienté, en attendant qu'on pût trouver une île ou un port où ils continuassent

leurs fonctions militaires, leur assigna pour résidence la ville de Viterbe, située à quarante milles de Rome, dans le patrimoine de Saint-Pierre, et il consentit que leurs vaisseaux et leurs galères restassent dans le port de Civita-Vecchia.

Le grand maître s'occupa ensuite avec le pape de plusieurs propositions qui lui avaient été adressées au sujet d'un établissement fixe pour son Ordre, qui pût remplacer la perte de Rhodes. Leur attention s'arrêta principalement sur l'île de Malte, que l'empereur Charles-Quint leur proposait; mais il exigeait que l'Ordre lui fût assujetti, et le grand maître, voulant conserver l'indépendance des chevaliers, ne pouvait accéder à ces conditions. Cependant de nouvelles négociations s'ouvrirent à cet égard, et le grand maître envoya des commissaires chargés d'examiner les iles de Malte, de Goze et la place de Tripoli, que l'empereur voulait faire occuper en même temps par la Religion.

Dans l'intervalle, on fit au grand maitre des ouvertures qui attirèrent son attention sur d'autres points. Il ne s'agissait de rien moins que de rentrer en possession de Rhodes à l'aide du général Achmet, celui-là même qui avait concouru si puissamment à en chasser l'Ordre. En effet, ce général avait voulu se rendre indépendant du sultan son maître et usurper le pouvoir suprême en Égypte, et il était disposé à seconder les chevaliers dans une entreprise sur Rhodes, afin de faire une diversion, et pour empêcher Soliman de tourner toutes ses forces contre

lui. D'un autre côté, les habitants de Rhodes rappelaient les chevaliers à grands cris, et se montraient prêts à les seconder s'ils se présentaient devant l'île avec quelques chances de succès. Mais le pouvoir d'Achmet ne se conserva pas longtemps; il fut battu par les généraux de Soliman, et aussitôt mis à mort.

Pendant que ces révolutions arrivaient en Égypte, les commissaires chargés de visiter Malte, Goze et Tripoli, avaient accompli leur mission. Ils rapportèrent que l'île de Malte n'était autre chose qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvait avoir six à sept lieues de longueur sur trois à quatre de largeur, et environ vingt lieues de circuit; qu'on ne trouverait sur la superficie de ce rocher que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuse et peu propre à produire du blé ou autres grains, mais abondante en figues, en melons et en autres fruits; ils ajoutèrent qu'il y avait peu d'eau douce et presque pas de bois. Cette île avait une capitale fort peu importante, nommée la *Cité notable;* il y avait peu de fortifications, mais l'île offrait plusieurs cales propres à y mouiller les bâtiments. L'île de Goze était trop voisine pour qu'on pût songer à ne pas les occuper toutes les deux à la fois. Quant à Tripoli, les commissaires dirent que cette place, située sur les bords de la Barbarie, environnée de tous côtés par les États du roi de Tunis et dépourvue de fortifications, n'était pas tenable, et qu'on s'exposerait à perdre tous les chevaliers qu'on y enverrait en garnison.

(1525) Le grand maître se rendit ensuite auprès de Charles-Quint, qui, dans ce moment, tenait François Ier dans les fers. Sa réputation, son mérite, son adresse, lui concilièrent bientôt l'estime et la vénération de l'empereur; et il ne contribua pas peu à la conclusion du traité qui rendit le roi de France à la liberté.

(1526) Il se rendit ensuite à la cour de France, puis à celle de Henri VIII, en Angleterre, et partout il trouva l'accueil que lui méritaient sa haute valeur et toutes ses vertus.

L'Ile-Adam revenait en Italie avec la joie d'avoir maintenu en France, en Espagne, en Portugal et en Angleterre les droits et les priviléges de son Ordre, et dans l'espérance de tirer des souverains de ces États des forces capables de faire réussir l'entreprise de Rhodes; mais cet illustre vieillard trouva l'Italie en proie à une terrible guerre civile, et le pape hors d'état de lui prêter aucune assistance.

(1528) Rome avait été prise d'assaut, et le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, avait été obligé de capituler avec ses ennemis, qui le retenaient prisonnier.

Le grand maître vit ces désordres avec d'autant plus de chagrin, qu'il sentit bien que les princes chrétiens étaient trop occupés de leurs guerres et de leurs rivalités pour prendre avec zèle les intérêts de l'Ordre. Bosio, chapelain de l'Ordre et négociateur infatigable, avait une seconde fois pénétré dans Rhodes, au milieu des plus grands dangers; mais

le projet avait trop tardé à s'exécuter, il avait été confié à trop de personnes, et le sultan avait pris des précautions qui en rendaient l'exécution de plus en plus difficile. Mais Bosio rapportait de l'Orient un nouveau dessein, qui consistait à s'emparer de la ville de Modon, et à y transférer la résidence et l'habitation de l'Ordre. Cependant le grand maître, préférant l'établissement certain de Malte à la conquête incertaine de Modon, remit cette entreprise au temps où l'Ordre serait établi à Malte.

Le pape, s'étant réconcilié avec Charles-Quint, sollicita de ce prince, à cette occasion, des conditions plus favorables pour l'établissement des chevaliers à Malte.

Le traité concernant les chevaliers fut signé le 24 mars à Castel-Franco, petite ville du Bolonais. L'empereur n'y mettait pas d'autre condition que l'obligation de la part des chevaliers de lui donner tous les ans un faucon, et de lui laisser le droit de choisir l'évêque de Malte parmi trois candidats proposés par l'Ordre.

Le grand maître, avant son départ, envoya à Malte un grand nombre d'ouvriers et de matériaux pour rétablir le logement du château Saint-Ange, qui était absolument ruiné; et les mêmes vaisseaux y portèrent de la poudre et des munitions de guerre.

Le grand maître, le conseil et les principaux commandeurs entrèrent dans le grand port le 26 octobre, et, après être débarqués, ils allèrent droit à l'église paroissiale de Saint-Laurent. Après avoir

rendu leurs premiers hommages à celui que l'Ordre reconnaissait pour son unique souverain, on se rendit au bourg situé au pied du château Saint-Ange. A peine le grand maître y put trouver une maison pour se loger: ce n'étaient que des cabanes pour des pêcheurs, dans lesquelles les commandeurs et les chevaliers se dispersèrent.

Ce fut de ce dernier établissement qu'ils prirent le nom de *Chevaliers de Malte*, au lieu de celui de chevaliers de Rhodes, qu'ils avaient illustré par tant de grandes actions pendant plus de deux siècles.

Le grand maître n'eut pas plutôt donné les ordres nécessaires pour la défense de l'île de Malte, qu'il passa à celle de Goze; il la parcourut et ordonna des retranchements, fit entrer dans le château plusieurs pièces d'artillerie et des munitions de guerre et de bouche, et laissa dans cette place une compagnie d'infanterie. Il étendit aussi ses vues et ses soins sur Tripoli, cette ville d'Afrique dont l'Ordre avait eu tant de peine à se charger, à cause qu'elle était éloignée et sans défense.

Modon attirait alors toute son attention. Ainsi, avant de fixer absolument sa résidence dans l'île de Malte, et avant d'engager son Ordre dans les dépenses nécessaires pour mettre hors d'insulte cette île ouverte de tous côtés, il résolut, à la faveur des intelligences qu'il avait dans Modon, de tâcher de surprendre cette place.

Le prieur de Rome, qui était chargé de cette expédition, partit du port de Malte le 17 août. Il alla

cacher sa petite flotte dans la cale la plus couverte de l'île Sapienza, et envoya à Modon deux Rhodiens qui avaient des intelligences dans la place; à l'aide de deux renégats qui voulaient revenir à la religion chrétienne, et qui occupaient des fonctions à Modon, plusieurs chevaliers et des soldats s'introduisirent dans le port, cachés dans de petits bâtiments qui semblaient chargés de planches. Ils réussirent à se saisir d'une porte; mais le gouverneur, s'étant renfermé dans le château, leur opposa une vive résistance. Le prieur de Rome, en arrivant au secours de ceux qui d'abord s'étaient emparés de la ville, apprit que le sangiac de la province se trouvait à peu de distance, à la tête d'un corps de six mille hommes, qui s'avançait au secours du château. Il n'était donc pas possible de se maintenir dans la place; mais, avant de se retirer, les chrétiens firent bloquer la porte du chateau par un bon retranchement, et livrèrent la ville au pillage. On ne peut imaginer toutes les richesses dont les chevaliers et les soldats s'emparèrent. Un peu avant le soleil couché, les chevaliers abandonnèrent la ville; tout se rembarqua sans obstacle et sans perte.

Le grand maître apprit avec douleur le mauvais succès de cette entreprise; mais comme son courage fut toujours au-dessus des accidents de la fortune, il jugea dès lors que la Providence voulait que son Ordre se fixât dans Malte, et il ne songea plus qu'à fortifier cette île.

A cette époque, l'évêque de Malte étant mort,

l'empereur nomma à cette dignité frère Thomas Bosio ; mais le pape, de son côté, avait désigné le cardinal Ghinucci, et rien ne put le faire revenir sur cette détermination ; ce ne fut que sous le pontificat de Paul III que le frère Bosio put obtenir ses bulles.

Cependant la fermeté que Clément avait fait paraître à maintenir la nomination du cardinal Ghinucci n'avait rien diminué de son zèle contre les infidèles. Il joignit un bon nombre de ses galères à la flotte de l'empereur, et sur un bref très-pressant qu'il en écrivit au grand maître, ce prince, de son côté, mit aussitôt en mer la grande caraque, les galères et les vaisseaux de la Religion.

Cette escadre s'empara de Coron, qui fut enlevé à l'escalade par les chevaliers de Saint-Jean.

L'année suivante, les Turcs, qui n'aimaient pas à demeurer sur leur perte, firent un puissant armement pour recouvrer Coron ; et, sitôt qu'on put tenir la mer, un corsaire appelé le Maure, par ordre de Soliman, vint avec quatre grandes galères bloquer cette place, pendant qu'un autre général turc l'assiégeait par terre.

Doria, instruit de leurs desseins, se mit aussitôt en mer ; il fut joint par les galères du pape et de la Religion, commandées par le prieur de Rome. La flotte chrétienne s'avança en bonne ordonnance contre les infidèles. Les Turcs obtinrent d'abord quelque avantage, mais la fortune changea bientôt ; la flotte infidèle fut dispersée, et la place de Coron ravitaillée.

L'escadre de la Religion fut alors rappelée par le grand maître, qui craignait une attaque de Barberousse, chef des corsaires de Barbarie; mais ce chef prit une autre route. Le grand maître profita de cet intervalle pour convoquer un chapitre général dans lequel on réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits dans l'Ordre. Les chevaliers furent logés dans un seul endroit, sous la surveillance du grand maître ; on proscrivit en même temps les habillements trop riches qui s'éloignaient de la simplicité et de la modestie convenables à des religieux.

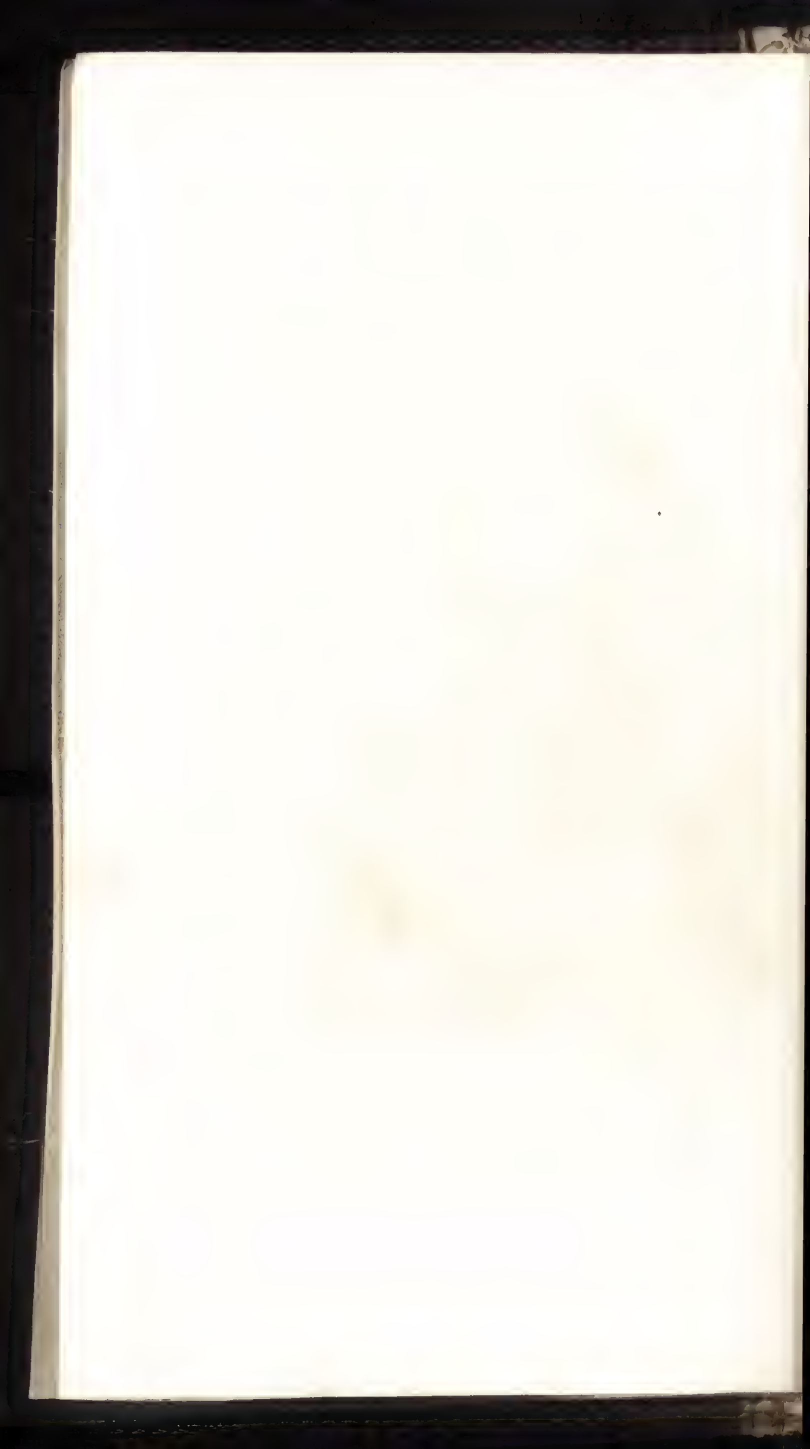
Un déplorable scandale s'éleva à la fin de ce concile; à la suite d'un combat qui avait eu lieu entre un gentilhomme florentin et un Français, une querelle furieuse s'éleva entre les langues Italienne, de Castille, d'Aragon et d'Espagne d'un côté, et celles de France, de Provence et d'Auvergne d'autre part; on en vint aux mains, le sang coula de part et d'autre, et les partis ennemis employèrent même le canon l'un contre l'autre. Le grand maître voulait aller se jeter entre les combattants, mais le conseil s'y opposa, et ce fut le bailli de Manosque qui se chargea d'arrêter le désordre; la nuit vint l'aider et calmer la fureur des mutins, et le jour vit naître la honte et le repentir. Mais le grand maître ne voulut pas laisser sans punition les auteurs d'un tumulte de si dangereux exemple : il priva douze chevaliers de l'habit; si nous en croyons Bosio, on en jeta dans la mer quelques-uns des plus opiniâtres, capables de rallumer la sédition.

Quelque juste que fût sa sévérité, le grand maître conçut une égale douleur du crime et de la punition. Il en tomba malade; l'orgueil des chevaliers, le luxe et la mollesse qui s'introduisaient dans leurs mœurs, le jetèrent dans une sombre mélancolie. Son chagrin fut augmenté par la persécution qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, dirigea contre les chevaliers de son royaume, quand il se fut soustrait à l'autorité du chef de l'Église. La fièvre qui s'empara de lui eut bientôt consumé le peu de vie qui lui restait, et il expira dans les bras de ses chers chevaliers, le 21 août; prince recommandable par sa rare valeur, par sa fermeté héroïque, et par la sagesse et la douceur de son gouvernement, vertus qu'il posséda dans un degré éminent, et qu'on tâcha depuis de représenter par ce peu de mots qui furent gravés sur son tombeau :

C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU
VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

(1534) Frère Pierre du Pont, d'une illustre maison du comté d'Ast, succéda à Villiers de l'Ile-Adam. C'était un ancien chevalier, grave, austère dans ses mœurs, et zélé observateur de la discipline régulière. Quand on vint en Calabre lui apprendre son élection, il versa des larmes, et voulait refuser cette haute dignité; mais de mauvaises nouvelles qu'il reçut de Malte le déterminèrent à accepter et à hâter son départ. Le fameux Barberousse, s'étant





rendu maître du royaume de Tunis, menaçait Tripoli d'un siége. Le grand maître fit aussitôt passer des secours dans cette place ; mais, reconnaissant l'insuffisance de ses forces, il eut recours à Charles-Quint, qui résolut de porter ses armes en Afrique.

(1535) L'Ordre de Malte mit en mer et joignit à l'expédition que l'empereur envoyait contre Tunis quatre galères des plus grandes et des mieux pourvues, avec dix-huit brigantins tous bien armés, sans compter la grande caraque, qui, seule, était plus redoutable et rendit plus de services dans cette expédition qu'une escadre entière.

On attaqua d'abord le fort de la Goulette ; les chevaliers montèrent les premiers à l'assaut et déterminèrent la victoire, mais ce ne fut pas sans des pertes considérables pour la Religion ; beaucoup de braves chevaliers y moururent, et presque aucun n'en revint sans blessures.

Barberousse, qui s'était retiré à Tunis, vint devant cette ville offrir le combat aux chrétiens ; mais dès les premières charges, toute son armée se débanda, et ce ne fut plus qu'une déroute générale. Ce barbare, voyant qu'il ne pouvait conserver Tunis, voulait faire sauter le château, où se trouvaient vingt deux mille esclaves chrétiens ; mais il y avait parmi ces esclaves un chevalier de Malte, commandeur de Turin, appelé frère Paul Siméoni, que Barberousse n'avait jamais voulu relâcher, quelque rançon que l'Ordre lui eût offerte. Ce chevalier, qui s'était déjà illustré à l'âge de dix-huit ans

par la défense de l'île de Léro, dont nous avons rendu compte, gagna deux renégats geôliers des esclaves; il brisa ses fers et aida à rompre ceux de ses compagnons. Ils forcèrent ensuite la salle d'armes du château, massacrèrent ce qu'il y avait de soldats, et s'y barricadèrent. Barberousse, instruit de ces événements, s'enfuit à Bône avec ce qu'il put ramasser de Turcs.

L'empereur combla de présents les principaux chevaliers qui l'avaient suivi dans cette expédition. L'escadre rendra triomphante dans les ports de Malte, mais la joie des chevaliers fut peu après tempérée par la mort du grand maître, qui à peine remplit cette dignité pendant un an.

(1536) Didier de Saint-Jaille, prieur de Toulouse, un des plus généreux défenseurs de Rhodes, succéda à Pierre du Pont. Le chevalier de Bourbon parvint en même temps, par la mort du frère Pierre de Cluis, au grand-prieuré de France. Le premier usage que le nouveau dignitaire fit des richesses de son prieuré fut de faire faire une magnifique tapisserie où, sur un fond de soie rehaussé d'or, on voyait les portraits de tous les grands maîtres représentés au naturel et tirés d'excellents originaux qu'on avait apportés de Rhodes; et sitôt qu'un meuble si riche et si curieux fut achevé, il l'envoya à Malte, et le consacra pour orner la principale église de cette île.

Ces marques de libéralité n'étaient pas rares chez les chevaliers; ils cherchaient plutôt la gloire que

le gain, et étaient presque toujours en mer. On les voyait rentrer dans le port, traînant à leur suite des vaisseaux et des galères infidèles, dont ils délivraient aussitôt les esclaves chrétiens de différentes nations. Aucun, en ce temps-là, ne s'était rendu plus redoutable aux corsaires que le prieur de Pise. Aucun corsaire n'osait s'approcher des côtes de la Sicile et de Malte, qu'il ne se vît aussitôt surpris et enlevé; et il fit cette année tant de prises, que les corsaires publiaient qu'il avait dans sa galère un démon familier déguisé en chien, qui l'avertissait du jour de leur départ, et de l'endroit où il pourrait les rencontrer.

Ces succès, et la guerre continuelle que les chevaliers faisaient aux Turcs d'Afrique, tant par terre que par mer, déterminèrent ces barbares à les chasser, s'ils pouvaient, de Tripoli. Chasse-Diables, seigneur de Tachiora ou Tajora, le plus intéressé dans cette guerre, se chargea de l'entreprise. Au point du jour il présenta l'escalade aux endroits de la muraille de Tripoli qu'il crut les moins défendus. Il espérait surprendre les chevaliers, mais les infidèles ne parurent pas plutôt au pied des murailles, qu'ils se virent accablés de feux d'artifice, d'huile bouillante, et de coups de pierres, pendant que l'artillerie et la mousqueterie de la place tiraient sans relâche sur les troupes les plus éloignées, et qui soutenaient ceux qui avaient la tête de l'attaque. Chasse-Diables de son côté n'oubliait rien des devoirs d'un digne chef de guerre; mais ce général

ayant été renversé de dessus son échelle par un coup de feu, on eut bien de la peine à le retirer du fond du fossé où il était tombé. Les Turcs le croyant mort perdirent courage, tout se débanda, et ils laissèrent au pied des murailles un grand nombre des leurs qui y avaient été tués.

Après leur retraite, le grand bailli dépêcha à Malte un brigantin pour donner avis au lieutenant du grand maître et au conseil de l'entreprise de Chasse-Diables. Il leur représenta qu'on était exposé tous les jours à une pareille surprise, et que, pour la prévenir et éloigner les infidèles de son voisinage, il fallait attaquer et raser la tour de l'Alcaïde, qui tenait de ce côté la place bloquée et investie.

Le conseil approuva cette entreprise, dont on confia la conduite au commandeur Botigella, prieur de Pise, et général des galères. Il se mit aussitôt en mer avec cent cinquante chevaliers, et environ sept cents hommes de troupes que la Religion entretenait à Malte. Malgré la résistance que voulut leur opposer Chasse-Diables, les chrétiens, après avoir miné la tour, s'en emparèrent par escalade.

Botigella fit aussitôt raser le fort, et, pendant que sa chiourme et les autres esclaves étaient occupés à ce travail, il s'avança à la tête de sa petite armée vers le bourg d'Adabus, où l'ennemi s'était retranché. Il l'en chassa, abandonna aux Arabes le pillage de cette bourgade, et, après avoir laissé dans Tripoli les troupes nécessaires pour en fortifier la garnison, il se rembarqua pour retourner à Malte.

Il trouva sur sa route un grand galion qui venait d'Égypte, chargé de riches marchandises. Un fameux capitaine turc, appelé Ardor, le commandait. Botigella alla droit à lui avec ses galères, le joignit, et, malgré tout le feu de ses canons, les chevaliers se présentèrent à l'abordage, sautèrent dans le vaisseau turc le sabre à la main, et s'en rendirent maîtres. On y fit deux cents Turcs prisonniers et esclaves, et la prise fut estimée cent soixante mille écus.

Le chevalier de Varennes Nagu, commandeur de Trébous, étant arrivé à Malte le 10 octobre, y apporta les tristes nouvelles de la mort du grand maître de Saint-Jaille, qui, étant parti du prieuré de Toulouse pour se rendre au couvent, tomba malade à Montpellier, et y mourut le 26 septembre. On s'assembla le lendemain pour lui donner un successeur.

Une cabale conduite par le chevalier Garcie Cortès, qui se trouva alors le chevalier de l'élection, tourna le plus grand nombre des suffrages en faveur du commandeur Jean d'Omèdes, de la langue d'Aragon, et bailli de Caspe. On n'eut pas plutôt rendu publique l'élection d'Omèdes, que la plupart des trois cent soixante chevaliers qui composaient l'assemblée en parurent consternés. Les tristes préjugés qu'on fit alors du gouvernement de l'élu furent justifiés dans la suite par une conduite intéressée, partiale, et même pleine de dureté.

Le chevalier Paul Siméoni, prieur de Lombardie, qui avait eu tant de part à la prise de Tunis, fut fait

général des galères, et reçut ordre p u après de se trouver avec le marquis de Terre-Neuve devant le port de Suze en Afrique, qui s'était soustraite à l'obéissance de Muley Hascen, roi de Tunis, et que ce prince voulait assiéger.

Cette attaque échoua par suite de la trop grande confiance que le marquis accorda à un renégat sorti de la ville, qui feignit de vouloir abjurer ses erreurs, et qui fit diriger le feu des batteries chrétiennes contre des points inexpugnables.

A leur retour, les chevaliers, qui avaient vu leurs frères tués inutilement à un assaut dont le succès était impossible, se plaignirent vivement que l'empereur eût sacrifié les forces de la Religion sous un général si peu digne de les commander.

Le commandeur Botigella joignit ses avis à de si justes plaintes; il revenait de Tripoli, dont il avait été gouverneur, et il représenta au conseil et au grand maître que la cession de Tripoli que Charles-Quint avait faite à l'Ordre était un présent fatal à la Religion, et qu'il fallait la remettre à ce prince, ou exiger qu'il la mît lui-même en état de défense. On envoya à l'empereur des députés chargés de lui présenter ces observations. Il répondit en promettant de ne rien négliger pour mettre Tripoli en état de défense, et en demandant que la Religion lui envoyât des secours dans l'expédition qu'il allait diriger contre Alger. On arma aussitôt quatre galères, et quatre cents chevaliers s'y embarquèrent, suivis chacun de deux valets bien armés.

Une fois le débarquement opéré, les chevaliers furent mis au premier rang de l'armée d'attaque; ils étaient à pied, armés de cuirasses, le pot en tête, et la pique ou le sponton à la main. L'auteur d'une relation envoyée au pape remarque que leurs soubrevestes étaient toutes de damas ou de velours cramoisi, sur lequel brillaient leurs croix blanches, et qu'ils faisaient paraître un certain air de grandeur et de fierté qui jetait la terreur parmi les barbares.

Une tempête horrible qui détruisit presque toute la flotte de Charles-Quint, et des pluies continuelles qui pénétrèrent tout le terrain, firent échouer cette expédition. Cependant les chevaliers repoussèrent partout l'ennemi; ils le poursuivirent jusqu'à la porte de la ville, et le chevalier Ponce de Savignac, Français, qui portait l'enseigne de l'Ordre, planta son poignard dans la porte, comme une preuve qu'il en avait approché d'aussi près qu'il se pouvait.

Quand l'armée se fut rembarquée, une nouvelle tempête s'éleva, qui dispersa de nouveau la flotte et fit périr encore plusieurs vaisseaux, un entre autres où il y avait sept cents soldats espagnols. Enfin les chrétiens arrivèrent dans le port de Bougie, qui appartenait alors aux Espagnols; Charles-Quint congédia avec de grands témoignages de satisfaction le bailli d'Allemagne et tous les chevaliers, qui, sur trois galères à demi brisées, regagnèrent avec beaucoup de peine le port de Malte.

Le grand maître, ayant appris peu de temps après

que Barberousse se préparait à attaquer Tripoli, envoya de nouveau des ambassadeurs à Charles-Quint pour lui faire les instances les plus pressantes sur la nécessité de fortifier cette place, ouverte de tous côtés; mais ces envoyés n'eurent pas un succès plus heureux que les premiers, et n'obtinrent que de vaines promesses.

LIVRE IX

Prise de Monaster et d'Africa. — Débarquement des forces musulmanes à Malte. — Sinam s'empare de Tripoli. — Procès fait au maréchal de Vallier. — Tentative malheureuse du prieur de Capoue contre Zoare.

Tandis que l'on attendait à Tripoli l'attaque des infidèles, une circonstance inattendue vint augmenter les dangers qui menaçaient les défenseurs de cette place. Le roi de Tunis, allié des chevaliers, fut détrôné et tué par son fils, qui s'unit avec les ennemis de l'Ordre. Pour rassurer la garnison de Tripoli, on lui envoya le commandeur de la Valette, qui adressa lui-même à Charles-Quint des observations pressantes, pour lui faire sentir de quelle importance il était pour l'Italie et pour l'Espagne que Tripoli ne tombât pas entre les mains des infidèles. On devait surtout redouter Dragut, qui avait

succédé à Barberousse dans le commandement des corsaires barbaresques, et qui venait tout récemment de s'emparer d'Africa, place forte située entre Tunis et Tripoli.

L'empereur ordonna à Doria d'aller reprendre sur Dragut les villes dont il s'était emparé sur les côtes d'Afrique. L'Ordre de Malte envoya un puissant secours à cette expédition, sous les ordres du bailli de la Sangle. L'armée chrétienne s'empara d'abord de la ville de Monaster; et comme la plupart des chevaliers s'étaient fait tuer à cette attaque, le grand maître envoya une nouvelle recrue de chevaliers. Le siége d'Africa commença par des revers : mais on parvint enfin à faire une brèche à la partie des murailles qui regardait la mer. Les chevaliers marchèrent à la tête des assaillants; ils se jetèrent dans l'eau jusqu'au cou, gagnèrent ainsi la brèche, et s'y maintinrent malgré des pertes immenses, malgré le feu terrible et les nuées de flèches auxquelles ils étaient en butte. Les ennemis ayant dégarni leurs remparts sur d'autres points pour venir s'opposer à l'attaque des chevaliers, la place tomba au pouvoir des chrétiens, qui y trouvèrent, outre sept mille esclaves de tout âge et de tout sexe, des magasins de marchandises très-riches, avec de l'or, de l'argent et des pierreries dans les maisons des principaux habitants.

Dragut, furieux de cette perte, parvint à persuader Soliman que les chrétiens avaient rompu la trêve qu'il avait conclue avec eux. Il fit tant par

les présents qu'il distribua parmi les pachas du divan, que Soliman entra bientôt dans la querelle du fameux corsaire, auquel il envoya le brevet de sangiac de l'île de Sainte-Maure.

Par l'ordre de Soliman, on prépare dans tous les ports de la Méditerranée un armement immense, dirigé principalement contre les chevaliers de Malte. Cependant le grand maître Jean d'Omèdes, Espagnol de naissance, et dévoué à la politique de Charles-Quint, dégarnit la Religion d'une partie de ses forces, pour les joindre à celles de Naples et de Sicile qui tenaient la mer. En vain le conseil lui adressa-t-il des observations à cet égard; en vain le commandeur de Villegagnon, qui arrivait de France, apporta-t-il la nouvelle que l'armement turc était uniquement dirigé contre les États de l'Ordre, le grand maître reçut tous ces avis avec une grande froideur; il ne voulut faire aucune dépense pour mettre les places de la Religion en état de défense, et persista à soutenir que l'armement turc était destiné à se joindre à la flotte française pour combattre celle de l'empereur. Il refusa de fortifier la garnison de Tripoli, sous le prétexte qu'il ne fallait pas affaiblir celle de Malte; et ce prince avare, qui n'était occupé que de la fortune de sa famille, repoussa tout projet qui pouvait entraîner quelque dépense; car il croyait que tout ce qu'il sacrifiait aux intérêts de l'Ordre était autant de dérobé à ses neveux Cependant on fit passer à Tripoli deux cents paysans calabrois, que le vice-roi de Naples

venait d'envoyer à Malte, avec vingt-cinq jeunes chevaliers que quelque mutinerie avait fait mettre aux arrêts.

Cependant la flotte ottomane parut bientôt en bonne ordonnance devant l'île de Malte ; elle était composée de cent douze galères qu'on appelait royales, de deux grandes galiasses, de trente flûtes et de plusieurs brigantins et vaisseaux de transport. Le pacha Sinam en était général ; il avait pour lieutenants Dragut et un autre fameux corsaire nommé Salaris ; on avait embarqué sur cette flotte douze mille hommes, la plupart janissaires, et un grand nombre de pionniers, d'outils et de machines pour un siége.

Les ordres que Soliman avait donnés à son général portaient qu'il tenterait en passant, et selon la disposition qu'il y trouverait, de se rendre maître des îles de Malte et de Goze ; et que si cette entreprise lui paraissait de trop difficile exécution, il s'attacherait uniquement à celle de Tripoli, dont la conquête, dans la vue de reprendre Africa, lui paraissait plus nécessaire. Le grand-seigneur ajouta que, connaissant l'expérience de Dragut, il souhaitait que Sinam n'entreprît rien d'important sans la participation de ce corsaire. Le général turc, en exécution de ces ordres, se présenta d'abord devant un des ports de l'île appelée *Marsa Musciète,* qui n'est séparée du grand port que par une langue de terre, ou, pour mieux dire, par un rocher fort élevé.

A l'approche d'une armée si formidable, une terreur générale se répandit parmi les habitants de l'ile ; chacun, pour se soustraire à la fureur des Turcs, cherchait un asile et une retraite, les uns dans les antres que formaient les rochers, et d'autres dans les places fortifiées. Il n'y en avait que deux dans toute cette île : l'une située au pied du château Saint-Ange, appelée communément le Bourg, et la résidence ordinaire en ce temps-là de tout le couvent; et l'autre dans le fond des terres et au milieu de l'île, éloignée du Bourg et du grand port d'environ six milles ; on la nommait la Cité notable ou la ville de Malte, du nom commun à toute l'île : c'était la capitale, et même, à proprement parler, la seule ville qu'il y eût alors.

La plupart des habitants de la campagne, hommes, femmes et enfants, chargés de leurs petits meubles, et traînant à leur suite des vaches et des chèvres nécessaires à la subsistance de leurs enfants, se réfugièrent dans ces deux places. Mais comme il n'y avait pas assez de maisons pour loger tout ce peuple, la plupart furent réduits à demeurer dans les places publiques et dans les rues; et, ce qui était le plus fâcheux, ils y étaient exposés, pendant la canicule, à l'ardeur du soleil, insupportable dans ces climats brûlants. L'infection et la puanteur qui s'exhalait des excréments de ces malheureux, entassés les uns sur les autres, aurait bientôt produit des maladies contagieuses; et ce qui augmentait la peine et le désespoir de tout ce peuple,

c'est que dans l'une et dans l'autre place il n'y avait ni puits ni fontaines ; il se trouvait même peu d'eau dans les citernes, en sorte que si par malheur les Turcs s'opiniâtraient à faire le siége d'une de ces deux places, il faudrait se résoudre à en chasser les bouches inutiles et livrer cette multitude à la cruauté des barbares, ou prendre le parti de capituler : deux extrémités dont l'Ordre, par sa charité et par sa valeur, était également incapable.

Par l'entêtement du grand maître, les chevaliers manquaient de tout, hors de courage; mais ils ne se manquèrent pas à eux-mêmes ni à la religion : jamais ils n'avaient fait paraître plus de résolution.

Les uns se présentèrent fièrement sur le rivage pour s'opposer au débarquement; d'autres, embusqués au pied du mont Sceberras, firent une décharge furieuse sur la capitane du général turc, au moment où elle rasait le rivage.

La colère de Sinam succéda bientôt à la surprise ; et son orgueil, blessé de se voir attaqué le premier par des gens qu'il croyait surprendre, et si inférieurs en force, lui en fit jurer la perte. Il mit à terre son escorte, et s'avança pour chercher les chevaliers et les combattre. Mais le commandeur, content de son avantage et fort inférieur en troupes, fit rembarquer ses soldats et les ramena heureusement dans le Bourg, sans avoir perdu un seul homme.

Sinam, les ayant cherchés inutilement, monta avec ses principaux officiers sur l'endroit du mont

Sceberras le plus élevé, d'où considérant le château Saint-Ange, sa situation sur la pointe d'un rocher et les boulevards dont il était fortifié : « Est-ce là ce château, dit-il avec colère à Dragut, que tu as représenté au grand-seigneur si facile à emporter? Certainement, continua le pacha, l'aigle ne pouvait jamais choisir pour placer son aire une pointe de rocher plus escarpée. »

Dragut, tout de feu et qui n'avait jamais connu de péril, était au désespoir de trouver tant de froideur et de défiance dans son général; et pour le déterminer à faire promptement le siége du Bourg, il lui représenta que cette place tirait toute sa force du château Saint-Ange, et qu'en ruinant avec son artillerie ce château, il prendrait comme d'un coup de filet le grand maître et tous les chefs de l'Ordre, qui s'étaient, disait-il, renfermés imprudemment dans une si mauvaise place.

Sinam en jugeait autrement; cependant, par déférence pour Dragut, il fit débarquer ses troupes et son artillerie. Toute l'armée s'avanca dans les terres et arriva sans obstacle devant la Cité notable. Il n'y eut que le canon qu'on eut une peine infinie à y conduire, à cause des rochers dont l'île est remplie.

Les Turcs, en entrant dans l'île, se répandirent d'abord dans les villages et dans les casals, et portèrent le fer et le feu de tous côtés. Bientôt toute l'armée s'approcha du corps de la place; on ouvrit la tranchée et l'on commença à dresser les batteries.

Ce ne fut pas sans résistance de la part du gouverneur; mais il manquait de troupes réglées, et surtout d'un nombre suffisant de chevaliers pour commander. Il trouva le moyen de faire sortir de la ville, pendant la nuit, un soldat pour donner avis au grand maître de l'état du siége, et pour lui demander une recrue de chevaliers, et surtout Villegagnon, comme le plus capable, par sa valeur et son expérience, de partager avec lui le commandement et la défense de la place.

Le grand maître, tant pour sa sûreté que pour celle du Bourg, ne put se résoudre à se priver de ses défenseurs et à en diminuer le nombre.

L'envoyé, au désespoir de se voir réduit à ne rapporter à son maître pour tout secours qu'une réponse aussi dure, lui demanda, suivant ses ordres, qu'on lui envoyât au moins le chevalier de Villegagnon. Le grand maître, qui, depuis son arrivée à Malte, l'avait toujours trouvé plus sincère qu'il ne l'eût souhaité, fut ravi, sous un prétexte aussi honorable, de s'en pouvoir défaire.

Villegagnon se montra soumis aux ordres de son chef, et lui dit qu'en prenant l'habit de chevalier il avait fait le sacrifice de sa vie, qui appartenait à ses supérieurs; mais il ajouta que, pour sauver la place, il fallait y faire entrer au moins cent chevaliers. Le grand maître lui répondit avec hauteur, et lui demanda s'il avait peur. Après une réponse pleine de dignité, Villegagnon part à l'instant avec six chevaliers français de ses amis, et pour arriver

avant le jour, ils se jettent à cru sur des cavales qui paissaient dans les fossés du château, se glissent à la faveur des ténèbres au pied des murailles de la ville assiégée, et se hissent dans la place au moyen de cordes qu'on leur jette, sans avoir été aperçus de l'ennemi.

Les habitants, connaissant le mérite et la valeur du chevalier de Villegagnon, firent éclater leur joie par des cris et des décharges de mousqueterie qui apprirent au pacha que des secours étaient entrés dans la place. En même temps il fut encore découragé par une autre circonstance; en effet, on saisit sur une barque une lettre du receveur de l'Ordre résidant à Messine, qui annonçait au grand maître que Doria, l'amiral de l'empereur, venait avec une flotte puissante au secours de l'île. Cet avis était supposé, mais la ruse réussit pleinement; le pacha, effrayé, réunit le conseil.

On y convint que le général, sans perdre davantage de temps au siége de Malte, devait s'attacher uniquement à celui de Tripoli; qu'infailliblement il emporterait une place si peu fortifiée, et qu'au moins, en suivant ses ordres, il préviendrait les reproches du grand-seigneur, terrible dans sa colère. Les Turcs, en conséquence de ce résultat, levèrent le siége et se rembarquèrent; mais comme l'avidité de faire du butin est la passion dominante de ces barbares, le pacha, avant de prendre la route de Tripoli, ne put refuser à ses troupes la permission de ravager l'île de Goze, qui appartenait à la Religion.

Le chevalier qui commandait ce petit château montra une faiblesse dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans l'Ordre. Loin de profiter des courageuses dispositions des habitants, qui demandaient à se défendre, il se contenta de réclamer la vie et la liberté pour lui. Le pacha abandonna l'île au pillage, et, malgré sa promesse, le retint prisonnier, avec six mille trois cents personnes de tout sexe et de tout âge. Quand on apprit à Malte ce douloureux événement, plusieurs chevaliers demandèrent que le gouverneur de Goze fût mis en jugement; mais le grand maître, qui le protégeait, sut éluder cette proposition, et fit même écrire dans les différents royaumes qu'il s'était signalé par sa valeur, et qu'il avait succombé en combattant.

Le pacha, après avoir ravagé l'île, rasé le château et laissé partout des marques funestes de sa fureur, remit à la voile; et au lieu de tenir la route de Provence, comme le grand maître l'avait toujours voulu faire croire, ce général alla droit à Tripoli. D'Omèdes n'en apprit la nouvelle qu'avec beaucoup de confusion. Pour réparer la faute que son entêtement et peut-être son avarice lui avaient fait faire, il eut recours à Gabriel d'Aramon, ambassadeur d'Henri II, roi de France, près la Porte, et fort connu du pacha Sinam. Ce ministre avait touché à Malte en retournant à Constantinople, d'où il était revenu en France vers la fin de l'année précédente.

Le grand maître le pressa vivement d'aller à Tripoli et d'user de toute son influence pour détourner Sinam de faire le siége de cette place. Le ministre français se chargea avec empressement de cette mission.

D'Aramon, arrivé à Tripoli, employa tous ses soins pour détourner Sinam de son entreprise; mais le général turc lui montra les ordres de son maître, qui étaient positifs. D'Aramon, ne pouvant rien obtenir de ce côté, voulait repartir pour Constantinople, afin d'intercéder auprès de Soliman en faveur des chevaliers; mais Sinam, qui pressentait son projet, mit ses vaisseaux hors d'état de faire voile, et lui déclara qu'il ne le laisserait partir que quand il serait maître de la place.

Gaspard de Valier, de la langue d'Auvergne et maréchal de l'Ordre, commandait alors à Tripoli. C'était un ancien chevalier qui avait passé par les premières charges de l'Ordre, et qu'on regardait même comme un sujet digne de parvenir à la grande maîtrise, si cette dignité venait à vaquer, mais, pour cette raison même, moins agréable à d'Omèdes, qui l'avait envoyé à Tripoli pour l'éloigner sous un prétexte honorable. Il n'y avait dans Tripoli pour toute garnison que cette recrue de deux cents hommes venus de Calabre, dont nous avons parlé, et environ deux cents Maures alliés de l'Ordre, et qui, quoique mahométans de religion, par aversion pour les Turcs servaient utilement les chrétiens.

La place n'était guère tenable; cependant le ma-

réchal de Valier se défendit d'abord avec fermeté; mais lorsque le canon des assiégeants eut fait de grandes brèches à la muraille, les esclaves se refusèrent à y aller travailler, et les Calabrois entourèrent leur commandant l'épée à la main, lui déclarant qu'ils allaient le tuer si on ne sauvait leur vie par une prompte capitulation. Le maréchal fut obligé d'entrer en négociations; il obtint que la garnison serait transportée sur des vaisseaux turcs à Malte ou en Sicile; mais quand la ville fut au pouvoir de Sinam, il fit dépouiller et charger de chaînes toute la garnison, en dépit de la capitulation.

Le ministre de France, qui était toujours resté dans le camp de Sinam, vit avec une profonde douleur l'indigne traitement fait aux chevaliers; à force d'adresse et de présents, il obtint du pacha la liberté du maréchal et des plus anciens chevaliers français; il racheta ensuite de son propre argent les plus jeunes, et s'engagea à rendre des prisonniers turcs de distinction qui étaient alors à Malte, en échange des autres chevaliers, sujets de Charles-Quint. D'Aramon se rendit ensuite auprès du grand maître, et s'attendait à être reçu comme le libérateur de ses frères; mais d'Omèdes, plein de confusion de la perte de Tripoli, que l'on pouvait justement attribuer à sa négligence et à son avarice, résolut d'en rejeter la faute sur le maréchal et sur l'ambassadeur français. Il trouva moyen, par ses intrigues, d'accréditer ces faux bruits, et de faire naître une indignation générale contre d'Aramon; il le reçut

très-froidement, et lui refusa les prisonniers que celui-ci s'était engagé à rendre; il fit mettre en jugement le maréchal et ceux des chevaliers qui avaient pris le plus de part à la capitulation. Il établit ensuite un tribunal qu'il assembla sous la présidence d'un officier séculier de l'île, sa créature, juge corrompu, capable de tout faire pour de l'argent, et il nomma procureur de la commission un Espagnol qui lui était entièrement dévoué.

D'Omèdes fit jeter le maréchal dans un horrible cachot, inventa contre lui une nouvelle forme de procédure, et ne permit pas qu'on exerçât aucune récusation contre ceux qui viendraient déposer contre lui. Villegagnon seul osa prendre le parti du maréchal. Enfin le juge prononça la sentence, qui privait de l'habit de chevalier le maréchal et les autres chevaliers mis en jugement avec lui. Le grand maître, qui n'avait fait mettre en accusation des chevaliers espagnols que pour prévenir le soupçon de partialité, et dans l'espoir de les faire rendre à la liberté, montra son mécontentement par un geste, et aussitôt le juge voulut modifier son arrêt, mais il en fut empêché par l'indignation de l'assemblée. Le grand maître obtint que le procès serait repris; il voulut que ce fût par le même juge, et, dans un entretien secret, il exigea de cet homme qu'il s'obligeât à lui payer cinq cents ducats d'or s'il ne se conduisait pas, dans toute la procédure, de la manière qu'il lui prescrirait.

Cependant le roi de France, outré des calomnies

de toute espèce que les partisans du grand maître répandaient de toutes parts contre les chevaliers français et contre l'ambassadeur d'Aramon, écrivit au grand maître pour lui demander la vérité sur tous ces bruits; le conseil prescrivit une lettre dans laquelle on rendait toute justice à la conduite de l'ambassadeur; mais le grand maître fit secrètement défendre au secrétaire de l'expédier. Le chevalier de Villegagnon eut le courage de dévoiler toutes ces intrigues en plein conseil, il révéla aussi le marché fait avec le juge; les grands-croix nommèrent aussitôt un autre juge, et ordonnèrent que le secrétaire eût à expédier le jour même la lettre au roi de France, dans la forme qui lui avait été indiquée. Par un nouvel artifice, le secrétaire changea, d'après les ordres du grand maître, les termes de la lettre en ce qui concernait d'Aramon. Mais Villegagnon eut bientôt découvert cette menée; il porta sur-le-champ la lettre au conseil pour s'en plaindre, et les seigneurs qui le composaient, honteux de tant de supercheries, dressèrent eux-mêmes le projet de la lettre, que le grand maître, après ce qui s'était passé, n'osa refuser de signer.

Villegagnon publia encore sur cette matière un mémoire en latin, qu'il adressa à Charles-Quint, et dans lequel il prouve que le grand maître avait, par avarice, diverti les secours qui auraient pu sauver Tripoli. Le maréchal expia par une longue prison le tort d'être sorti de la place avant d'être réduit à la dernière extrémité, et le grand maître ob-

tint promptement la grâce des autres chevaliers.

Pendant que l'île de Malte était le plus occupée de toutes ces divisions, Léon Strozzi, prieur de Capoue, mécontent du service de France, se présenta devant l'île avec deux galères, et demanda l'entrée du port; mais d'Omèdes, qui craignait qu'un chef si renommé ne vînt se joindre aux chevaliers français, refusa de le recevoir. Ainsi cet illustre général se trouvait exclu en même temps, par ses querelles avec les différents États, de tous les ports de la chrétienté. Bien qu'il manquât de munitions et même de vivres, il prit la mer, et, exigeant des provisions de tous les navires qu'il rencontrait, sans distinction de peuple et de religion, il alla en Orient, où il fit sur les musulmans des prises considérables. A son retour, le grand maître ne voulait pas encore le recevoir; mais Strozzi s'étant fait jeter à terre, tous les chevaliers le conduisirent comme en triomphe auprès de d'Omèdes, qui n'osa pas le repousser, et qui même lui confia le soin d'inspecter l'île, et d'arrêter le plan des fortifications les plus nécessaires pour sa défense. Strozzi et les autres commissaires qui lui furent adjoints s'acquittèrent de leur tâche avec autant de zèle que de capacité, et, suivant leurs plans, les fortifications du Bourg furent augmentées, et un château imposant fut élevé sur le mont Sceberras, qui dominait l'entrée des deux ports principaux de Malte. On l'appela le fort Saint-Elme, en mémoire de l'une des tours de Rhodes qui portait le même

nom. En moins de six mois, ces grands travaux furent élevés et les forts garnis d'artillerie, grâce au zèle de tous les chevaliers et des habitants de l'île, et au désintéressement de tous les membres de la Religion, qui consacraient tous leurs biens à l'achèvement de ces ouvrages si importants pour l'Ordre.

Déjà, dans l'île, on désignait hautement Strozzi comme celui qui devait succéder à d'Omèdes, dont l'âge était fort avancé. Le grand maître n'apprit pas ces bruits sans un chagrin secret, et, comme si la vie de son successeur eût dû abréger sa vieillesse, il faisait ce qui dépendait de lui pour éloigner Strozzi de l'île. N'ayant pu parvenir à le déterminer à rentrer au service de Charles-Quint, il lui proposa le commandement d'une expédition qu'il méditait contre Zoare, place de la province de Tripoli, bien fortifiée, qui possédait un bon port, et dont on devait s'emparer facilement par surprise. Strozzi partit donc avec douze cents hommes, parmi lesquels se trouvaient au moins trois cents chevaliers des plus braves du couvent, empressés de combattre sous les yeux d'un général si bon juge de la valeur. On débarqua sur les côtes d'Afrique, et l'on parvint, après une assez longue marche, aux portes de la ville. Elles étaient ouvertes, et les chrétiens pénétrèrent sans obstacle jusque dans la grande place, qui se trouvait au centre de la ville. Alors les tambours et les trompettes réveillent les habitants; les soldats se répandent dans les rues, enfoncent

les portes, tuent ceux qui se mettent en défense, font les autres prisonniers, et, le sabre à la main, forcent le timide bourgeois à livrer son or et son argent.

Cependant un Maure qui avait servi sous la Valette à Tripoli le reconnaît, et lui apprend qu'un corps de quatre mille cavaliers turcs, tous vieux soldats, est campé à une faible distance de la ville, et qu'au point du jour le gouverneur de Tripoli, qui les commande, ne manquera pas de venir attaquer les chrétiens. Strozzi, prévenu de cette circonstance, fait sonner la retraite; mais le soldat, occupé au pillage, n'entend pas ce signal, ou feint de ne pas l'entendre. L'ennemi arrive, s'empare des portes avec la même facilité que les chrétiens l'avaient fait, et surprend les troupes de la Religion dans le plus grand désordre.

Les chevaliers, quoique séparés les uns des autres, et pressés par le nombre supérieur des ennemis, ne laissent pas de leur résister partout où ils se rencontrent. Ils s'arrêtent partout où la disposition du terrain leur permet de faire quelque résistance. Le prieur de Capoue lui-même, blessé et mis hors de combat, n'est sauvé que grâce à la force de corps surprenante d'un chevalier majorquin qui l'emporta dans ses bras. Il fallut encore des prodiges de valeur pour sauver l'étendard de la Religion. Enfin le chevalier de la Cassière, qui en était porteur, put, avec quelques compagnons, gagner la plage et les chaloupes, mais plusieurs chevaliers

qui s'arrêtèrent sur le bord de la mer pour protéger la retraite de leurs frères, furent tués par le feu continuel des ennemis.

LIVRE X

Élection du grand maître de la Sangle. — Terrible ouragan à Malte. — La Valette est élu grand maître. — Nouveaux succès de l'Ordre sur mer. — Soliman envoie une armée formidable contre Malte. — Prise du fort Saint-Elme.

Le prieur de Capoue, ayant rassemblé ses vaisseaux, mit à la voile, et, avec les débris de ses troupes, rentra dans le port de Malte. Ses blessures obligèrent de le porter sur une planche jusqu'en son hôtel; il était suivi de la plupart de ses officiers, qui n'étaient guère en meilleur état que leur général. Mais, quoique dans cette malheureuse expédition, et par les hasards inévitables de la guerre, il eût perdu un grand nombre de chevaliers, il ne perdit ni la gloire qu'il avait acquise en d'autres occasions, ni la réputation d'un sage et vaillant capitaine. Comme la mer était son élément, il n'eut pas la patience d'attendre que ses plaies fussent entièrement fermées, il se rembarqua, et pendant tout l'été courut la Méditerranée, et jusqu'aux bouches du Nil.

Il était la terreur de toutes ces mers; aucun vaisseau n'osait tenir devant son pavillon; les corsaires les plus braves l'évitaient avec soin. Il ne laissa pas d'en prendre plusieurs qu'il mit à la chaîne, et des flottes entières de marchands, malgré leur escorte, tombèrent en sa puissance; il les conduisit dans les ports de la Religion, et avec ces prises il y ramena l'abondance, le luxe et les plaisirs.

Pendant qu'on célébrait à Malte son retour avec cette joie inséparable des heureux succès, il y arriva une nouvelle tout autrement importante pour l'Ordre, et surtout pour les chevaliers anglais. Un vaisseau de cette nation commandé par le capitaine Hosmadan entra dans le port; cet officier avait le caractère d'envoyé de la reine d'Angleterre; il eut en cette qualité audience du grand maître, auquel il présenta une lettre de la part de cette princesse, qui lui marquait que, Dieu l'ayant placée sur le trône de ses ancêtres, elle avait résolu, pour la décharge de sa conscience, de rendre à son Ordre toutes les commanderies et tous les biens dont les rois Henri VIII, son père, et Édouard VII, son frère, s'étaient injustement emparés.

Le grand maître et le conseil écrivirent à la reine pour la remercier de la justice qu'elle rendait à leur Religion, et le commandeur de Montferrat fut envoyé en Angleterre pour travailler à cette importante affaire de concert avec les ministres.

Le grand maître d'Omèdes ne vit point l'entière consommation de cette grande affaire. Il était mort

dès le commencement de septembre de l'année précédente.

(1553) Peu de jours après son décès, on assembla le chapitre pour lui donner un successeur. Le prieur de Capoue paraissait avoir des prétentions bien fondées pour cette élection; mais la crainte qu'il n'apportât à la grande maîtrise les inimitiés de sa maison, et ne mêlat l'Ordre dans les différends des princes chrétiens, entre lesquels il devait rester neutre, lui fit préférer frère Claude de la Sangle, chevalier de la langue de France et grand hospitalier.

La nouvelle de son élection ne fut pas plutôt reçue à Rome, où il résidait comme ambassadeur de l'Ordre, que le gouverneur du château Saint-Ange, par ordre exprès du pape, l'annonça par une décharge de toute son artillerie. Ce fut comme une fête publique dans cette capitale de la chrétienté.

En se rendant à Malte, le grand maître fut reçu avec de grands honneurs par le vice-roi de Sicile, qui lui fit connaître le désir qu'avait Charles-Quint de voir l'Ordre transférer son siége à Africa ou Média, dont il venait de s'emparer avec l'aide des chevaliers. Le grand maître évita d'abord de se prononcer, et le conseil de l'Ordre, après avoir envoyé des commissaires examiner la place, se détermina à rester à Malte.

Le prieur de Capoue ne se trouvait plus bien à Malte, surtout depuis que l'on avait soupçonné un de ses domestiques de confiance d'avoir empoisonné

les principaux chevaliers qui s'étaient opposés à son élection. Le roi de France l'ayant d'ailleurs appelé au commandement de son armée en Italie, il donna sa démission de chef des galères, et se dirigea avec les navires qui lui appartenaient vers les côtes d'Italie; mais en y arrivant il fut tué d'un coup de mousquet tiré par un paysan.

La Valette, nouveau général des galères de Malte, n'avait pas été plutôt revêtu de cet emploi, qu'il s'était mis en mer. Par la terreur de ses armes, il écarta des côtes de Sicile et de Naples tous les corsaires de Barbarie.

La guerre continuelle que l'Ordre faisait aux infidèles, leurs côtes ravagées, des vaisseaux corsaires ou marchands enlevés, le commerce des chrétiens fortifié par ce secours, attirèrent le ressentiment du grand-seigneur, et il se répandit un bruit que ce prince faisait dessein de le venir attaquer jusque dans Malte, et qu'il s'était vanté de l'en chasser, comme il l'avait fait plus de quarante ans auparavant de l'île de Rhodes.

Pendant que les prises continuelles que les galères allaient faire jusqu'aux bouches du Nil faisaient entrer toute espèce de provisions dans l'île, le grand maître donnait tous ses soins à ajouter aux fortifications.

Malte, par ces généreux soins et par la valeur des chevaliers, devenait tous les jours plus florissante, lorsque, le 23 septembre, cette prospérité générale fut troublée tout à coup par un accident imprévu.

Il s'éleva dans le port, sur les sept heures du soir, un ouragan furieux. Cette tempête abîma plusieurs vaisseaux, en poussa quelques-uns hors de l'eau, et jusque sur le rivage, mit en pièces les brigantins et les galiotes, et, ce qui fut encore plus déplorable, renversa quatre galères, les carènes en haut et exposées à l'air, en sorte que la plupart des officiers, des soldats et la chiourme furent noyés ou écrasés par la pesanteur de ces bâtiments. Les maisons voisines du port, avec leurs habitants, se trouvèrent en un instant abîmées ; le château Saint-Ange en fut même ébranlé ; l'arbre qui soutenait le grand étendard de la Religion, et qui y était attaché, en fut arraché et porté à un demi-mille plus loin. La violence du vent, les torrents de pluie qui tombaient du ciel, et les flots irrités de la mer, qui ne présentaient que des montagnes d'eau ou des abîmes, semblaient menacer Malte de son entière destruction, lorsqu'en moins d'une demi-heure cette horrible tempête cessa aussi promptement qu'elle s'était élevée ; le calme et la bonace parurent tout d'un coup ; et sans les horribles débris des maisons abattues et des vaisseaux démâtés et mis en pièces, on aurait eu peine à croire qu'un moment auparavant le port, alors si tranquille, avait été le théâtre d'une si funeste révolution.

Plus de six cents personnes, chevaliers, officiers, soldats, esclaves et forçats furent noyés ou écrasés par le renversement des galères. Le grand maître, entendant du bruit qui partait d'une galère renver-

sée, la fit percer et lever quelques planches : un singe en sortit le premier, et on en tira le chevalier de l'Escur, si connu depuis sous le nom de Romégas, et plusieurs autres chevaliers qui, pendant toute la nuit, et ayant tout le corps dans l'eau jusqu'au menton, s'étaient attachés avec les mains au fond de la carène, où à peine ils avaient assez d'air pour respirer. Le grand maître donna l'exemple du désintéressement pour réparer un si grand désastre; les commandeurs suivirent son exemple, et plusieurs princes chrétiens vinrent généreusement au secours de la Religion.

L'Ordre, après une si grande perte que celle qu'il venait de faire, avait bien besoin de ces différents secours, d'autant plus que les corsaires de Barbarie, dans l'espérance de se prévaloir de ce désastre, infestaient les côtes de l'île, et en tenaient souvent le port comme bloqué. Dragut surtout, ce redoutable ennemi de la Religion, croyant en trouver les forces en désordre, y aborda avec sept galères chargées de troupes de débarquement; après les avoir mises à terre, il ravagea la campagne et fit un grand nombre d'esclaves; mais, avant qu'il eût pu se rembarquer, le commandeur Louis de Lastic, de la langue d'Auvergne, et le grand maréchal de l'Ordre, à la tête de trois cents chevaliers, tombèrent sur ces corsaires, en taillèrent en pièces une partie, reprirent les prisonniers et le butin, et forcèrent Dragut de regagner ses vaisseaux. Pour se venger de cette insulte, le prince de Lorraine se mit aussitôt en

mer avec ses galères et deux autres de la Religion, courut à son tour toutes les côtes de Barbarie, prit entre Malte et Tripoli un brigantin d'Assanbaly, fameux corsaire ; donna la chasse à Ullucchialy, auquel il enleva une galère et une galiote ; et, avant de rentrer dans le port de Malte, prit encore deux vaisseaux chargés de sel et de différentes marchandises.

A cette époque, le grand maître de la Sangle termina une vie glorieuse par une mort très-chrétienne.

Le choix de son successeur ne causa pas beaucoup de difficulté ; un des électeurs n'eut pas plutôt proposé le commandeur de la Valette, que tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Ce seigneur n'était point sorti de Malte depuis qu'il avait pris l'habit et la croix de l'Ordre ; il avait rempli successivement toutes les charges : soldat, capitaine, général, sage politique, plein de fermeté, et aussi estimé parmi ses confrères que redoutable aux infidèles.

Un des premiers actes de Jean de la Valette fut de faire rendre justice au maréchal de Valier, ce gouverneur de Tripoli que le grand maître d'Omèdes avait persécuté si opiniâtrément. Le grand maître de la Sangle lui avait fait rendre la liberté, après une exacte révision de son procès ; de la Valette le déchargea des injustes accusations dont on avait voulu le noircir, et lui conféra en même temps le titre de grand bailli de Lango, comme la preuve et le sceau de son innocence.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que Cosme,

duc de Florence, voulant se précautionner à l'avenir contre les incursions, créa un corps de marine et en fit un ordre de chevaliers, qui furent depuis les élèves des chevaliers de Malte, sous le nom de chevaliers de Saint-Étienne.

Jamais l'Ordre n'avait été si puissant sur mer; les escadres qui tenaient constamment la mer étaient commandées par des chevaliers qui avaient vieilli dans le service, et dont la plupart auraient été capables de commander des flottes entières; mais parmi ces capitaines aucun n'avait fait tant de prises et d'aussi considérables que le commandeur de Romégas, chevalier qui depuis sa jeunesse avait fait la course. Personne ne connaissait aussi bien que lui les côtes, les ports et jusqu'aux moindres cales qui se trouvent le long de la mer Méditerranée; d'ailleurs brave, intrépide, qui n'avait jamais connu de péril, et qui ne souffrait à son bord que des officiers et des soldats d'une valeur déterminée. Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les prises qu'il faisait constamment, et des combats sanglants qu'il livrait aux vaisseaux des infidèles, sans jamais compter le nombre des ennemis.

Une nouvelle prise, faite peu après par les chevaliers, acheva d'irriter le grand-seigneur, et hâta son armement. Après la conquête de Pignon de Vélez, les cinq galères de la Religion, commandées par le général Giou, et les deux galères du grand maître, qui étaient aux ordres de Romégas, s'étant jointes et voguant de concert, rencontrèrent un

puissant galion, chargé des plus riches marchandises de l'Orient, et qui, pour sa défense, avait vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons officiers d'artillerie et plus de deux cents janissaires, tous excellents arquebusiers. Ce vaisseau appartenait à Kuslir-Aga, chef des eunuques noirs du sérail, le ministre des plaisirs de son maître. Le général Giou et le commandeur de Romégas attaquèrent d'abord ce vaisseau, mais ils furent repoussés avec une grande perte. Pendant que les autres galères continuaient le combat, ils rétablirent l'ordre dans leur équipage, et, revenant à la charge, ils s'attachèrent de nouveau au galion. Le combat dura cinq heures sans qu'on pût démêler quel en serait l'événement; mais enfin, le feu des galères devenant supérieur, les chevaliers entrèrent dans le vaisseau et s'en rendirent maîtres.

Cette prise fit plus de bruit à Constantinople, et surtout dans le sérail, que n'aurait fait la perte d'une place importante. Le sultan, qui regardait cette prise comme une injure faite à sa maison même, jura par sa tête qu'il exterminerait tout l'Ordre, et par son ordre on arma le plus grand nombre de vaisseaux et de galères qu'on pût trouver dans ses ports en état de tenir la mer.

Le sultan envoya aussi à Malte d'habiles ingénieurs qui, s'étant déguisés en pêcheurs, sous prétexte de jeter leurs lignes dans les fossés et de vendre ensuite leur poisson dans la ville, en recon-

nurent les fortifications, la hauteur des murailles, et levèrent le plan entier de la place, que le grand-seigneur remit depuis à ses généraux. Il en choisit deux pour cette expédition, Pialy et Mustapha; et leur recommanda de vivre en bonne intelligence, et de ne rien entreprendre sans la participation de Dragut.

Le grand maître, instruit de ces projets, ne négligeait rien pour préparer sa défense; soldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingénieur, on le trouvait presque en même temps en différents endroits. Il réunit tous ses chevaliers, ne leur dissimula ni la grandeur du péril ni l'incertitude du secours dont le vice-roi de Sicile le flattait, et dans une chaleureuse allocution, leur dit qu'en cette occasion Dieu leur redemandait la vie qu'ils lui avaient déjà engagée par leur profession.

A sa voix et sur ses pas tous les chevaliers se rendirent à l'église, où le saint Sacrement était exposé; ils y renouvelèrent leurs vœux, et en sortirent comme des hommes renouvelés; il ne parut plus parmi eux aucune faiblesse, plus de divisions, plus de haines particulières; tous les chevaliers s'embrassèrent et protestèrent hautement de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la Religion et des autels.

Le grand maître s'occupa alors d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devait défendre. On se rappelle que les deux ports principaux de Malte sont séparés par une langue de terre sur laquelle le

prieur de Capoue avait fait construire un fort appelé le fort *Saint-Elme*, qui défendait l'entrée des deux ports. Il y a dans le grand port deux langues de terre parallèles qui s'avancent dans la mer; le château Saint-Ange est construit sur celle de ces deux pointes qui approche le plus de l'embouchure du port : c'était l'unique fort qu'il y eût dans l'île quand les chevaliers en prirent possession. Sur l'autre pointe de terre, on avait aussi construit un fort avec un bourg; et cet endroit, quoique ce fût une presqu'île, portait le nom de l'île de la Sangle, du nom du grand maître qui l'avait fait fortifier. Entre ce bourg et le château Saint-Ange, on trouvait un port où toutes les galères se retiraient, et qu'on fermait tous les soirs d'une grosse chaîne en fer soutenue par des tonneaux vides et des poutres croisées. Je ne parle pas ici de la Cité notable, éloignée de six à sept milles des deux ports que nous venons de décrire.

Après une revue exacte, le grand maître trouva qu'il y avait dans l'île environ sept cents chevaliers, sans compter les frères servants, et huit mille cinq cents hommes de guerre, tant soldats des galères, troupes étrangères à la solde de l'Ordre, que citadins et paysans, dont on avait fait des compagnies. Il n'y avait ordinairement dans le fort Saint-Elme que soixante soldats sous le commandement du chevalier Broglio, ancien officier piémontais; mais avant que les ennemis parussent, le commandeur Deguarras, bailli de Négrepont, s'y enferma avec

soixante chevaliers; et le grand maître, qui connaissait l'importance de ce poste, y fit entrer encore une compagnie d'infanterie espagnole, commandée par le chevalier Jean de Lacerda.

La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malte le 18 mai. Elle était composée de cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galères que galiotes, et chargée de trente mille hommes de débarquement, janissaires et spahis, les plus braves soldats de cette nation. Un nombre considérable de vaisseaux de charge suivaient la flotte et portaient la grosse artillerie, les chevaux des spahis, avec les munitions de guerre et de bouche. Sur la fin du jour les Turcs jetèrent l'ancre à l'entrée de l'anse ou golfe de Mugiarro, où les galères et les vaisseaux s'arrêtèrent.

Dans une des premières escarmouches, le chevalier de la Rivière fut fait prisonnier. Le pacha, lui ayant demandé des renseignements sur les fortifications de l'île, le soumit, pour s'assurer de la vérité de ses paroles, à une violente torture.

Le chevalier la soutint longtemps avec la constance d'un héros; à la fin, comme s'il eût cédé à la rigueur des tourments, il avoua à ce barbare, avec une feinte ingénuité, que si Malte avait à être prise, ce ne serait que par le poste de Castille, l'endroit du Bourg et de toute l'île le moins fortifié, à ce qu'il lui dit.

Le pacha lui ayant demandé où était le poste de Castille qu'il lui avait représenté comme le plus

faible de toute l'île, le chevalier ne le lui eût pas plutôt montré, qu'à la vue de ce poste, fortifié d'un large boulevard avec ravelin et casemates au pied et dans le fossé, le pacha, persuadé que la Rivière ne lui avait indiqué cet endroit que pour le faire échouer dans cette entreprise, plein de fureur, lui déchargea un coup de canne sur la tête, et le fit achever à coups de bâton par les soldats de son escorte.

Dès le lendemain, les Turcs tinrent un grand conseil dans lequel on résolut, sur la proposition du pacha, de commencer sans différer le siége du fort Saint-Elme.

Ce fort, comme nous l'avons dit, était situé sur la pointe d'un rocher, à l'extrémité d'une langue de terre qui sépare les deux ports : c'était l'ouvrage du prieur de Capoue, mais il l'avait fait trop petit. Cependant, comme tout le fond de l'île n'est qu'un roc recouvert seulement en quelques endroits de deux ou trois pieds d'un terroir pierreux, les ingénieurs turcs prévirent que ce ne serait pas sans un travail long et pénible qu'on pourrait ouvrir et conduire la tranchée, d'autant plus que ce fort était garni d'une nombreuse artillerie ; qu'ils ne pourraient même empêcher que le grand maître, à la faveur de légères barques, n'y fît passer du secours par le port Musciet, et qu'il ne rafraîchît et ne changeât de temps en temps la garnison.

Mais le général turc, grand capitaine, se roidissant contre toutes ces difficultés, résolut de poursuivre son dessein. Ses troupes travaillèrent à faire

leurs approches par des tranchées ; et quelque durs que fussent le terrain et le roc sur lequel le fort était placé, à force de pionniers dont le pacha prodiguait la vie, et magré le feu continuel de la place, ils ne laissèrent pas en plusieurs endroits de se mettre à couvert ; et dans ceux dont on ne pouvait entamer le roc, il fit construire des parapets qui tenaient lieu de tranchées.

Le pacha commença à faire tirer le 24 mai, avec dix canons qui portaient quatre-vingts livres de balles. Il avait outre ces canons deux coulevrines de soixante, et un basilic d'une énorme grandeur ; on prétend qu'il tirait des boulets de pierre de cent soixante livres de pesanteur. Cette artillerie faisait un feu terrible ; et, quoique celle de la place y répondît, comme ce fort était petit et étroit, il n'y avait point de coup qui ne portât et qui ne ruinât quelque partie des dehors et des défenses.

Le bailli de Nègrepont envoya le chevalier Lacerda au grand maître pour lui demander du secours ; pour l'obtenir, cet officier, que la peur rendait éloquent, exagéra le péril où il dit qu'était la place. Le grand maître en parut surpris, et encore plus indigné contre cet envoyé.

Le salut de l'île entière dépendant de la durée de ce siége, et comme il fallait, par une courageuse résistance, donner le temps au vice-roi de Sicile d'avancer à son secours, il résolut de se jeter lui-même dans la place et de s'y ensevelir plutôt que de souffrir que, par une faible défense et une com-

position précipitée, on mît les infidèles en état de s'attacher au Bourg et au château de Saint-Ange, la dernière ressource des chevaliers de la Religion. La Valette se disposait à conduire ce secours dans le fort, mais le conseil et tout le couvent s'y opposèrent; et il se présenta en même temps un si grand nombre de chevaliers qui demandaient avec empressement cette commission, qu'il n'y eut d'embarras que dans le choix qu'il en fallut faire.

Le grand maître, pour favoriser leur passage, du château Saint-Ange, qui était sur une hauteur, battait continuellement le camp ennemi. Un boulet de canon parti de cet endroit, qui tomba dans la tranchée, et sur une pierre, la mit en pièces : un éclat alla frapper l'amiral Piali, qui visitait les travaux, et le blessa dangereusement. On le crut mort; et pendant que dans tout le camp, et principalement sur la flotte, on n'était occupé que de cet accident, le grand maître dépêcha la nuit le chevalier de Cornusson son neveu, et le commandeur Salvago, Génois, pour conjurer le vice-roi de Sicile de hâter le secours que le roi son maître lui avait fait espérer.

Le vice-roi lui renvoya aussitôt un courrier avec assurance d'un prompt secours, qu'il ferait partir au plus tard vers le 15 juin; et il l'exhortait jusqu'à ce temps-là de faire filer de nouvelles troupes dans le fort Saint-Elme, pour empêcher les Turcs de s'en rendre maîtres.

Pendant que les chrétiens et les infidèles étaient tous les jours aux mains, on vit arriver dans la

flotte des Turcs le renégat Ullucchialy, fameux corsaire, avec six galères qu'il avait amenées d'Alexandrie, et neuf cents hommes de débarquement; peu de jours après, Dragut, vice-roi de Tripoli, y en amena seize cents sur treize galères et deux goliotes.

Quelques mesures d'honnêteté qu'il gardât avec les généraux, il témoigna qu'il ne pouvait approuver qu'on eût commencé cette entreprise par le siége du fort Saint-Elme : il prétendit qu'on aurait dû d'abord s'attacher au château de Goze, et ensuite à la Cité-Notable, qui fournissait des vivres au Bourg et au château Saint-Ange.

Cependant il ne voulut pas décourager l'armée en abandonnant une entreprise commencée, et, une fois qu'on eut résolu de continuer le siége, il s'y employa avec autant de courage et d'assiduité que s'il eût été responsable du succès.

Les ingénieurs turcs, s'étant avancés pour s'assurer de l'effet des batteries qui foudroyaient sans cesse le ravelin, découvrirent une canonnière placée dans un endroit si bas, qu'ils purent voir par son ouverture les soldats chrétiens ensevelis dans un profond sommeil. Ils appelèrent aussitôt des troupes qui pénétrèrent dans le ravelin, s'en rendirent maîtres, et coupèrent la gorge à la plupart des chrétiens. Les Turcs, profitant de cet avantage, tentèrent de passer dans le cavalier, mais quelques chevaliers étant accourus rétablirent le combat et repoussèrent les infidèles. Ils revinrent à la charge

avec des échelles : il fallut, pour les arrêter, tous les efforts de la garnison, qui accablait les assaillants d'une grêle de feux d'artifices, de pierres, de coups de mousquet et de canonnades. Cette action, qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi, coûta trois mille hommes aux Turcs ; mais la Religion eut, outre le ravelin perdu, vingt chevaliers et cent soldats tués.

A la faveur de la nuit, avec la permission du grand maître, on transporta les blessés dans le Bourg, pour les y faire panser : en leur place, et par la même voie, on ramena cent hommes commandés par le chevalier Vagnon. Le grand maître, s'étant aperçu que le chevalier de Lacerda avait abandonné son poste et s'était mêlé aux blessés, irrité d'une lâcheté sans exemple dans l'Ordre, le fit mettre en prison.

Le bailli de Nègrepont, le commandeur Broglio, quoique blessés, et tous deux fort âgés, refusèrent avec beaucoup de courage la permission que le grand maître leur avait envoyée de revenir au couvent : pour toute réponse, ils lui mandèrent qu'ils voulaient mourir dans leur poste et au lit d'honneur. Ces chevaliers si respectables, toujours sous les armes, le visage brûlé et défiguré par l'ardeur du soleil, ne quittaient point les endroits où il y avait le plus de péril ; et quoique d'une vieillesse presque caduque, ils portaient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il fallait fortifier, ou secouraient les autres chevaliers qui, dans une place si étroite,

étaient à tout moment blessés. On ne voyait que des boiteux, des bras en écharpe, et même des membres séparés du corps, épars confusément, et qu'on n'avait pas le temps de couvrir de terre; et ces hommes, dont la plupart n'étaient plus que la moitié d'eux-mêmes, conservaient un courage entier, servaient l'artillerie, se traînaient jusque sur les brèches, et présentaient partout un front redoutable.

Le grand maître leur faisait passer successivement tous les secours que la place pouvait contenir; mais comme, par le feu continuel des ennemis, il n'y avait presque point de jour qu'on ne perdît un grand nombre de chevaliers et de soldats, il fit partir la nuit une barque pour la Sicile, qui porta de sa part au vice-roi des lettres par lesquelles il lui faisait part de l'extrémité où le fort était réduit.

Au lieu d'envoyer les secours qu'il avait tant promis, le vice-roi, qui craignait les chances d'un combat naval, demanda encore au grand maître les cinq galères de la Religion qui étaient à Malte. Cette lettre avait été confiée par le vice-roi au chevalier Salvago, qui rentra à Malte au milieu des plus grands dangers, accompagné d'un autre chevalier appelé Lamirande, des premiers de l'Ordre et des plus estimés. Le grand maître répondit aussitôt par un refus d'envoyer les cinq galères, qu'il aurait fallu, pour leur défense, garnir d'un nombre de soldats dont l'absence eût affaibli la garnison de l'île.

Salvago partit seul pour la Sicile; Lamirande, plein de zèle, demanda au grand maître et obtint la permission de se renfermer dans le fort assiégé; il y fut reçu avec la considération qui était due à sa valeur. Par ses soins il fit entrer une grande provision de vin, de vivres et de remèdes pour les blessés et pour les malades: c'était le père des soldats; rien n'échappait à son attention, que le soin particulier de sa personne et de sa propre conservation.

Cependant les Turcs continuaient jour et nuit leurs batteries du côté du port Musciet; et en même temps avec des fascines, de la terre et des sacs de laine, ils élevèrent le ravelin au-dessus du parapet de la place, d'où ils découvraient tout ce qui se passait : après y avoir fait monter deux canons qui tiraient continuellement, et par le feu de la mousqueterie, ils empêchaient les soldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer jusque-là, ils étaient réduits à s'y conduire par des tranchées et un souterrain qui y aboutissait. Le pacha, voulant ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau et de grosses planches, construire un pont si large, que six hommes y pouvaient passer de front; et, de peur que les chrétiens ne jetassent dessus des feux d'artifice pour le brûler, on le couvrit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, et à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrèrent jusqu'au parapet, s'y attachèrent et joignirent la sape à la mine. Lamirande, qui se portait partout où il y avait le plus de danger, ayant reconnu

leur dessein, n'eut pas beaucoup d'inquiétude de la mine, que les infidèles tâchaient de pousser dans un endroit où il savait bien qu'ils trouveraient le roc vif et trop difficile à entamer.

Mais comme par la sape ils ruinaient insensiblement le parapet, derrière cet ouvrage il en fit construire un second, fortifié d'un bon fossé et garni d'artillerie; la nuit suivante, il fit une sortie à la tête des plus braves soldats de la garnison. Pendant que par une fausse attaque une partie feignait de se vouloir jeter dans la tranchée, les autres se glissèrent sous le pont, y mirent le feu, et ne s'en retirèrent qu'après l'avoir embrasé de tous côtés. Les Turcs, travailleurs infatigables, le rétablirent dès le lendemain, et, sur le soir, firent la descente du fossé, et posèrent des échelles au pied de la muraille comme s'ils eussent fait dessein de monter à l'assaut. Les chevaliers se présentèrent aussitôt sur la brèche avec leur intrépidité ordinaire. Les infidèles, qui n'avaient fait ce mouvement que pour les obliger à se découvrir, se retirèrent brusquement, en même temps que leur artillerie, chargée à cartouche, fit un feu si terrible, que la Religion y perdit plus de chevaliers qu'elle n'avait fait jusque alors, et dans les attaques les plus vives.

Ceux qui restaient, voyant le ravelin pris, les défenses ruinées, de grandes brèches et peu de soldats pour les défendre, députèrent au grand maître en demandant qu'on leur envoyât des barques pour les repasser dans le Bourg. La Valette savait

bien à quelle extrémité était réduit le fort; mais, persuadé que le salut entier de Malte dépendait de la durée de ce siége, il envoya, pour gagner du temps, trois commissaires pour examiner l'état du fort. Un seul d'entre eux soutint que la place offrait encore des ressources, et se chargea de s'y maintenir avec une nouvelle garnison. Aussitôt un grand nombre de volontaires, des habitants même de la campagne vinrent se présenter pour l'y suivre. Le grand maître écrivit alors une lettre pleine d'amers reproches aux chevaliers du fort, et leur ordonna de remettre la place à la nouvelle garnison. Cet ordre leur fit aussitôt changer d'avis; ils ne voulurent pas se laisser remplacer dans ce poste périlleux, et ils envoyèrent solliciter le pardon du grand maître, qui ne se laissa fléchir qu'après une longue résistance.

Quoique tout semblât s'opposer au secours du fort, le grand maître ne relâchait rien de ses soins et de son activité ordinaire : par ses ordres et à la faveur de la nuit, on faisait continuellement passer aux assiégés des recrues, des vivres, des munitions de guerre et des feux d'artifice. Il en avait même inventé pour un assaut, d'une nouvelle espèce. C'étaient des cercles d'un bois très-léger, qu'on trempait d'abord dans de l'eau-de-vie, ou qu'on frottait avec de l'huile bouillante. On les couvrait ensuite de laine ou de coton, qu'on imbibait dans d'autres liqueurs combustibles, mêlées avec du salpêtre et de la poudre à canon; après que cette

préparation était refroidie, on recommençait jusqu'à trois fois la même opération, et, dans un assaut, quand ces cercles étaient enflammés, on les prenait avec des pincettes, et on les jetait au milieu des plus épais bataillons. Souvent deux ou trois soldats ennemis se trouvaient embarrassés dans ces cercles brûlants, et ils étaient exposés eux-mêmes à brûler tout vifs, à moins qu'ils ne se précipitassent promptement dans l'eau, et qu'ils n'y restassent jusqu'à l'extinction du feu. Les chevaliers qui défendaient le fort avaient bien besoin de ces différents secours contre leurs redoutables ennemis.

Depuis le 17 juin jusqu'au 14 juillet, on en vint tous les jours aux mains; l'artillerie turque avait rasé la muraille jusqu'au roc sur lequel elle était construite.

Le 16 juin, jour destiné pour l'assaut, les galères des Turcs, dès la pointe du jour, s'étendirent vis-à-vis de ce château, du côté de la mer, et le battirent avec toute l'artillerie des vaisseaux, pendant que celle de terre, composée de trente-six gros canons, foudroyait et réduisait en poudre ce qui restait sur pied des fortifications. Les Turcs, au son des tambours, de leurs nacaires et d'autres instruments barbares, entrèrent dans le fossé, qu'ils avaient presque comblé, et le signal de l'assaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils étaient favorisés par quatre mille archers ou arquebusiers, qui, de la tranchée, tiraient continuellement contre ceux qui

paraissaient sur la brèche. Elle était bordée de plusieurs rangs de soldats chrétiens; mais, pour les soutenir et les encourager, on avait placé dans ces rangs, et entre trois soldats, un chevalier. C'était l'unique force et toute la ressource du château; ces généreux guerriers, armés de piques et d'espontons, composaient comme une nouvelle muraille, impénétrable à tous les efforts des ennemis. On en vint bientôt aux mains. Depuis le commencement du siége il ne s'était point fait d'attaque si vive; souvent le chrétien et le Turc, après avoir essuyé le feu l'un de l'autre, brisé leurs épées et rompu leurs piques, se prenaient corps à corps, et alors le poignard décidait en faveur du plus vigoureux ou du plus adroit. Le feu de l'artillerie et celui de la mousqueterie continuaient des deux côtés, et de part et d'autre on lançait des feux d'artifice. Les cris des combattants, les plaintes des blessés et des mourants, le tonnerre et le bruit du canon et de la mousqueterie, tout cela répandait de part et d'autre une espèce de terreur, sans cependant que les Turcs reculassent, et aussi sans que les chevaliers eussent encore abandonné un pouce de terrain Les batteries du fort Saint-Ange, du Bourg et de l'île de la Sangle tiraient continuellement contre les assiégeants.

Pendant que l'île entière était, pour ainsi dire, en feu, trente raïs turcs ou officiers de galères, voyant que toutes les forces des assiégés s'étaient portées dans l'endroit où se donnait l'assaut, entreprirent de se rendre maîtres d'un boulevard qui était moins

défendu. Ils posèrent des échelles au pied, et gagnèrent sans obstacle la pointe de ce bastion; mais le grand maître, s'en étant aperçu, fit aussitôt braquer deux canons de ce côté, et la première décharge en tua vingt. Les dix autres, épouvantés, se jetèrent bien vite dans leur tranchée.

Les Turcs n'eurent pas un succès plus favorable au grand cavalier qui couvrait la tête du fort; ils l'avaient battu longtemps avec toute leur artillerie sans avoir pu ébranler cette masse énorme de terre, qui se soutenait par son propre poids. Ils présentèrent ensuite l'escalade, et y montèrent l'épée à la main avec beaucoup de courage; mais le chevalier Jean-Antoine Giugnio, Italien, qui commandait dans ce poste, secondé par plusieurs autres chevaliers, et surtout par un frère servant de la ville de Marseille, appelé Chanault, jetait avec tant d'adresse ces cercles de feu dont nous avons parlé, que les Turcs, épouvantés de ces machines, abandonnèrent l'attaque. Le pacha, après avoir perdu plus de deux mille hommes, fut contraint à la fin de faire sonner la retraite.

La Religion, dans cet assaut, perdit dix-sept chevaliers, qui furent tous tués sur la brèche. On comptait, outre tous ces chevaliers, plus de trois cents soldats tués ou mis hors de combat. Le grand maître, pour les remplacer, y en envoya cent cinquante, la petitesse du fort ne comportant pas qu'il y en fît passer un plus grand nombre; et il ne choisit même, pour défendre un poste si dangereux et si meurtrier,

que les officiers et les soldats qui s'y offrirent volontairement.

Le pacha, jugeant que ces recrues, qui filaient continuellement du Bourg au fort, pourraient faire durer le siége autant de temps qu'il y avait de chevaliers dans les autres endroits de l'île, résolut de tout tenter pour interrompre et pour couper cette communication. Dans cette vue, il tint dans la tranchée une espèce de conseil de guerre avec Dragut, un sangiac et son principal ingénieur.

Dragut, soit par son intrépidité naturelle, soit que, comme les vieux soldats, à force de se trouver dans les plus grands périls, il s'en fût fait une habitude, s'étant avancé au dehors de la tranchée et à découvert, pour reconnaître la disposition du terrain, fut atteint à côté de l'oreille droite de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château Saint-Ange avait brisée; du même coup le sangiac fut tué sur-le-champ. Dragut n'était guère en meilleur état; il en perdit connaissance, tomba évanoui, et jetant des ruisseaux de sang par la bouche, par le nez et par les oreilles; le pacha, pour ne point épouvanter le soldat, fit jeter sur lui une couverture, et après l'avoir fait porter dans sa tente, d'un air tranquille et intrépide il s'avança en sa place, et au même endroit fit ses observations. Il convint avec l'ingénieur que, pour empêcher le secours qu'on envoyait dans le fort, il fallait dresser une batterie sur le mont Calcara, et étendre en même temps les lignes qui étaient au pied du château, et les pousser, si l'on pouvait, jusqu'au rivage de la mer.

Le pacha, qui n'avait alors pour objet que d'empêcher ceux du fort de recevoir le secours du Bourg, par le conseil de son ingénieur, fit faire une espèce de chemin ouvert, derrière la tranchée, qui était au-dessous de la contrescarpe, qu'on poussa ensuite jusqu'au rivage et au bord de la mer qui regarde la Renelle. On garnit cette ligne d'un grand nombre d'arquebusiers ; en sorte que par cet ouvrage, auquel les Turcs travaillèrent jour et nuit, le fort se trouva à la fin investi et enfermé de tous côtés, sans qu'il en pût approcher aucune barque qui ne fût aussitôt arrêtée et coulée à fond.

Le grand maître jugea bien qu'à moins d'un puissant secours capable de faire lever le siége, le fort ne pourrait plus tenir longtemps. Il en écrivit aussitôt au commandeur Salvago, son résident auprès du vice-roi de Sicile, avec ordre de renouveler ses instances auprès de ce seigneur pour le départ du secours. Garsie, inquiet et incertain, eût bien voulu différer encore. Cependant il se détermina à donner le commandement d'une petite escadre à Jean Cardone, sa créature, et par des ordres secrets il lui commanda, s'il apprenait que le fort Saint-Elme fût pris, de revenir sur-le-champ, sans mettre à terre et sans débarquer les troupes qu'il lui confiait. Cardone se mit aussitôt en mer, mais sous prétexte de vents contraires, il consumait le temps par différents mouvements, la plupart inutiles ; et il semblait qu'il fût plutôt parti de la Sicile pour montrer de loin le secours que pour le débarquer.

Les Turcs profitèrent de cet excès de précaution ; le 21, ils revinrent en foule à l'assaut : toute leur armée était dans les tranchées ou au pied des murailles. Le pacha, espérant enfin d'emporter la place, ne ménagea point ses soldats ; ils trouvèrent dans toutes les attaques le même courage et la même résistance de la part des assiégés. Les infidèles quittèrent et reprirent jusqu'à trois fois ce terrible assaut : un grand nombre de chevaliers périrent dans ces combats continuels, et si la nuit qui survint ne les eût fait cesser, ils n'étaient plus en état de soutenir les efforts de cette foule d'ennemis dont ils étaient pressés. Cette nuit, qui leur procura un peu de relâche, leur fit voir en même temps la grandeur de leur perte ; ils la passèrent parmi les gémissements de ceux qui se mouraient, et à panser les plaies les uns des autres.

Ayant perdu toute espérance de secours, ils ne songèrent plus qu'à finir leur vie en bons chrétiens et en véritables religieux. Pendant la nuit, tous s'y préparèrent par la participation aux sacrements de l'Église ; après s'être tendrement embrassés, n'ayant plus qu'à rendre leur âme à Dieu, chacun se retira à son poste pour mourir au lit d'honneur et les armes à la main. Ceux que leurs blessures empêchaient de marcher se firent porter dans des chaises jusque sur le bord de la brèche, et, armés d'une épée qu'ils tenaient à deux mains, ils attendirent avec une fermeté héroïque que des ennemis qu'ils ne pouvaient aller chercher les vinssent attaquer.

Le lendemain, 23 juin, les Turcs, dès la pointe du jour, montèrent à l'assaut avec de grands cris et comme allant à une victoire qu'on ne pouvait plus leur disputer. Mais le soldat chrétien se défendit avec un courage invincible ; il semblait même que la certitude qu'il avait d'une mort prochaine et commune avec les chevaliers, les eût rendus égaux en courage et en valeur ; les uns jetaient des pierres et des feux d'artifice, d'autres s'avançaient fièrement au-devant des ennemis, avec la même audace que s'ils eussent été victorieux. Ceux qui ne pouvaient marcher se battaient à coups de mousquet ; après avoir, par un feu continuel, consumé toute leur poudre, ils en cherchaient encore jusque dans les fourniments de ceux de leurs camarades qui avaient été tués à leurs côtés. Enfin, après un assaut soutenu pendant quatre heures entières, ils se virent réduits pour défendre la brèche à soixante personnes ; mais c'étaient plus que des hommes, qui, par un généreux mépris de la mort, faisaient encore trembler leurs ennemis. Le commandeur de Lamirande, de la langue de Castille, grand capitaine, qui s'était signalé pendant tout le siége, se voyant près d'être forcé par les Turcs, rappela quelques soldats chrétiens qui s'étaient maintenus jusque alors sur le cavalier qu'on avait construit au-devant du fort. Le pacha, voyant la brèche fortifiée de ce petit secours, fit cesser tout d'un coup l'assaut, et feignit de se retirer. Mais ce ne fut que pour faire occuper par des janissaires,

non-seulement le cavalier qu'on venait d'abandonner, mais encore tous les postes supérieurs à la brèche, et qui voyaient le dedans du fort à découvert.

Les assiégés employèrent ce moment de relâche à bander leurs plaies, moins pour conserver un reste languissant de vie que pour pouvoir combattre encore quelques moments avec plus de force. A onze heures du matin ils virent revenir les Turcs à l'assaut avec une nouvelle fureur ; et les janissaires, du haut du cavalier et des autres postes, avec leurs mousquets choisissaient ceux qu'ils voulaient tuer. La plupart périrent par le feu ennemi. Le bailli de Nègrepont, le chevalier Paul Avograde, Lamirande et la plupart des chevaliers, avec ce qui leur restait de soldats, accablés par la multitude, se firent tous tuer sur la brèche ; et ce terrible assaut ne finit que faute de combattants, et par la mort du dernier chevalier.

La flotte des Turcs entra ensuite dans le port de Marza-Musciet comme en triomphe, au bruit du canon, des trompettes et des autres instruments militaires : tout retentissait des cris de joie des infidèles. Quelques officiers de Dragut, étant courus à sa tente pour lui annoncer la prise du fort, le trouvèrent à l'extrémité ; mais, quoiqu'il eût perdu la parole, il ne laissa pas d'en témoigner sa joie par quelques signes extérieurs ; et, levant les yeux au ciel comme pour l'en remercier, il expira un moment après : capitaine d'une rare valeur, même

plus humain que ne le sont ordinairement les corsaires.

Le pacha, entrant dans le fort, et jugeant par la petitesse de cette place combien le Bourg lui donnerait de peine, s'écria : « Que ne fera pas le père, puisque le fils, qui est si petit, nous coûte nos plus braves soldats ! » On convient en effet que les Turcs, dans le siége particulier de ce fort, perdirent au moins huit mille hommes, ce qui affaiblit considérablement leur armée. Mustapha, naturellement cruel et sanguinaire, pour s'en venger et pour intimider en même temps les chevaliers qui étaient dans le Bourg et dans les autres forteresses de l'île, fit prendre ceux qu'on trouva parmi les morts, et qui respiraient encore; par son ordre, on leur ouvrit l'estomac, et après leur avoir arraché le cœur, par une barbarie et une cruauté qui n'avaient point d'exemple, et pour insulter à l'instrument de notre salut dont ils portaient la marque, on fendit leurs corps en croix; on les revêtit de leurs soubrevestes, et après les avoir attachés sur des planches, il les fit jeter dans la mer, espérant, comme il arriva, que la marée les porterait au pied du château Saint-Ange et du côté du Bourg.

Un spectacle si triste et si touchant tira des larmes des yeux du grand maître; la colère et une juste indignation succédèrent à sa douleur. Par représailles et pour apprendre au pacha à ne pas faire la guerre en bourreau, il fit égorger sur-le-champ

tous les prisonniers turcs, et, par le moyen du canon, il en fit jeter les têtes toutes sanglantes jusque dans leur camp.

LIVRE XI

Suite du siége de Malte. — L'armée de Sicile vient au secours de la place. — Défaite et retraite des Turcs. — Fondation d'une nouvelle cité. — Mort de la Valette.

Si la conquête du fort Saint-Elme avait coûté aux infidèles un de leurs généraux et leurs plus braves soldats, la Religion, par une défense si opiniâtre, n'avait pas fait à proportion une perte moins considérable : on comptait jusqu'à cent trente chevaliers et plus de treize cents hommes qui avaient péri dans ce siége particulier; et les cruautés que les Turcs venaient d'y exercer avaient jeté une espèce de consternation dans les esprits. Le grand maître, quoique sensiblement affligé d'une si grande perte, dissimula sagement sa douleur, et sut, par ses discours, faire passer sa fermeté dans tous les cœurs.

A ces soins si dignes d'un grand général, il ajouta une défense expresse de ne faire à l'avenir aucun prisonnier, ordonna qu'après en avoir tiré les lu-

mières qu'on pourrait des desseins du pacha, on les égorgeât tous sans faire aucun quartier.

Le pacha, qui n'était pas informé d'une résolution si déterminée, envoya à la porte du Bourg, avec un étendard blanc, un officier suivi d'un esclave chrétien pour lui servir d'interprète. On n'admit dans la ville que l'esclave, qui depuis trente ans servait sur les galères du grand-seigneur.

Par la fière réponse qui lui fut faite, le pacha comprit bien qu'il n'y aurait que la force des armes qui le rendrait maître de l'île. Ses troupes, par son ordre, investirent du côté de la terre le château Saint-Ange, le Bourg et la presqu'île de la Sangle, qu'on appelait anciennement le château et la ville de Saint-Michel.

Pendant que les Turcs étaient occupés à ces travaux, don Juan de Cardone, qui commandait les quatre galères du secours, parut de nouveau proche de Malte, pour tâcher de découvrir, suivant ses instructions, si le fort Saint-Elme tenait encore. Il mit à terre le mestre de camp Robles et le chevalier de Quincy. Ils ne furent pas plutôt à terre qu'ils apprirent la perte du fort; mais, par un mensonge officieux, ils allèrent dire à leur général que le fort tenait encore, mais qu'il n'en fallait plus rien espérer si l'on ne s'avançait promptement à son secours. Cardone, sollicité par les chevaliers et les gentilshommes séculiers qu'il avait à bord, et même par les soldats, qui montraient la plus grande ardeur, opéra enfin le débarquement; et, grâce à

un brouillard très-épais, le secours pénétra dans le Bourg sans être découvert.

Les assiégés n'avaient plus de libre que le côté du port. Pour leur couper cette communication d'où ils pouvaient tirer du secours, et pour enfermer les chrétiens de tous côtés, le pacha proposa dans le conseil de guerre d'attaquer le grand éperon qui défendait la presqu'île de la Sangle. Pour l'exécution de ce projet, il fallait nécessairement faire entrer dans le grand port un nombre considérable de barques armées et remplies de soldats; mais on lui représenta que, outre la chaîne qui fermait ce port, ces barques n'y pourraient passer sans être foudroyées et coulées à fond par l'artillerie du château Saint-Ange, qui commandait et qui battait tout cet endroit du port; et l'on aurait abandonné ce dessein, si l'amiral des infidèles n'eût trouvé le moyen de jeter des barques dans le grand port sans les faire passer devant le château Saint-Ange. Comme il était maître du port Musciet, qui n'était séparé du grand port que par cette langue de terre du mont Sceberras, où était situé le château Saint-Elme, il se fit fort, à travers cette langue de terre, de faire transporter à bras d'hommes, par les esclaves chrétiens et les chiourmes des galères, toutes les barques nécessaires, de les mettre à flot dans le grand port, de les remplir ensuite de soldats et d'arquebusiers qui attaqueraient l'éperon du côté des moulins, en même temps que l'armée de terre monterait à l'assaut du côté du château.

Le conseil donna de grandes louanges à cet expédient, que les chevaliers n'avaient pas prévu, et qui vraisemblablement devait causer la perte de ces ouvrages. Mais un officier turc, chrétien et Grec de naissance, qui avait assisté à ce conseil, touché par un mouvement subit de sa conscience, résolut de passer dans l'île, et de hasarder sa vie pour en donner avis au gouverneur. Cet officier s'appelait Lascaris, de l'illustre maison de ce nom, et qui avait donné à l'Orient plusieurs empereurs. Il déserta donc, et vint prévenir le conseil du nouveau projet des infidèles.

Pour prévenir l'exécution d'un dessein aussi hardi, on fit, au milieu du port, une estacade formée de pieux enfoncés dans la mer, et qu'on lia ensemble par une longue chaîne. Pour ne pas exposer les ouvriers à l'artillerie ennemie, on n'y travailla que la nuit; mais on y mit tant d'activité, qu'en neuf nuits ce grand travail fut achevé.

Cependant le pacha espérait enlever les pieux de l'estacade, et ouvrir par cet endroit un passage à sa petite flotte. Dans cette vue et par son ordre, des Turcs qui savaient nager, ayant une hache à leur ceinture, gagnèrent la palissade, montèrent sur les antennes, et travaillèrent avec beaucoup d'ardeur pour les couper. L'amiral de Monté, qui commandait dans l'île, leur opposa un même genre de guerriers; des soldats maltais, excellents nageurs, l'épée dans les dents et tout nus, joignirent les Turcs, les renversèrent de dessus l'estacade, en tuèrent ou

blessèrent une partie, et poursuivirent les autres, qui prirent la fuite, et qui ne gagnèrent le rivage qu'avec beaucoup de difficulté.

Après ces petites attaques, qui n'avaient encore rien de décisif, Mustapha commença le 5 juillet à faire tirer en même temps toutes ses batteries. Tous ces canons et ceux des chrétiens, qui leur répondaient, faisaient un feu si terrible et si continuel, que cette île paraissait un volcan et un autre mont Etna.

Hascen, vice-roi d'Alger, arriva en ce temps là au camp à la tête de deux mille cinq cents hommes, tous vieux soldats, d'une valeur déterminée, et qu'on appelait communément les braves d'Alger. En voyant le fort Saint-Elme, considérant sa petitesse, il ne put s'empêcher de dire que si ses soldats s'étaient trouvés au siége, il n'aurait pas tenu si longtemps. Ce jeune Turc était fils de Barberousse et gendre de Dragut : fier de ces grand noms, et pour illustrer le sien, il pria le pacha de lui confier l'attaque du fort Saint-Michel, et il se vanta de l'emporter l'épée à la main. Le pacha, vieux général, et qui n'eût pas été fâché que ce jeune audacieux apprît à ses périls combien l'épée des chevaliers était tranchante, lui répondit obligeamment que, ne doutant point du succès, il consentait volontiers à lui en laisser tout l'honneur auprès du sultan ; et, pour le mettre en état de réussir dans son entreprise et d'attaquer l'île par terre et par mer, il lui donna six mille hommes, et l'assura

que du côté de terre il le soutiendrait à la tête de toutes ses troupes.

Hascen, avec ses Algériens, résolut d'attaquer la presqu'île par terre et par mer; il confia l'attaque de ce dernier côté à son lieutenant, appelé Candelissa.

Pendant que les Turcs, à travers les ruines que causait leur artillerie, cherchaient à s'ouvrir un passage dans l'île, leurs esclaves et la chiourme de leurs galères, à force de bras, avaient transporté dans le port, au travers du mont Sceberras et du port Musciet, un nombre prodigieux de barques, dans lesquelles, après les avoir remises à flot, Candelissa avait fait entrer une partie des soldats d'Alger, et plus de deux mille hommes que le pacha lui avait donnés pour cette entreprise. Cette petite flotte bien armée, et qui couvrait presque tout le grand port, au bruit des tambours, des nacaires, des chamavelles et d'autres instruments barbares, partit de la côte du mont Sceberras. Elle était précédée par une barque longue, remplie de prêtres et de religieux mahométans, dont les uns par leurs chants et leurs prières imploraient le secours du Ciel, pendant que d'autres, en tenant des livres ouverts, y lisaient des imprécations contre les chrétiens. Cette cérémonie fit place à des armes plus redoutables; les Turcs s'avancèrent fièrement jusqu'à l'estacade. Candelissa s'était flatté de l'ouvrir par quelque endroit et de la rompre; ou, s'il n'en pouvait venir à bout, son dessein était de faire passer ses

soldats par-dessus l'estacade, à la faveur d'un grand nombre de planches dont une extrémité devait poser sur la tête des pieux, et l'autre sur le rivage; il prétendait s'en servir comme d'un pont qui l'aurait conduit à terre. Mais il avait mal pris ses mesures; le rivage étant plus éloigné qu'il n'avait cru, les planches se trouvèrent trop courtes; et quand il fut question de rompre la chaîne ou de couper les antennes qui liaient ensemble les pieux dont cette digue était formée, aux premiers coups que donnèrent les Turcs, ils se virent accablés par une grêle de mousquetade; et l'artillerie du château Saint-Ange, et toutes les batteries de l'île qui regardaient le port, tirant ensemble sur ces barques, en coulèrent à fond un bon nombre, et obligèrent les autres à s'éloigner.

Leur général les rallia bien vite: comme il avait remarqué que l'estacade ne couvrait pas entièrement la pointe de l'île, et qu'il y avait un endroit où il pourrait tenter une descente, il y aborda. Le commandeur de Guimeran, ancien chevalier, commandait en cet endroit: il laissa approcher les barques ennemies, mais il ne les vit pas plutôt à portée, que, faisant faire feu de son canon et de sa mousqueterie, il coula bas plusieurs barques: on prétend qu'il y eut près de quatre cents Turcs de tués par cette décharge.

Candelissa, élevé, pour ainsi dire, dans le feu, et accoutumé aux périls de la guerre, pendant que les canonniers chrétiens rechargeaient, mit pied à terre, et, à la tête de ses Algériens, gagna le rivage.

Il y trouva de nouveaux périls : Guimeran, en faisant faire feu à son artillerie, s'était réservé deux canons chargés à cartouches, et qu'il fit tirer alors contre les Turcs. Il en périt un grand nombre : leur général, toujours intrépide, voyant une partie de ses soldats ébranlés, et que plusieurs se mettaient en état de se jeter dans leurs barques, par prières, par menaces, et surtout par son exemple et sa fermeté, les arrêta sur le rivage, et, pour leur ôter tout espoir de retraite, il fit éloigner toutes les barques. C'était dire à ses soldats qu'il fallait vaincre ou mourir : aussi vit-on dans cette occasion que le désespoir va souvent plus loin que le courage et les forces ordinaires de la nature : les Algériens qui avaient la tête de l'attaque, le sabre d'une main et une échelle de l'autre, s'efforcèrent de monter sur ce retranchement. Ils se pressaient à l'envi l'un de l'autre d'occuper un poste si dangereux ; et tous s'y présentaient avec un entier mépris de la mort. Le combat fut long et cruel : des ruisseaux de sang coulaient au pied du retranchement, et ces barbares à la fin s'abandonnèrent avec une fureur si déterminée, qu'après plus de cinq heures de combat ils gagnèrent le haut du retranchement, et y plantèrent sept enseignes.

A la vue de ces étendards, quoique les chevaliers fussent réduits à un petit nombre, une honte salutaire, jointe à une noble indignation, les ramena à la charge. L'amiral Monté se mit à leur tête ; et, après qu'on eut essuyé de part et d'autre une nou-

velle décharge de mousqueterie, on en vint aux piques, aux épées et même aux poignards; tous combattaient, tous se mêlaient, quoique avec une fortune douteuse du côté des chevaliers; et il était à craindre que, par la mort des uns et l'épuisement et la lassitude des autres, le succès ne leur en fût pas favorable, lorsque le grand maître, qui était présent, pour ainsi dire, à tous les combats, averti de l'extrémité où se trouvaient ceux qui se défendaient à l'éperon de Saint-Michel, leur envoya du secours, conduit par le commandeur de Giou, général des galères, et par les chevaliers Ruiz, de Medina et de Quincy.

Le commandeur de Giou, la pique à la main, s'avance aussitôt à la tête de sa troupe, charge les infidèles, arrache les enseignes, pousse tout ce qui s'oppose à l'effort de ses armes, et force enfin les ennemis d'abandonner le haut de ce rempart, où ils allaient faire un logement. La plupart, pressés par les chevaliers qui leur tenaient l'épée dans les reins, se précipitent du haut en bas; Candelissa leur commandant s'enfuit des premiers, quoique jusque alors il eût fait paraître un courage déterminé.

La mer ne leur fut guère plus favorable que la terre: ils eurent à essuyer le feu de toutes les batteries qui les avaient si maltraités à leur approche et à leur débarquement, et qui en coulèrent de nouveau plusieurs à fond. L'eau du port en peu de temps fut couverte de corps morts, de têtes, de bras et de jambes coupés: il ne s'était pas vu de

spectacle plus affreux et plus terrible : et de quatre mille hommes que le général avait embarqués pour cette entreprise, à peine en échappa-t-il cinq cents, et encore la plupart couverts de blessures.

Il n'y eut pas moins de sang répandu de part et d'autre à l'attaque du vice-roi d'Alger. Ce commandant, après avoir fait donner le signal de l'assaut par un coup de canon, s'avança fièrement à la tête de ses troupes vers toutes les brèches que l'artillerie avait faites du côté de Bormole et du château Saint-Michel. Il avait donné la pointe de l'attaque à ceux de ses soldats d'Alger qu'il avait retenus auprès de lui. Ils s'y présentèrent avec tant d'ardeur et de résolution, qu'on vit bientôt leurs enseignes arborées le long des parapets. Mais les chevaliers, qui venaient de repousser les infidèles à l'attaque de l'éperon, étant accourus, firent changer la face du combat, et le vice-roi, après avoir perdu la plus grande partie de ses braves d'Alger, se vit forcé de faire sonner la retraite.

Le pacha, qui n'espérait plus de vaincre les chevaliers que par la lassitude et l'épuisement de leurs forces, pour ne leur point donner de relâche, après cinq heures de combat, fit continuer l'assaut, et occuper la place des Algériens par les janissaires que le grand-seigneur lui avait donnés pour cette expédition. Ces soldats, qui font la principale force de l'empire ottoman, s'y portèrent avec ce courage qui ne connaît point de péril. Ce fut contre de si redoutables ennemis qu'il fallut que les chevaliers,

accablés de lassitude et outrés de soif et de chaud, reprissent les armes. Soutenus par les habitants, hommes, femmes et enfants, ils chargèrent les Turcs avec une telle fureur, que ceux-ci abandonnèrent la brèche, malgré les cris et les menaces de leurs officiers.

Le pacha, qui ne se rebutait ni par la grandeur du péril, ni par les difficultés, sur le modèle d'un pont qu'il avait fait faire au siége de Saint-Elme, en fit construire un pareil, composé de grandes antennes et de mâts de vaisseaux. Le grand maître, qui en prévit les suites et l'avantage que les Turcs en pourraient tirer pour monter à l'assaut, tenta deux fois la nuit d'y faire mettre le feu ; mais ses soldats furent toujours repoussés, et l'on convint qu'une entreprise aussi difficile ne pouvait être conduite que de jour. Le grand maître, pour faire voir qu'il ne ménageait pas plus ses plus proches parents que les autres chevaliers, donna cette commission à Henri de la Valette, fils de son frère. Ce jeune chevalier s'adjoignit le chevalier de Polastron, son ami particulier; mais ils furent accablés par une grêle de mousquetade, et tués tous les deux, au moment où ils s'efforçaient de renverser l'ouvrage des Turcs. Leurs soldats eurent beaucoup de peine à arracher leurs cadavres à l'ennemi.

Le grand maître supporta la mort de son neveu avec beaucoup de constance, et il ajouta cette vertu aux grandes qualités qu'il fit éclater pendant tout le siége. Cependant il se ménageait moins qu'un autre,

et, après avoir été reconnaître lui-même le pont où son neveu avait péri, il fit ouvrir la muraille vis-à-vis et de niveau à cet ouvrage : ayant ensuite placé une pièce d'artillerie dans cette ouverture, le canon tira si heureusement, qu'après avoir ébranlé le pont, d'autres coups le firent crouler; et la nuit suivante on y mit le feu, qui le réduisit en cendres.

Le siége devenait de jour en jour plus meurtrier et plus à craindre pour ses suites : les infidèles ne donnaient pas un moment de relâche aux assiégés : tantôt ils insultaient un seul endroit, et tantôt ils en attaquaient plusieurs à la fois et sur divers points. Le pacha, après les avoir harcelés pendant quatre jours par des escarmouches continuelles, et en présentant l'escalade en différents endroits, le deuxième jour d'août donna un nouvel assaut au fort Saint-Michel. Les assiégés soutinrent courageusement cet effort; les ennemis furent repoussés; leurs officiers, pendant six heures que dura cette attaque, les ramenèrent jusqu'à cinq fois à l'assaut, mais ils furent toujours reçus avec la même intrépidité.

Cinq jours après, et le 7 du même mois, le pacha revint tout de nouveau au combat. Pour obliger les assiégés à partager leurs forces, il envoya trois mille hommes attaquer le bastion de Castille. Mais le plus grand effort et la véritable attaque se firent contre le fort Saint-Michel. On se battit pendant quatre heures entières sur la brèche avec une fureur sans égale.

Dans le temps même que le grand maître n'était

pas sans inquiétude du succès, au grand étonnement des chrétiens et même des Turcs, le pacha fit sonner la retraite. On apprit depuis que le commandeur Mesquita, gouverneur de la Cité-Notable, avait donné lieu à cette retraite précipitée.

Ce commandeur, vieil officier, toujours attentif à tous les événements, ayant découvert du haut de la cité que le château Saint-Michel paraissait tout en feu, ne doutant point que ce ne fût l'effet d'un assaut, et que les assiégés ne fussent extrêmement pressés, pour faire diversion, fit sortir de sa place un corps de cavalerie, dont chaque cavalier portait en croupe un fantassin. Les chevaliers de Lugny et de Vertura étaient à la tête de ce détachement. Le chevalier de Lugny, pour faciliter sa retraite, ayant laissé son infanterie en embuscade dans un village ou casal voisin, appelé Azabugi, s'avança jusqu'à la fontaine de Marza, où le pacha avait placé ses malades, et ayant reconnu que la garde de cet hôpital s'était écartée sur les collines voisines pour voir de plus près les deux assauts, il fit mettre pied à terre à ses cavaliers, coupa la gorge aux malades et aux blessés, et en fit un horrible carnage. La surprise et le tumulte ordinaire dans ces sortes d'attaques imprévues, les cris des mourants, la fuite des blessés, qui purent échapper à la fureur des chrétiens, tout cela répandit une terreur générale dans le camp des Turcs. Les fuyards publièrent que c'était la tête de l'armée de Sicile, et du secours des chrétiens, qui avait débarqué proche de là, et qui

s'avançait pour faire lever le siége. Ce bruit alla bien vite jusqu'au pacha; et comme, dans une épouvante générale, la raison ne sert souvent qu'à augmenter la frayeur et la créance du péril, ce général, quoique grand homme de guerre, se laissa séduire par un préjugé public. Ce fut ce qui l'obligea de faire sonner la retraite; et, après avoir rallié ses troupes, il se mit à leur tête pour s'avancer du côté où il croyait rencontrer l'ennemi : il trouva partout une égale solitude. Le chevalier de Lugny, après avoir exécuté les ordres de son commandant, s'était sagement retiré. Le pacha arriva jusqu'à la fontaine de Marza, où il apprit qu'un coup si hardi n'était venu que d'un parti de la garnison de la cité. Il en fut outré de colère; et ce qui augmenta surtout sa rage et sa honte, c'était d'avoir pris si légèrement le change, et discontinué un assaut au moment qu'il en espérait un heureux succès. Il voulait à toute force retourner à la brèche, continuer l'assaut, et s'y faire tuer ou emporter la place. Mais ses principaux officiers lui représentèrent que la nuit approchait; que ses troupes étaient extraordinairement fatiguées de la chaleur et d'un combat si opiniâtre, et qu'il fallait leur donner le temps de reprendre de nouvelles forces. Par ces raisons, ils le ramenèrent au camp, et le conduisirent jusqu'à sa tente, où il passa la nuit à former de nouveaux projets pour se rendre maître du boulevard de Castille et du fort Saint-Michel.

Le général turc eut recours de nouveau aux mines : ses pionniers et ses soldats y travaillèrent

continuellement. Les chevaliers de leur côté n'oubliaient rien pour les découvrir et les éventer; et souvent par des contre-mines ils rencontraient les infidèles : on en venait aussitôt aux mains. Il était question dans ces combats souterrains du parti qui resterait maître de la chambre de la mine; et souvent les uns et les autres y périssaient ou par le feu qu'on y mettait, ou par l'éboulement et le poids des terres enlevées en l'air, et qui retombaient sur les combattants.

Le grand maître et ses chevaliers, peu assurés sur le terrain même qu'ils occupaient, étaient toujours, pour ainsi dire, entre deux feux : ils avaient à craindre l'effet du canon et celui de la mine, qui ne se faisait connaître qu'en éclatant tout à coup, et n'était pas moins redoutable.

Dans une si affreuse situation, la Valette écrivit au vice-roi de Sicile pour lui représenter le besoin pressant qu'il avait d'un prompt secours.

Garsie, quoique toujours incertain et toujours irrésolu, voyant cependant que, pour l'honneur de son maître et le sien propre, il fallait prendre un parti, vaincu aussi par les instances de ses officiers, écrivit au grand maître que, vers la fin du mois, il lui enverrait un secours de douze mille hommes.

Quelque agréables que fussent des promesses si positives, le grand maître, qui ne comptait que sur ses propres forces, ne relâcha rien de ses soins et de son attention.

Les Turcs de leur côté ne montraient pas moins

de courage, et une défense si opiniâtre excitait surtout le dépit et la honte de leurs généraux.

Ils convinrent de donner un nouvel assaut, de le continuer, s'il le fallait, pendant plusieurs jours et même pendant la nuit, et de vaincre au moins les chevaliers par la lassitude et l'épuisement de leurs forces, s'ils ne pouvaient triompher de leur valeur.

Pour l'exécution de ce dessein, le 18 du mois, sur l'heure de midi, et dans la plus grande chaleur du jour, croyant trouver les chrétiens assoupis et retirés à l'ombre et à l'abri de leurs retranchements, ils s'avancèrent chacun à la tête des troupes qu'ils commandaient. Le pacha fit donner ses soldats à la brèche Saint-Michel, et l'amiral turc au bastion de Castille. L'une et l'autre attaque furent très-vives, mais d'abord avec différents succès.

Au fort Saint-Michel, l'intrépidité héroïque des chevaliers triompha assez promptement des efforts redoublés des Turcs; mais au bastion de Castille, le feu ayant été mis à une mine dans l'endroit d'où l'on se défiait le moins, les Turcs montèrent aussitôt à l'assaut et plantèrent leurs étendards sur le parapet. Le grand maître, sans même prendre le temps de se couvrir de sa cuirasse, s'avança fièrement contre les infidèles, la pique à la main; les chevaliers se précipitèrent à ses côtés pour le couvrir de leurs corps, et leur élan chassa les Turcs de la brèche qu'ils occupaient. Le grand maître se fit préparer un logement dans l'endroit le plus exposé de ce poste.

Les Turcs, comme l'avait bien prévu la Valette, revinrent la nuit même à l'assaut en l'un et l'autre endroit : l'attaque se passa principalement à coups de mousquets, et les assiégés, de leur côté, jetaient de toutes parts des grenades, des cercles et des feux d'artifice. Les soldats turcs, rebutés de la résistance des chevaliers, et battus par leurs officiers quand ils reculaient, se contentaient de frapper de leurs épées sur leurs boucliers et poussaient leurs cris ordinaires dans les combats. Le pacha, malgré les ténèbres, s'étant enfin aperçu que ces cris et tout le bruit qu'ils faisaient n'étaient qu'une illusion, remit au retour du jour et de la lumière la continuation de l'assaut, et fit sonner la retraite.

Dès le lendemain, 19 août, le pacha, par une décharge générale de ses batteries, donna le signal d'un assaut aux deux attaques. Les Turcs se présentèrent à celle de Saint-Michel avec une nouvelle audace, et dans l'espérance d'en emporter au moins le ravelin. Cette confiance était fondée sur une machine comme une espèce de carcasse, mais beaucoup plus grosse, faite en forme d'un long baril relié et couvert de cercles de fer, rempli de poudre à canon, de chaînes de fer, de clous, de balles et de toutes sortes de ferrements. L'ingénieur, après y avoir attaché une mèche compassée, trouva le moyen de la faire tomber sur le ravelin et au milieu des chevaliers qui défendaient ce poste; mais ces hommes intrépides, voyant cette machine fumante, avant qu'elle eût pris feu la rejetèrent brusquement

sur les ennemis, qui se présentaient en foule pour monter sur la brèche : et dans le moment qu'elle éclata, on vit voler en l'air des têtes, des bras et des jambes. Les Turcs, épouvantés, s'écartèrent; plusieurs même s'enfuirent jusque dans leurs tranchées : et les soldats chrétiens, animés par ce funeste spectacle, et pour profiter de la terreur des infidèles, se jetèrent l'épée à la main parmi eux, en firent un grand carnage, et forcèrent le reste à se retirer.

L'attaque de Piali, au boulevard de Castille, fut plus dangereuse, et dura même bien plus longtemps.

Le grand maître, qui se trouvait toujours au plus fort du danger, y fut grièvement blessé à la jambe. Enfin les infidèles furent délogés du parapet, où ils étaient parvenus.

Le pacha, qui ne donnait point de relâche ni à ses ennemis, ni à ses propres troupes, revint à l'assaut dès le lendemain, 20 du mois. Cette attaque se termina comme les autres, mais il périt plusieurs officiers de distinction. Lacerda, qui, pour effacer la honte dont il s'était couvert à la défense du fort Saint-Elme, semblait chercher la mort, la trouva dans cette journée.

Tant d'assauts si meurtriers commençaient à rebuter les soldats turcs, le pacha leur donna deux ou trois jours de repos. Mais dès le 20 on avait jeté dans le grand bourg un billet cacheté, qui fut porté aussitôt au grand maître, et dans lequel il ne trouva que ce seul mot : « Jeudi. » Il entendit aisément ce que signifiait ce terme, et qu'il devait ce

jour-là s'attendre à une nouvelle attaque. Il s'y prépara avec son courage et sa fermeté ordinaires, mais il manquait d'officiers pour commander tous les postes et diriger les soldats.

Le bruit en étant passé à l'infirmerie, ce qu'il y avait de chevaliers blessés et qui pouvaient encore se soutenir, en sortirent courageusement; et à l'exemple du fort Saint-Elme, ils aimèrent mieux aller au-devant de la mort, et la rencontrer sur la brèche, que de l'attendre dans leurs lits.

Le 23, les Turcs se présentèrent à l'une et à l'autre attaque; le pacha mena lui-même ses troupes à l'assaut du fort Saint-Michel. La présence et l'exemple du pacha firent combattre ses soldats avec beaucoup de courage: personne ne se ménageait, et ils trouvèrent aussi de la part des assiégés une vigoureuse résistance; mais les Turcs perdirent assez promptement courage, et le pacha, voyant même les officiers lâcher pied, fut obligé de faire sonner la retraite.

L'attaque du boulevard de Castilie dura plus longtemps, et fut plus vive et plus dangereuse; pendant que l'artillerie des Turcs, pour écarter les chrétiens de la brèche, faisait un feu terrible, les janissaires, mêlés avec les pionniers, élevèrent proche de la muraille une espèce de plate-forme plus haute que le parapet, et d'où leurs mousquetaires tiraient continuellement sur les assiégés; personne n'osait paraître, soit sur la brèche, ou le long du parapet, qu'il ne fût aussitôt tué, et, quoiqu'on ne se battît

qu'à coups de feu, le combat ne laissa pas d'être cruel et meurtrier. Il dura jusqu'à la nuit, et le grand maître, avec toutes ses batteries, ne put faire taire le feu des ennemis, qui, à la faveur de ce cavalier, qui dominait sur la brèche, espéraient de s'en rendre maîtres le lendemain.

Dans un état si déplorable, le conseil de l'Ordre s'assembla pour délibérer sur le parti qu'on prendrait. La plupart des grands-croix proposèrent à la Valette d'abandonner ce poste, d'en faire sauter ce qui y restait de fortifications, avec les vivres et les munitions de guerre, et enfin de se retirer dans le château Saint-Ange, qui était encore en son entier. Le grand maître rejeta cet avis avec une espèce d'horreur et comme s'il se fût agi de livrer l'île entière aux infidèles; et pour faire voir aux commandeurs qui l'environnaient combien il était éloigné de se retirer dans le château Saint-Ange, et de pourvoir à sa sûreté particulière, il ne laissa dans cette place que le peu de soldats qui étaient nécessaires pour servir l'artillerie, et en tira le reste, qu'il employa avec la garnison pendant toute la nuit à faire des retirades, des coupures et d'autres retranchements.

Cependant, comme cette plate-forme que les Turcs avaient élevée contre la muraille lui causait une secrète inquiétude, il la communiqua au commandeur de Claramont, de la langue d'Aragon, dont il connaissait l'habileté, et, par son conseil, la même nuit, il fit ouvrir la muraille avec le

moindre bruit qu'il fut possible. Ce commandeur, suivi de François Guerare, de Pereyra et d'autres chevaliers espagnols, sortit par cette ouverture, se coula sans bruit le long du pied de la muraille, gagna cette levée de terre, chargea avec de grands cris le corps de garde que Piali y avait laissé, et qui, croyant avoir affaire à toute la garnison, s'enfuit avec précipitation. Claramont, au lieu de détruire cet ouvrage, fut d'avis de s'y fortifier : le grand maître lui envoya aussitôt des soldats et des pionniers, qui y dressèrent promptement un parapet pour couvrir les arquebusiers. On y mit même du canon, et les Turcs ne virent pas sans surprise et sans confusion que les chevaliers faisaient servir contre eux-mêmes un ouvrage qu'ils n'avaient élevé que pour avancer la ruine des chrétiens.

Le mauvais succès de ce qui se passait à l'attaque du poste de Castille ne ralentit point l'ardeur et l'empressement du pacha. Les premiers jours de septembre, il fit donner un nouvel assaut; les janissaires, auxquels il avait promis le pillage de la place, s'avancèrent en foule et la tête baissée jusqu'au pied de la brèche; et, malgré le feu de l'artillerie, les pierres, l'eau bouillante et les feux d'artifice qu'on lançait sur eux, ils en gagnèrent le haut; mais le courage invincible des chevaliers les força enfin de l'abandonner. Le pacha vit bien que, pour se rendre maître de la place, il ne lui restait d'autre espérance que de réduire par la faim ceux que jusque-là il n'avait pu vaincre par la force ni par la ruse.

Mais il ne fut pas longtemps sans apprendre qu'il avait encore plus à craindre que les chevaliers de la disette des vivres : ses munitionnaires lui firent savoir qu'un vaisseau qui était allé charger des blés dans l'île de Gelves avait été enlevé par des galères de Sicile ; qu'il ne leur restait au plus que pour vingt-cinq jours de farine, et les officiers d'artillerie lui déclarèrent qu'ils étaient à la veille de manquer de poudre. Dans ce contre-temps si fâcheux, et surtout dans la crainte que le sultan ne lui fît payer de sa tête le malheureux résultat de cette expédition, il résolut de faire ses derniers efforts contre la Cité Notable.

Dans cette vue, le dernier jour d'août il partit du camp avec quatre mille hommes de ses meilleures troupes, janissaires et spahis. La Mesquita, ce brave chevalier portugais dont nous avons déjà parlé, quoiqu'il eût peu de monde, aux premières approches de l'ennemi affecta une contenance fière et résolue. Par son ordre, on borda la courtine de canons, de mousquets, de piques, d'enseignes et de drapeaux ; et pour faire croire que sa garnison était nombreuse, il joignit aux soldats les citoyens de la ville et les habitants de la campagne qui s'y étaient réfugiés ; des femmes même, habillées en hommes, se mêlèrent dans les rangs et parurent en armes sur les boulevards et les bastions.

L'artillerie commença ensuite à tonner de tous côtés et à faire un feu continuel. A ce spectacle, des ingénieurs que le pacha avait envoyés pour re-

connaître la place, rapportèrent à leur général qu'il ne pouvait tenter l'escalade contre un fort défendu par une si nombreuse garnison, sans s'exposer à voir périr devant ses yeux ce qui lui restait de meilleures troupes. Le pacha revint au camp, outré de chagrin, sans savoir quel parti prendre ni de quel côté tourner ses armes. Dans cette incertitude, il assembla tous les ingénieurs de son armée, et les exhorta à inventer quelque machine qui facilitât un nouvel assaut et qui mît fin à une entreprise si longue et si difficile. Ces ingénieurs, pour le contenter, firent construire une tour de bois, qu'à force de rouleaux on poussa jusqu'au pied de la brèche du fort Saint-Michel. Cette tour, semblable à ces anciennes machines dont, avant l'invention du canon, on se servait dans les siéges, avait plusieurs étages. Le plus haut, et qui voyait à découvert dans la place, était rempli d'arquebusiers qui foudroyaient tout ce qui se découvrait ; et pour mettre ce dernier étage hors d'insulte des batteries du château, sitôt que les infidèles avaient fait leur décharge, par le moyen des roues qui étaient en dedans de la machine, et peut-être par la pesanteur des contrepoids et le secours des poulies, le haut de cette tour s'abaissait et se trouvait à couvert par la muraille même de la place, contre laquelle elle était appuyée. Les Turcs, par le moyen de cette machine, tuèrent d'abord beaucoup de monde; mais un charpentier maltais appelé André Cassard, habile dans son art, ayant examiné la construction

de cette tour, fit ouvrir dans la muraille, et directement vis-à-vis de ce château de bois, une canonnière où il plaça une coulevrine chargée de chaînes de fer, et au moment où les Turcs faisaient remonter cette machine, il fit mettre le feu au canon, qui la prit par le milieu et la mit en pièces; en sorte que les soldats qui étaient au plus haut étage furent précipités en bas, ou écrasés sous ses ruines et ses débris.

Enfin le vice-roi de Sicile annonça qu'il allait lui-même conduire le secours qu'il avait promis à l'Ordre. En effet, le 22 août il arriva à Syracuse, où était le rendez-vous de toute l'armée; il en fit la revue, il s'y trouva près de huit mille hommes. Le 1er septembre, toute la flotte appareilla et mit à la voile au bruit d'une décharge de toute l'artillerie et avec des cris de joie de toute l'armée. Le vice-roi, arrivé en vue des côtes de Malte, laissait encore douter s'il débarquerait l'armée; en effet, le gros temps ayant éloigné l'avant-garde, il revint en Sicile et fit débarquer les troupes. Les chevaliers détestaient la timide prudence du vice-roi, et quinze cents soldats désertèrent. Garsie, voyant enfin une sédition près d'éclater, remit à la voile, et le 7 septembre il débarqua à Malte, dans l'anse de Melecha, toutes les troupes, les armes et les munitions de guerre et de bouche qui composaient le secours; il passa cette armée en revue et se rembarqua.

Mustapha et Piali, sur le rapport de leurs espions, avaient toujours cru que le vice-roi n'avait ramassé les vaisseaux et les galères qui étaient dans les

ports de Sicile que pour tenter, à la faveur d'un combat naval, de faire entrer le secours dans le grand port, et le conduire par là jusqu'au pied du château Saint-Ange.

Le débarquement du secours dans un endroit tout opposé consterna également les deux généraux ; ils craignaient à tous moments de voir fondre sur eux les principales forces de la chrétienté ; et, sans même s'instruire, selon les règles de la guerre, du nombre des troupes qui composaient ce secours, ils levèrent le siége avec précipitation, retirèrent leur garnison du fort Saint-Elme, abandonnèrent même leur grosse artillerie, et se rembarquèrent avec une précipitation peu différente d'une fuite ouverte et déclarée. Le pacha ne fut pas plutôt dans son vaisseau, qu'il eut honte de s'être laissé surprendre par une terreur si subite. Un esclave échappé du grand bourg augmenta encore sa confusion, en lui apprenant que ce secours, qui avait fait fuir seize mille hommes, n'était au plus composé que de six mille, encore harassés d'un voyage par mer, et sans général. Mais l'avis était venu trop tard. Déjà les tranchées avaient été comblées par ordre de la Valette; les habitants, hommes, femmes et enfants, les chevaliers même y avaient travaillé jour et nuit. Le grand maître avait envoyé dans le même temps une garnison dans le fort Saint-Elme; et les Turcs, de dessus leur flotte, eurent la douleur et la confusion de voir flotter en l'air les enseignes de Saint-Jean.

Le pacha, qui craignait pour sa tête, et que le sultan ne lui reprochât qu'il n'avait osé voir ses ennemis en face, assembla le conseil de guerre, et l'on y résolut de remettre les troupes à terre pour aller chercher les ennemis. Ce ne fut qu'à coups de bâton qu'on put forcer les troupes à quitter de nouveau les vaisseaux.

Le pacha s'avança ensuite pour aller chercher l'armée du secours. Ascagne de la Corne, qui faisait la fonction de maréchal de camp, l'avait fait retrancher sur une colline d'un difficile accès à cause des défilés dont elle était environnée.

Le grand maître, toujours attentif sur les démarches des infidèles, fit avertir les chefs de l'armée chrétienne qu'ils allaient avoir toutes les forces des Turcs sur les bras. On assembla aussitôt le conseil de guerre; Ascagne était d'avis qu'on attendît l'ennemi dans le camp.

Mais Alvare de Sande, le plus considérable des chefs de l'armée, fut d'un sentiment contraire; il opina à ce qu'on fît sortir toute l'armée, qu'on descendît de la colline et qu'on allât au-devant de l'ennemi.

Cette opinion l'emporta à la pluralité des voix. De Sande descendit dans la plaine à la tête du bataillon de la Religion, suivi de toutes les troupes et d'Ascagne même, qui, après avoir protesté contre les inconvénients qui pourraient arriver d'une entreprise qu'il traitait de téméraire, ne laissa pas de vouloir avoir part au péril : l'action se passa du côté

des chrétiens avec beaucoup de courage et de résolution. Le soldat turc, au contraire, s'enfuit sans avoir essayé de résister.

Ce ne fut qu'avec des peines infinies, et après une perte considérable, que les Turcs gagnèrent le bord de la mer. Jusque-là les chrétiens avaient eu plus de peine à atteindre leurs ennemis qu'à les combattre; mais comme les plus vites et ceux qui couraient plus légèrement s'étaient débandés à la poursuite des fuyards, et, enivrés de la victoire, ne gardaient plus ni ordre, ni rang, le vice-roi d'Alger, qui était couvert par la pointe d'un rocher, sortit à la tête de ses troupes de cette embuscade, en les voyant en petit nombre, tomba sur eux, en tua plusieurs, et fit des prisonniers. Heureusement Alvare de Sande survint pendant ce combat avec quelques bataillons, qu'il fit donner tête baissée contre les Algériens; et le reste des troupes chrétiennes, qui arrivaient à la file, l'ayant joint, poussèrent tout ce qui se trouva devant eux, taillèrent en pièces ceux qui leur résistaient, délivrèrent les prisonniers; et les Turcs, déjà vaincus par leur propre crainte, ne rendirent plus de combat et ne cherchèrent qu'à se rembarquer. Il se passa en cette occasion un nouveau genre de combat.

L'amiral Piali, outre le feu des vaisseaux et du coursier de ses galères, pour favoriser la retraite des Turcs, avait bordé le rivage de chaloupes armées de ses meilleurs arquebusiers, et qui tiraient continuellement contre les chrétiens. Mais les che-

valiers et les soldats, méprisant le feu et le péril, acharnés à la poursuite de leurs ennemis et au désespoir qu'ils échappassent à leurs armes, les poursuivaient jusque dans la mer; et on en vit plusieurs qui, ayant de l'eau jusque sous les bras, allèrent tuer les Turcs à coups de fusil à bord des galères où ils tâchaient de se jeter. On prétend que les Turcs, en ces différentes occasions, et pendant tout le siége, ne perdirent pas moins de trente mille hommes. L'amiral, après avoir embarqué les débris d'une armée auparavant si formidable, mit à la voile et prit la route de Sicile. Le vice-roi, du haut du château de Saragosse, voyant passer cette flotte, apprit sans courrier l'heureux succès du secours et la levée du siége.

Le grand-seigneur n'en reçut les nouvelles qu'avec un violent chagrin, et, jetant à terre et foulant aux pieds la lettre que lui avait écrite Mustapha, il s'écria que ses armes n'étaient heureuses qu'entre ses mains; qu'au printemps suivant il irait lui-même à Malte, et qu'il en ferait passer les chevaliers et les habitants par le tranchant de son épée. Cependant, pour ne pas décrier ses armes, il fit publier dans Constantinople que le pacha s'était rendu maître de l'île; qu'il en amenait la plupart des chevaliers et du peuple en captivité, et que, n'ayant pas jugé à propos de laisser des troupes en garnison sur un rocher et dans une petite île éloignée et déserte, il en avait fait sauter tous les forts et abattre les maisons.

Quelque exagération qu'il y eût dans ces bruits, il est certain qu'après la levée du siége, la ville, ou ce qu'on appelait le grand Bourg de Malte, ressemblait moins à une place bien défendue qu'à une ville emportée d'assaut, rasée, détruite après le pillage, et ensuite abandonnée par l'ennemi. Plus de deux cent soixante chevaliers avaient été tués en différents assauts ; on comptait jusqu'à huit mille hommes, soldats ou habitants, qui avaient péri pendant le siége; et à peine, quand les Turcs se retirèrent, restait-il dans le grand bourg et dans le château Saint-Michel, en comptant même les chevaliers, six cents hommes portant les armes, et encore la plupart couverts de blessures.

Pendant que l'armée du secours, pour se rafraîchir après la fuite des Turcs, s'était retirée auprès de la Cité-Notable, les principaux chefs et tous les chevaliers du secours se rendirent dans le grand bourg pour y saluer la Valette : ils furent reçus de ce prince, des chevaliers de la place et de tous les habitants, comme leurs libérateurs. Les chevaliers s'embrassèrent avec de grands témoignages d'amitié et de tendresse ; mais, quand les uns et les autres vinrent à se souvenir de la perte qu'ils avaient faite des plus illustres et des plus braves chevaliers de la Religion, qu'ils considérèrent l'état déplorable des places assiégées, les murailles et les fortifications détruites, l'artillerie pour la plupart démontée, les maisons abattues ou près de tomber, les magasins sans poudre et sans provisions de guerre, l'habitant

pâle et défiguré, les chevaliers et le grand maître même, la barbe et les cheveux négligés, les habits sales et en désordre, comme des gens qui, depuis quatre mois, ne s'étaient point la plupart déshabillés, et plusieurs de ces braves chevaliers encore avec ces bandages honorables qui couvraient les blessures qu'ils avaient reçues : un spectacle si touchant fit répandre bien des larmes aux uns et aux autres, soit par le souvenir de tant de malheurs, soit aussi de joie de ce que Malte était enfin sauvée; et ce fut pour conserver la mémoire des grandes actions qui s'y étaient passées qu'on donna au grand bourg, qui en avait été le principal théâtre, le nom de Cité-Victorieuse, qu'il a conservé jusqu'à ce jour.

La nouvelle de la défaite des Turcs se répandit bientôt dans toute la chrétienté : ce fut le sujet d'une joie publique, et qui éclata par des illuminations, des feux, des prières et des actions de grâces solennelles. Le nom de la Valette était célébré dans toutes les nations, et le pape Pie IV lui fit offrir le cardinalat, que le grand maître ne crut pas devoir accepter.

Quoique le grand maître reçût en même temps de pareils compliments de la plupart des princes de l'Europe, toutes ces députations si honorables ne le rassuraient pas contre une juste crainte de l'avenir. Le siége, à la vérité, était levé, et les ennemis retirés ; mais on armait tout de nouveau dans le port de Constantinople.

Le grand-seigneur ne pouvait venir à Malte sans une puissante flotte convenable à sa dignité, et nécessaire d'ailleurs pour transporter les troupes qu'il voulait envoyer contre cette île. On y travaillait sans relâche dans l'arsenal de Constantinople ; un grand nombre de galères et de galiotes étaient encore sur les chantiers. Le grand maître, qui n'ignorait pas que cet armement était destiné contre lui, trouva le moyen de faire mettre le feu dans cet arsenal; la violence de la poudre fit sauter les magasins; la plupart des galères qui n'étaient pas encore achevées furent consumées, et un grand nombre d'ouvriers périrent dans cet incendie. L'auteur de cette entreprise fut longtemps ignoré : l'Ordre en profita, et la guerre de Malte fut remise à un autre temps.

Le grand maître, se voyant en sûreté du côté de Soliman, au moins pour la campagne suivante, résolut de profiter de ce temps pour relever les fortifications que les Turcs avaient ruinées. Instruit par l'expérience de l'importance du fort Saint-Elme, il forma le dessein d'agrandir ce fort, d'y ajouter de nouveaux ouvrages et de construire sur la même langue de terre une ville revêtue de toutes les fortifications que l'art pourrait inventer, et d'y transporter ensuite le couvent et la résidence des chevaliers. Pour entreprendre ce grand ouvrage il avait besoin de puissants secours; il en envoya demander aux rois de France, d'Espagne et de Portugal, qui tous s'empressèrent de concourir à l'exécation de ses desseins.

(1566) La Valette, soutenu de ces secours, fit venir des ingénieurs et des ouvriers de différents endroits de l'Italie; et, après qu'on eut pris les alignements nécessaires, ce prince, en habits de cérémonie, accompagné du conseil et suivi de tous les chevaliers, se rendit au mont Sceberras, où il mit la première pierre de la Cité-Nouvelle.

Un travail assidu, et dont personne ne se dispensait, suivit cette cérémonie; chacun à sa manière, et sans distinction du riche citoyen ou du pauvre habitant, s'y employait avec joie, et avec cet empressement que l'on a pour un ouvrage d'où dépend le salut public.

Le 19 juillet de la même année, le grand maître fut frappé d'un coup de soleil à la chasse, et rentra avec la fièvre. Sa maladie dura encore près de trois semaines, et devenait de jour en jour plus dangereuse : en s'apercevant de la diminution de ses forces, et que sa fin approchait, il s'y prépara en bon chrétien et en vrai religieux. Il reçut tous les sacrements avec de grands sentiments de piété.

Il ne fut pas longtemps sans sentir les approches de la mort, et en prononçant dévotement le saint nom de Jésus et de Marie, le 21 du mois d'août, il termina une vie illustre par une mort paisible et chrétienne. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Laurent et dans la chapelle de Notre-Dame de Philerme, en attendant qu'on le pût porter dans celle de Notre-Dame de la Victoire, qu'il avait ordonné de construire dans la Cité-Nouvelle de la

Valette, où il avait élu sa sépulture, et où il fut porté après l'élection de son successeur.

Tout le couvent s'assembla le lendemain pour procéder à cette élection.

Les électeurs, à la pluralité des voix, nommèrent pour grand maître frère Pierre de Monté, grand prieur de Capoue.

Les premiers soins de ce nouveau grand maître furent de rendre les derniers devoirs au corps de son prédécesseur. Le corps du défunt fut porté dans la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, construite à ses dépens, et dans la Cité-Nouvelle, où il avait élu sa sépulture : il fut mis en terre, et le service divin célébré ensuite avec les cérémonies de l'Église et tous les honneurs qui étaient dus à la mémoire d'un si grand homme.

LIVRE XII (1)

Nouveaux succès des chevaliers sur mer. — Soulèvement de Romégas contre le grand maître de la Cassière. — Complots et conspirations dans l'île. — Prise de Malte par Bonaparte. — Dispersion de l'Ordre.

(1570) Les chevaliers de Saint-Aubin, Roquelaure et Ferrand de Coiro, font des prises considérables

(1) Vertot n'a pas étendu sa narration au delà du dernier siége de Malte et des dernières années de la Valette. Il se

dans les mers d'Égypte, et jusque dans les bouches du Nil; mais, la même année, Lucchiali, fameux corsaire, à la tête d'une escadre considérable, surprend celle de la Religion, s'empare de trois galères, et force la capitane de s'échouer au pied de la tour de Monchiaro en Sicile.

(1570) Bataille de Lépante, dans laquelle les Turcs perdent trente mille hommes; quoique les chevaliers n'y eussent envoyé que trois galères, ils ne laissèrent pas de s'y signaler. Ce fut la dernière bataille où la galère combattit comme vaisseau de ligne.

La cité de la Valette est achevée, et le grand maître y transfère la résidence du couvent.

Mort du grand maître de Monté, âgé de soixante-seize ans. Frère Jean Levêque de la Cassière, de la langue d'Auvergne, est élu à sa place.

(1581) Le conseil, soutenu par la plus grande partie du couvent, se soulève contre la Cassière, recommandable pourtant par sa sagesse, sa piété et sa valeur, et confère l'autorité à Mathurin de l'Escur, dit Romégas, prieur de Toulouse et d'Irlande, chevalier dévoré d'ambition, brave à la vérité et heureux dans ses courses, mais féroce, cruel à l'égard des ennemis, et qui ne méritait que la qualité d'un redoutable corsaire. Les conjurés déposent le grand maître, et le retiennent prisonnier

contente ensuite d'indiquer, sous la forme d'annales sommaires, les événements principaux qui arrivèrent dans l'Ordre jusqu'à l'année 1723; nous avons suivi le même plan que lui, en complétant seulement ces annales, et en les conduisant jusqu'à la destruction de la souveraineté des chevaliers de Malte.

au château Saint-Ange. Le pape mande à Rome Romégas et le grand maître ; le dernier y est reçu avec les plus grands honneurs, et Romégas meurt de chagrin de voir ses projets déjoués. Les chevaliers rebelles se soumettent au grand maître, qui lui-même meurt à Rome, après trois mois de séjour.

(1582) Le pape restreint le droit d'élection des chevaliers entre trois sujets qu'il leur indique ; Verdalle, chevalier de la langue de Provence, est choisi par les électeurs, et sa nomination est confirmée par le pape.

(1592) La peste fait de cruels ravages dans toute l'île de Malte.

(1595) Le grand maître, fatigué des plaintes et des murmures des mécontents, passe à Rome, où il meurt de chagrin. Don Martin Carzez, de la langue d'Aragon, est nommé à sa place. Son gouvernement est agréable aux chevaliers et au peuple.

(1601) Mort du grand maître. Frère Alof de Vignacourt, grand hospitalier de France, est élu pour lui succéder.

(1602) A la suite d'une entreprise formée avec beaucoup de prudence et exécutée avec une pareille valeur, les galères de la Religion s'emparent, sur la côte d'Afrique, de la ville de Mahomette.

(1611) Corinthe prise et pillée par les troupes de la Religion.

(1615) Soixante galères turques paraissent devant l'île de Malte, et débarquent cinq mille hommes, qui ne purent faire d'esclaves, par la précaution des

habitants, qui s'étaient retirés dans les places fortes.

(1620) Les galères de la Religion pillent Castel-Tornèze, place qui était le magasin de toute la Morée.

(1623) Frère Mendez de Vasconcellos, Portugais, est nommé pour succéder au grand maître, mort, à la chasse, d'une attaque d'apoplexie. Le nouveau grand maître ne jouit pas six mois de sa dignité; on nomme à sa place Antoine de Paul, prieur de Saint-Gilles. Ce prince augmente la marine de l'Ordre d'une sixième galère.

(1634) Le général Valdi prend, proche l'île de Zante, quatre vaisseaux chargés de six cent cinquante Maures ou nègres qu'on envoyait de Barbarie à Constantinople. Le même général donne un autre combat contre les corsaires de Tripoli, sur lesquels il fait trois cent cinquante-huit esclaves, et délivre soixante chrétiens.

(1636) Frère Paul Lascaris Castellar, issu des anciens empereurs de Constantinople, est élu pour succéder à Antoine de Paul.

Le commandeur de Charolt rencontre trois gros vaisseaux de Tripoli qui escortaient un grand nombre d'autres bâtiments. Le général de Malte prend les vaisseaux à l'abordage, et rentre dans le port de la Religion avec vingt vaisseaux ou bâtiments chargés d'un riche butin.

(1644) Les galères de la Religion prennent, après sept heures de combat, un grand galion richement chargé; parmi les prisonniers se trouvait une dame

du sérail qui, par dévotion, s'en allait à la Mecque, avec un jeune enfant qu'on disait fils du grand-seigneur Ibrahim, et qui entra depuis dans l'ordre de Saint-Dominique, où il porta le nom de père Ottoman.

Ibrahim, ayant appris cette perte importante, envoie un héraut déclarer la guerre au grand maître et à l'Ordre. On travailla aussitôt à mettre l'île en état de résister au pouvoir formidable du grand-seigneur. Mais les menaces du Turc n'étaient qu'une fausse alarme, et ses efforts se dirigèrent contre l'île de Candie.

(1652) On construit à Malte une septième galère. La Religion fait acquisition, en Amérique, de l'île Saint-Christophe.

(1657) Mort du grand maître Lascaris, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Martin de Redin est nommé pour le remplacer.

(1660) Mort du grand maître. Élection de frère Annet de Clermont, qui meurt trois mois après. On élit à sa place Raphaël Coroner, bailli de Majorque.

(1663) Le grand maître meurt d'une fièvre maligne dont l'île était alors affligée; Nicolas Coroner, son frère, est élu à sa place.

(1676) Peste affreuse dans Malte, qui fait périr un grand nombre de chevaliers et dépeuple presque l'île.

(1680) Mort du grand maître. Grégoire Carafe, Napolitain, est nommé pour lui succéder.

Le général Correa revient à Malte avec six vaisseaux algériens dont il s'était rendu maître, après avoir couru risque d'être pris lui-même.

(1685) Nouvel armement de la Religion, commandé par frère Hector de la Tour-Maubourg. Les Vénitiens et les galères du pape se joignent aux chevaliers, et les escadres réunies s'emparent de Coron. Le général de la Religion est tué dans cette attaque.

Le fort Saint-Elme est rebâti, et le château Saint-Ange fortifié.

(1690) Mort du grand maître. Les suffrages se réunissent en faveur de frère Adrien de Vignacourt, grand trésorier de l'Ordre.

On bâtit à Malte un magnifique arsenal pour la construction des galères.

(1693) Un horrible tremblement de terre, commencé le 11 janvier, à dix heures du soir, jette l'épouvante dans l'île. Il finit au bout de trois jours, après avoir renversé plusieurs édifices.

(1694) Nouvel armement sous les ordres de frère François Sigismond, comte de Thum; prise de la ville de Chio, après huit jours de siége.

(1697) Mort du grand maître; les électeurs se réunissent en faveur de frère Raimond Perellos de Roccafoull, de la langue d'Aragon.

(1713) Frère Adrien de Langon, commandant du vaisseau *Sainte-Catherine*, attaque sept vaisseaux algériens, les met en fuite, et se rend maître de l'un d'eux, fort de quatre cents hommes d'équipage. L'Ordre ne perdit que sept hommes dans ce combat.

(1730) Mort du grand maître; élection du bailli Marc-Antoine Zondodari, Siennois. Les forces de

la Religion s'emparent du vaisseau amiral d'Alger, fort de quatre-vingts canons et de cinq cents hommes d'équipage.

(1732) Mort du grand maître, qui est remplacé par don Antoine Manvel de Vilhena, Portugais, qui donne tous ses soins à augmenter les fortifications de l'île. Des vaisseaux turcs se présentent devant l'île, comptant sur un mouvement parmi les esclaves ; mais les précautions du grand maître avaient rendu toute révolte impossible; les Turcs se retirent après quelques volées de canon.

(1732) Mort de Vilhena ; élection de frère Desping.

(1741) Emmanuel Pinto de Fonséca, Portugais, est élu grand maître. Un Turc, petit-fils du vizir et pacha de Rhodes, esclave à Malte, conçoit le plan d'une affreuse conjuration. Le jour de Saint-Pierre, dans l'absence d'un bon nombre de bourgeois et de chevaliers, attirés de la Valette à la Cité-Vieille à l'occasion d'une fête, plus de cinq cents esclaves conjurés devaient poignarder le grand maître, le conseil, les chevaliers qui se trouveraient à la Valette, la garnison, enfin la bourgeoisie. Ils attendaient des secours de la Barbarie. Le massacre allait avoir lieu, si un Arménien et un Juif nouvellement baptisés n'eussent découvert le complot la veille de l'exécution. La torture arracha l'aveu aux coupables; plusieurs furent écartelés au milieu du port par des barques poussées à force de rames en sens contraires.

(1760) Le pacha Méhémet, allant lever les tributs

dans les îles de l'Archipel, mouilla vers la mi-septembre à Stancio, et y débarqua avec la plus grande partie de l'équipage. Tandis qu'il est absent, les esclaves chrétiens se rendent maîtres du vaisseau, qui était du premier rang et richement chargé, coupent les câbles, et font voile vers Malte, où ils abordent, le 6 octobre, au nombre de soixante-treize, après dix-huit jours de navigation. Ils donnent à la Religion le vaisseau, dont elle leur distribue généreusement la cargaison. Le grand-seigneur, irrité de cette perte, prépare, l'année suivante, un armement considérable pour en tirer vengeance. L'Ordre de Malte se met en état de défense. La sagesse du roi de France prévient les suites de cette affaire; M. de Fleury, bailli de l'Ordre, s'étant rendu de sa part à Malte, acheta, au nom de S. M. T.-C, le vaisseau, pour en faire présent à S. H.

(1773) Ximenès est élu grand maître.

(1775) Rohan-Polduc lui succède.

(1797) Une nouvelle conspiration met en danger l'existence des chevaliers et le gouvernement de l'île. Un Maltais d'une naissance obscure, appelé Vassallo, s'étant entendu avec les gardiens de l'arsenal, des prisons et des galères, les conjurés avaient résolu d'immoler les chevaliers, et le pillage des maisons riches devait récompenser les assassins. La police découvrit les menées de ces factieux. Les conspirateurs furent arrêtés; on se contenta d'enfermer Vassallo dans un château et d'exiler plusieurs de ses complices. Cet événement contribua à

abréger les jours du grand maître, qui venait d'essuyer un autre genre de chagrin. L'Assemblée Constituante avait déclaré biens nationaux les commanderies de Malte situées en France; cependant le grand maître envoya un ambassadeur vers le gouvernement français, mais le Directoire ne voulut pas reconnaître cet envoyé.

(1797) Hompesch est élu grand maître; c'est le premier chevalier allemand qui soit jamais parvenu à cette dignité.

Déjà le Directoire, qui gouvernait alors la France, méditait l'expédition de l'Égypte, et jugeait très-utile au succès de cette entreprise de prendre pied à Malte et de la conquérir au passage; mais une attaque de vive force ne pouvait réussir : il fallut donc préparer à l'avance des moyens de trahison. L'emploi en était impossible tant que vivrait le grand maître de Rohan ; mais on savait qu'il était atteint d'une maladie qui ne pouvait manquer de lui devenir promptement fatale, et, en attendant sa fin, on s'empressa de réunir les éléments d'une révolution.

Le Directoire n'eut pas de peine à gagner un grand nombre de Maltais mécontents de leur position subordonnée; mais l'essentiel était de semer la division dans l'Ordre, d'amener surtout une nouvelle élection du grand maître, et d'y faire nommer un dignitaire de l'Ordre qui eût pris part au complot. Ce serait alors que, suivant l'opinion la plus répandue, on se serait adressé au bailli Hompesch, de la langue allemande, ministre plénipotentiaire de l'em-

pereur à Malte. Ce chevalier, ruiné par la confiscation des commanderies qu'il possédait en Alsace, se trouvait, dit-on, sous le poids d'une dette énorme qu'il lui était impossible d'acquitter. Il était ainsi à la merci de ses créanciers, car les statuts de l'Ordre portaient que tout membre qui serait déclaré en faillite serait condamné à perdre l'habit, c'est-à-dire à être dégradé, déshonoré et enfermé dans un château fort jusqu'à la fin de ses jours.

Les agents du Directoire acquirent les titres des créanciers de Hompesch, et, devenus ainsi maîtres de son honneur et de sa vie, ils lui proposèrent de lui donner l'argent nécessaire pour briguer la grande maîtrise, à la condition qu'il livrerait à la France les États de l'Ordre ; et on lui promit une brillante indemnité pour la perte de sa dignité. S'il n'acceptait pas ces offres, on le menaçait de le livrer immédiatement à la honte et au malheur réservés aux débiteurs insolvables. Placé dans cette horrible alternative, il paraît que Hompesch succomba ; aidé par l'argent du Directoire et secondé par les chevaliers allemands, désireux de voir enfin un chef de l'Ordre pris dans leur langue, Hompesch fut élu sans difficulté à la mort du grand maître de Rohan.

(1798) Le signal de la trahison fut donné par l'arrivée d'une forte division de l'armée d'Égypte embarquée à Civita-Vecchia. Le grand maître n'avait qu'un mot à dire pour s'emparer des dix-huit mille hommes qui arrivèrent les premiers en vue de l'île, car les forces navales de la Religion étaient de beau-

coup supérieures aux deux frégates qui les escortaient; soit qu'Hompesch fût réellement gagné, soit qu'il manquât de résolution, il ne profita pas de cette circonstance, et le lendemain toute la flotte française environnait l'île.

La milice de Malte avait pour officiers trois cents chevaliers français ; les conjurés répandirent le bruit qu'ils s'entendaient avec Bonaparte, et parvinrent ainsi à les rendre suspects à leurs soldats, qui les assassinèrent ou les garrottèrent comme des criminels. Dès lors un désordre épouvantable régna dans Malte, et le grand maître s'empressa de conclure avec le général français une capitulation par laquelle il lui remettait l'île et les forts de Malte; la république s'engageait à employer son influence pour faire obtenir au grand maître une principauté égale à celle qu'il perdait, et lui assurait pendant sa vie une pension annuelle de trois cent mille francs. Chaque chevalier français devait toucher une pension de sept cents francs; ce traitement était porté à mille francs pour les chevaliers sexagénaires.

Ce fut ainsi que Bonaparte s'empara sans coup férir de la place la plus forte de la chrétienté, défendue par une garnison nombreuse et d'une valeur éprouvée. Les fortifications étaient si formidables, qu'un général français, en les examinant, s'écriait dans sa franchise militaire : « Il est bien heureux qu'il se soit trouvé quelqu'un là-dedans pour nous ouvrir les portes, car nous n'y serions jamais entrés tout seuls ! »

Deux jours après la remise des forts aux Français, le grand maître s'embarqua pendant la nuit pour Trieste ; le régiment de Malte fut transporté sur l'escadre française ; et Bonaparte, ayant fait un appel aux chevaliers de Malte qui voudraient prendre du service sous ses ordres, en trouva un assez grand nombre pour former les officiers nécessaires à la légion maltaise. En Égypte, cette légion fut constamment à la bouche du canon, elle y périt presque tout entière, et le petit nombre de chevaliers qui échappèrent à la mort revinrent en France avec le grade de général, ou au moins de colonel.

Après être demeuré trois ou quatre jours à Malte, Bonaparte se rembarqua sur la flotte, qui fut augmentée des bâtiments de guerre de l'Ordre, promptement équipés par l'amiral Brueys. Une frégate fut expédiée pour porter à Toulon la nouvelle de la prise de Malte. On y embarqua les archives de l'Ordre et son drapeau, ainsi que ceux des divers grands maîtres. Ce bâtiment fut pris par les Anglais, qui se servirent des drapeaux pour se pavoiser. Celui de Hompesch traînait au plus bas, tandis que ceux des la Valette, des Dieudonné de Gozon, des Vignacourt et des Rohan flottaient majestueusement au sommet des pavois.

Le grand maître Hompesch séjourna quelque temps à Trieste ; il parcourut ensuite diverses cours européennes, et alla même en Angleterre, d'où il essaya de négocier avec le Directoire pour rentrer dans Malte, encore occupée par les troupes fran-

çaises. Enfin il chercha une retraite en France, où il réclama vainement les trois cent mille francs de pension stipulés par la capitulation; et le ci-devant souverain de la riche principauté de Malte mourut à Montpellier, dans une telle misère, que les pénitents d'une congrégation le firent ensevelir à leurs frais.

Regnaud de Saint-Jean-d'Angély avait été laissé par Bonaparte comme gouverneur civil de Malte, et le général Vaubois avait été chargé du commandement militaire, avec quatre mille hommes sous ses ordres. La population de l'île ne tarda pas à s'insurger contre les vainqueurs, qui furent obligés de se renfermer dans les places fortifiées. Étroitement bloqué en outre par une flotte anglaise et par une escadre portugaise, le général Vaubois résista pendant près de deux ans, et ne se rendit que lorsqu'il fut réduit par la famine aux dernières extrémités.

Après l'occupation de l'île par l'armée française, l'empereur de Russie Paul Ier avait accepté le titre de protecteur de l'Ordre ; il prit le titre de grand maître et créa un nouveau prieuré russe du rit grec, auquel il donna des statuts pareils à ceux du grand prieuré catholique russe : le 1er janvier 1799 le pavillon de l'ordre de Saint-Jean fut arboré sur l'angle droit des bastions de l'amirauté de Saint-Pétersbourg. Ce haut patronage remplit les chevaliers d'espérance, et cependant l'Ordre dispersé attend vainement sa restauration.

(1803) Quelques chevaliers réunis à Catane y

avaient reconnu Thomase pour grand maître : il est mort en 1805, et n'a pas eu de successeur.

Aux termes du traité d'Amiens, l'Ordre devait être réintégré dans la possession souveraine des îles de Malte, de Goze et de Cannino, et cependant l'Angleterre les garde encore comme sa propriété.

FIN.

TABLE

LIVRE PREMIER

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE IX.

LIVRE X.

LIVRE XI.

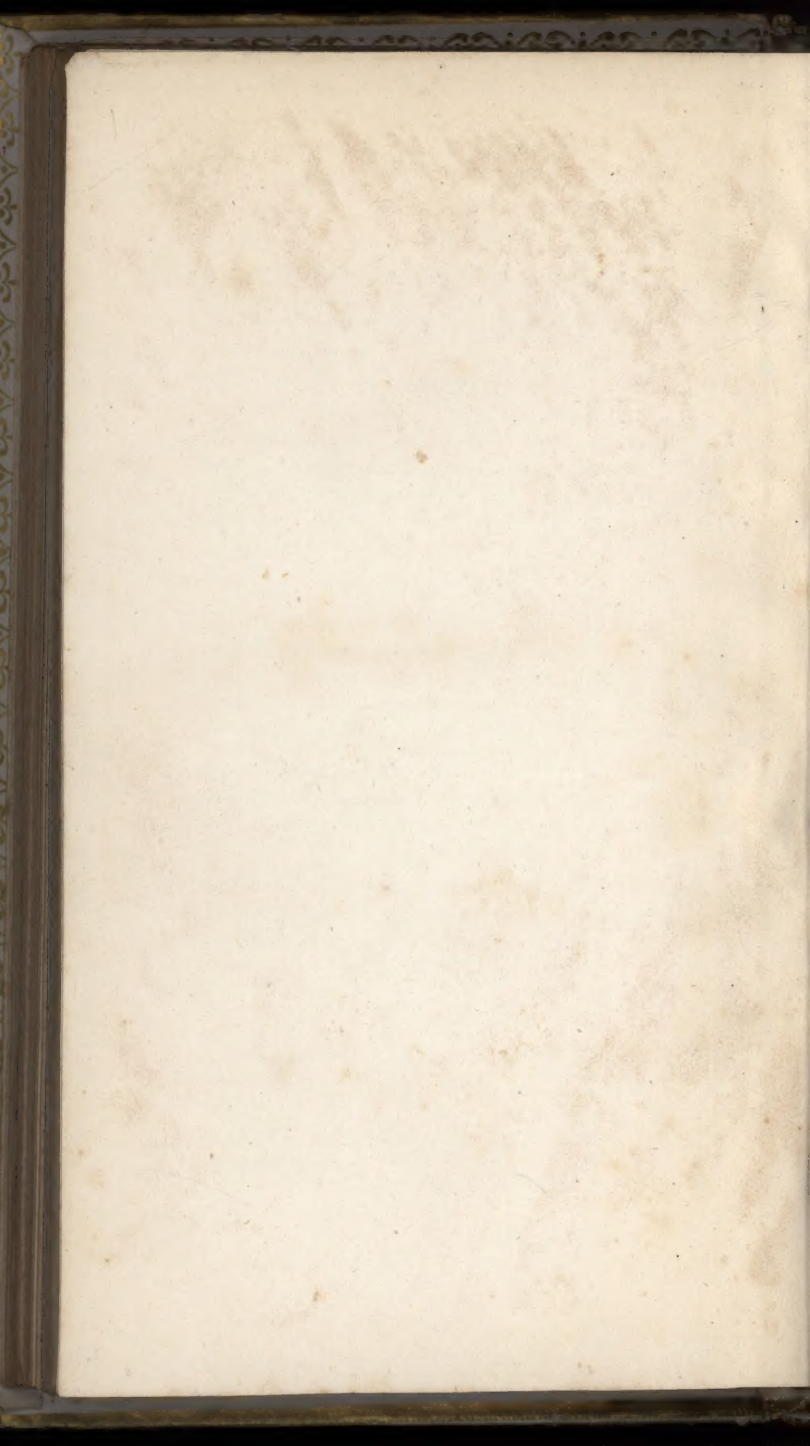
LIVRE XII.

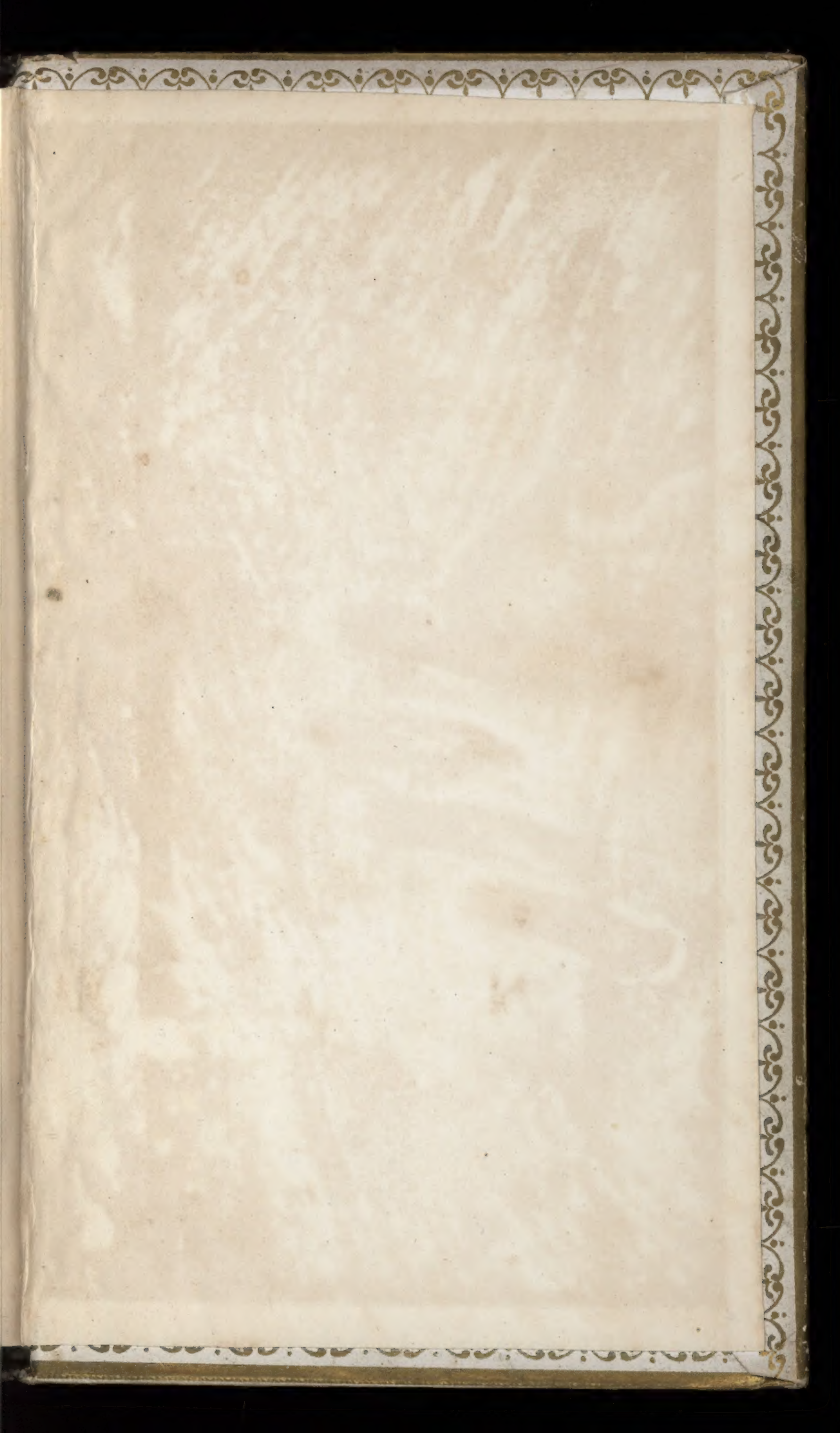


Tours, Impr. Mame.












A. MAME
& Cie
TOURS.